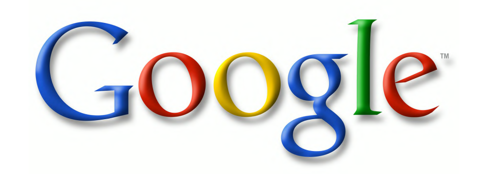
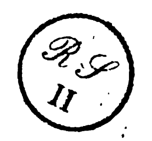





Robert Shackleton




RI
II




R G
II

LETTRES

ET

ÉPITRES AMOUREUSES

D'HÉLOÏSE

ET D'ABEILARD.

TOME SECOND.

HELOISE



Dieu cruel prends pitié du trouble où tu me vois,
A mes sens mutinés veuille imposer tes loix;
Tu tiras du Cahos le Monde et la lumiere;
Hé bien il faut t'armer de ta puissance entiere.
Il ne faut plus créer... il faut plus en ce jour;
Il faut dans Héloïse *anéantir l'amour.*

LETTRES

ET

ÉPITRES AMOUREUSES

D'HÉLOÏSE

ET D'ABEILARD.

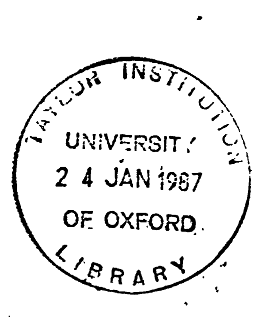
NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXX.



AVIS.

Le reproche mérité que nous ont fait jufqu'à préfent plufieurs Gens de Lettres d'avoir toujours omis, dans les différentes éditions de l'excellente Épître d'HÉLOÏSE, par M. *Colardeau*, la Lettre originale de M. *Pope*, Lettre d'autant plus intéreffante, que c'eft à elle à qui la Littérature eft redevable des différentes Épîtres en vers qui ont paru depuis feize à dix-huit ans, nous engage aujourd'hui à l'inférer dans la collection précieufe que nous offrons au Public, perfuadés qu'il la lira avec autant d'avidité que les Épîtres qui la fuivent. Cette Lettre eft un chef-d'œuvre d'expreffions tendres, de fentimens vifs

& paſſionnés; on y verra avec quel feu, quelle énergie, l'Auteur anglois y fait parler la ſenſible HÉLOÏSE. C'eſt une amante déſolée, une femme privée de ce qu'elle a de plus cher, qui n'exiſte plus que pour l'ombre d'un homme qu'elle aime toujours avec encore plus d'ardeur; qui peint ſes tourmens exceſſifs & qui ſont ſans remede; que la douleur, la tendreſſe accablent, & lui font oublier, dans ces momens de délire, le Dieu qu'elle ſert; le cloître qui la renferme, l'univers, & même juſqu'à elle.



AVANT-PROPOS.

ABEILARD & HÉLOÏSE *vivoient dans le douzieme siecle. Ces deux personnes furent les plus distinguées de leur temps, par les lumieres de leur esprit & les graces de leur figure; mais rien ne les rendit plus célebres que leur passion infortunée. Après une longue suite de malheurs, ils se retirent chacun dans un couvent séparé, & y consacrent le reste de leurs jours aux devoirs de la Religion.*

*Ce fut quelque temps après leur séparation, qu'une Lettre d'*ABEILARD*, adressée à un ami, & qui*

contenoit l'hiſtoire de ſes malheurs, tomba entre les mains d'HÉLOÏSE. Cet écrit réveilla toute ſa tendreſſe, & occaſionna ces fameuſes Lettres qui peignent ſi vivement le combat de la nature & de la grace : celle-ci en eſt imitée & tirée en partie.



LETTRE



LETTRE AMOUREUSE D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

DANS cette solitude paisible, séjour où la contemplation tourne constamment ses regards vers le ciel, lieu où regne un silence si profond, quels mouvemens troublent la tranquillité de mon ame ? Pourquoi mes pensées s'égarent-elles au-delà de cette retraite sacrée? Pourquoi mon cœur ressent-il des feux si long-temps oubliés ? Quoi ! aimerois-je encore ?

Oui, cette lettre vient de lui ; c'est le nom d'Abeilard qu'Héloïse doit baiser encore une fois. Nom cher & fatal ! je ne veux plus te prononcer : ne passe plus ces levres que la

religion a consacrées au silence ; Reste à jamais renfermé dans mon cœur, où l'idée trop chérie d'Abeilard est mêlée avec celle de Dieu.

Que ma main s'arrête, & ne trace pas ce nom... mais je viens de l'écrire... C'est à mes larmes à l'effacer. En vain la malheureuse Héloïse a recours aux larmes & à la priere : son cœur commande sans cesse, & sa main obéit toujours.

O murs ! dont la sombre enceinte renferme tourmens volontaires, & retentit de -irs poussés par la pénitence ; rochers que pieux genoux ont usés ; cavernes hérissées -pines ; autels où les vierges au teint pâle -llent sans cesse ; statues des saints, qui appris à se vaincre eux-mêmes ; votre -ue & mon long silence ne m'ont point rendu insensible comme vous. En vain le ciel me rappelle à lui ; tandis que je prie, la nature toujours rebelle occupe la moitié de mon cœur ; mes prieres, mes jeûnes, mes pleurs, ne peuvent éteindre ni même affoiblir le feu qui me dévore.

Sitôt que ma main tremblante eut ouvert ta lettre, ô mon cher Abeilard, ton nom, qui s'offrit d'abord à mes regards, réveilla en moi le sentiment de tous mes malheurs ;

nom toujours triste, toujours chéri, & que je ne puis prononcer sans pousser des soupirs, & verser des larmes. Je tremble toutes les fois que je trouve le mien, sûre que quelqu'infortune le suivra de près. Mes yeux, baignés de pleurs, parcourent ta lettre de ligne en ligne, & n'apperçoivent jusqu'au bout qu'une longue suite de malheurs.... Tantôt je m'y vois brûlante de l'amour le plus tendre, tantôt accablée à la fleur de l'âge par le plus cruel chagrin; enfin pendue dans l'obscure solitude d'un couvent, où l'austere religion doit éteindre la flamme la plus vive. Ici doivent mourir les plus nobles passions, l'amour & la gloire.

Ecris-moi cependant, cher Abeilard, écris-moi tout ce que ton cœur ressent encore: que j'unisse mes douleurs aux tiennes, & que je rende soupirs pour soupirs; cette ressource ne peut m'être ôtée ni par la fortune, ni par nos ennemis; & mon Abeilard seroit-il plus cruel qu'eux?

Mes larmes sont à moi, & je ne les ménagerai pas; je donnerai à l'amour celles que j'aurois versées dans la priere. Ces tristes yeux n'ont rien de mieux à faire... Lire & pleurer sera leur occupation éternelle. Partage donc avec moi tes peines, accorde-moi cette triste

A ij

consolation : fais plus encore, rejette-les toutes sur moi.

Le ciel n'inspira d'abord l'invention des lettres que pour le soulagement des malheureux, pour quelqu'amant banni, ou pour une amante captive. Elles vivent, parlent & expriment ce que l'amour a de plus tendre : par leur moyen, les desirs d'un jeune cœur se communiquent sans crainte : l'ame se déploie toute entiere aux yeux de l'objet aimé ; l'absence est trompée, & franchissant la distance des lieux, un soupir passe de l'Inde jusqu'au pôle.

Tu sais avec quelle innocence j'allai d'abord au-devant de ton amour, qui se déguisoit sous le nom d'amitié : mon imagination te prêtoit une forme angélique, tes yeux brilloient d'une flamme douce, pareille à un rayon céleste. Croyant pouvoir t'admirer sans crainte, je t'aimois sans remords. Quand tu chantois les louanges du Seigneur, les cieux me sembloient attentifs aux accens de ta voix ; & lorsque tu annonçois les vérités divines, elles me paroissoient s'embellir en passant par ta bouche.

Quels préceptes pouvoient manquer de persuader quand tu les donnois ! tu m'enseignas trop aisément qu'aimer n'étoit pas un crime

Bientôt je m'abandonnai à la séduction de mes sens, & ne souhaitai plus de voir ange, celui que j'aimois comme homme. Je ne vis plus que dans un sombre éloignement la félicité des esprits célestes, & je cessai de leur envier le ciel que je perdois pour toi.

Combien de fois, hélas! ai-je dit en moi-même, lorsque mes parens me pressoient de choisir un époux, je tiens pour cruelles toutes les loix que l'amour n'a point dictées! l'Amour aussi libre qu'un habitant de l'air, à la vue des liens de l'hymen, étend ses ailes légeres, & s'envole à l'instant. Que les richesses & les honneurs comblent les desirs de celle qui consent à porter le joug du mariage; que son nom soit respecté & sa réputation sacrée, j'y consens. Toutes ces apparences de bonheur s'évanouissent devant une véritable passion : réputation, richesses, honneurs, qu'êtes-vous en comparaison de l'amour? Ce dieu jaloux, se voyant dédaigné, inspire par vengeance des passions inquietes aux mortels qui profanent ses feux, en cherchant en lui un autre bonheur que lui-même.

Quand je verrois tomber à mes pieds le maître du monde, qu'il m'offriroit son trône & l'univers, je mépriserois ses présens : je

ne voudrois pas être la femme de César. Trop heureuse, pourvu que je sois la maîtresse de celui que j'aime; & s'il est encore un titre plus libre & plus doux, je le prendrai pour lui seul. Quel bonheur quand deux ames, unies l'une à l'autre, s'aiment librement, & ne connoissent d'autre loi que celle de la nature! un seul objet remplit alors le cœur tout entier, on possede, on est possédé à son tour. Les mêmes pensées de deux véritables amans se rencontrent, avant que leurs levres se soient ouvertes; les mêmes desirs se lisent dans leurs regards. C'est là une félicité parfaite, & telle étoit autrefois celle d'Abeilard & la mienne.

Hélas! que notre sort a changé! Quelles horreurs se retracent tout-à-coup à mon imagination! Que vois-je! mon amant nu, lié & couvert de sang, paroît à mes yeux... Où étoit Héloïse dans ce moment affreux? ses cris, ses efforts se seroient opposés à des ordres si cruels. Barbares, arrêtez... retenez votre main sanguinaire: détournez votre rage sur moi seule; ou du moins, puisque nous avons tous deux commis la même faute, faites-en retomber la peine sur tous deux... Sa douleur m'accable & me trouble.... Par pitié, par pudeur, cessez... mes sanglots

redoublés, & ma rougeur brûlante, m'ôtent la force d'achever.

Pourrois-tu avoir oublié ce jour trifte & folemnel, où, comme des victimes qui attendoient le coup mortel, nous étions aux pieds des autels. Que de larmes coulerent de nos yeux dans ces cruels momens! A la fleur de la jeuneffe, je difois un adieu éternel au monde; je baifois le voile facré avec des levres glacées. Les autels tremblerent; les lampes pâlirent; le ciel crut à peine la conquête qu'il faifoit, & les anges entendirent avec étonnement les vœux que je prononçois. Je m'avançois cependant vers ce fanctuaire redoutable : ce n'étoit pas fur la croix que mes yeux étoient fixés, mais fur toi feul. Le zèle de la religion ni la grace ne faifoient point ma vocation : c'étoit un amour malheureux, & je ne me perdois ainfi toute entiere, que parce que je perdois mon amant.

Viens donc, foulage mes douleurs par tes regards & par tes difcours; on t'en a laiffé l'ufage. Que ma tête fe repofe encore fur ton fein; que je boive à longs traits le délicieux poifon que j'ai pris dans tes yeux; que je retrouve ce poifon fur tes levres. Donne ce qui eft en ton pouvoir, & laiffe-moi imaginer le refte.

Mais non : que ces penſées criminelles s'évanouiſſent pour jamais : viens plutôt m'inſtruire de mon devoir, & me parler de félicités plus durables. Deſſille mes yeux : peins-moi tout l'éclat de la gloire céleſte, & fais que mon ame t'abandonne pour ſon Dieu. Que ſi tu te refuſes à mes vœux, ſonge du moins que mes fidelles compagnes méritent tes ſoins. C'eſt ton troupeau ; ce ſont des plantes cultivées par tes mains, des enfans de tes prieres. Elles ont quitté ce monde dans une tendre jeuneſſe, & tu les conduiſis dans cette paiſible retraite (*) dont tu avois élevé les murailles ſacrées. Par toi ce déſert fut embelli, & le paradis ouvert dans ce lieu ſauvage. Là, aucun orphelin en pleurs ne voit les richeſſes de ſon pere orner les autels, ni enrichir les pavés de ce temple. On n'y remarque point des tableaux magnifiques, ni des ſtatues d'un métal précieux, donnés par des pécheurs mourans : tribut d'un aveugle deſir d'acquérir un ciel, perdu ſans doute par les moyens employés pour l'obtenir. Les voûtes de ce ſaint édifice ſont auſſi ſimples

(*) *Le Paraclet. Ce fut Abeilard qui fonda ce monaſtere.*

que la piété qui l'habite : elles en retentiſſent mieux des louanges du créateur.

Si tu te tranſportois dans cette retraite ſolitaire où nous devons paſſer nos jours ; ſi tu venois ſous ces dômes couronnés de pyramides, dont les voûtes reſpectables ſeroient environnées d'une nuit éternelle ſans les vîtres obſcures qui laiſſent paſſer quelques foibles rayons de lumiere ; tes yeux diſſiperoient ces noires ténebres, & des ſillons de gloire brilleroient autour de toi ; mais maintenant aucun objet conſolant ne s'y préſente ; tout y eſt plongé dans une profonde triſteſſe : on n'y entend que des gémiſſemens, on n'y voit couler que des pleurs.

Viens donc, ô mon pere, mon frere, mon époux, mon ami ; que ton eſclave, ta fœur, ta fille puiſſe encore, en faveur de tous ces noms, exciter ta pitié pour elle. Rien ne ſauroit plus me porter à la méditation, ni fixer mes deſirs inquiets : je ne ſuis plus même touchée de ce plaiſir ſimple & raviſſant que donne le ſpectacle de la nature ; ces pins plantés ſur la pente des rochers, & dont un vent ſourd agite les feuillages ſombres ; ces ruiſſeaux ſerpentans qui tombent des montagnes ; ces eaux qui font retentir de leurs murmures ces grottes profondes ; ces lacs

dont le souffle de la bise ride la surface : tous ces objets autrefois si charmans pour moi, ne me procurent aucun repos, ni ne calment mes soucis. La noire mélancholie habite ces bois, ces cavernes & ces voûtes qui ne couvrent que des tombeaux. Elle répand autour d'elle un silence pareil à celui de la mort ; sa présence ténébreuse attriste cette décoration jadis si riante, ternit l'éclat des fleurs, obscurcit la verdure, & rend terrible le bruit des ondes qui se précipitent en murmurant. On ne ressent plus par-tout qu'une secrette horreur. Je dois cependant rester ici pour jamais ! monument triste & fatal de l'obéissance d'une amante ! la mort, la seule mort peut rompre la chaîne qui m'y attache ; j'y laisserai toutes mes foiblesses, & j'y sentirai éteindre mon ardeur : mes froides cendres y seront déposées, & j'y attendrai qu'il me soit permis de les mêler avec les tiennes.

Ah ! malheureuse ! on te croit l'épouse d'un Dieu, & tu n'es encore que l'esclave de l'amour & d'un homme ! O ciel ! daigne me secourir. Mais d'où part cette priere ? Vient-elle d'un mouvement de piété ou de désespoir ? Quoi ! dans ce lieu même, asyle de la chasteté, l'amour trouve-t-il un autel

où brûlent ſes feux criminels ? je dois me repentir ; mais puis-je faire ce que je dois ? Je regrette l'amant, & je ne gémis pas du crime : je le vois ce crime, je le blâme, & je l'aime encore en le condamnant. Je me repens des plaiſirs où je me ſuis livrée, mais j'en ſollicite de nouveaux : tantôt les yeux levés vers le ciel, je pleure mon offenſe ; tantôt je ſonge à toi, & je renonce à l'innocence où je croyois aſpirer.

Pourrois-je t'oublier & haïr ma foibleſſe ? la cauſe eſt toujours en moi. Dès que je veux la détruire, je ſens que j'en aime l'auteur. Comment ſéparer du crime l'objet que l'on chérit ? L'amour & le repentir ſe confondent toujours.

Quelle entrepriſe pour un cœur auſſi touché, auſſi pénétré, auſſi perdu que le mien ! quoi ! vaincre une paſſion ſi puiſſante ! Avant que mon ame ait pu reprendre ſa tranquillité, quels combats entre l'amour & le devoir n'a-t-elle pas à eſſuyer ? Combien de fois doit-elle ſe repentir, retomber, regretter ſon amant, le dédaigner, faire tout, excepté de l'oublier ? Mais, non, c'en eſt fait ; je n'ai plus rien à craindre, tout eſt conſommé. Viens donc, mon pere, viens m'enſeigner à ſoumettre la nature, à renon-

cer à mon amour, à la vie, à moi... & à toi-même. Remplis mon cœur de Dieu, lui ſeul peut t'y remplacer.

Ah! mille fois heureuſe la deſtinée d'une vierge qui s'eſt conſacrée à lui! Elle oublie le monde qui l'a oubliée à ſon tour, & elle goûte les douceurs d'un calme profond. Son humble réſignation fait que tous ſes vœux ſont exaucés. Le travail, le repos partagent & rempliſſent ſon temps: un ſommeil paiſible lui laiſſe la liberté de veiller & de prier; ſes deſirs ſont toujours réglés, & ſes affections toujours les mêmes; ſes larmes font ſes délices; & ſes prieres pénetrent les cieux; une grace divine l'environne ſans ceſſe de rayons éclatans: les anges qui veillent autour d'elle durant ſon ſommeil, lui procurent les ſonges les plus doux & les plus purs; pour elle l'époux prépare l'anneau nuptial. Des vierges, revêtues de blanc, chantent des hymnes à ſon honneur: les roſes d'Eden qui ne ſe fanent jamais, fleuriſſent pour lui être préſentées, & les ailes des ſéraphins répandent ſur elle les parfums les plus exquis. Elle meurt enfin au ſon des harpes céleſtes, & ſe pâme à la vue du bonheur qui l'attend.

D'autres ſonges, & des raviſſemens bien différens,

différens, égarent mon ame errante. Quand, à la fin de chaque triste journée, mon imagination te retrace tel que je t'ai connu, ma conscience se tait alors, & laissant parler la nature, mon cœur tout entier revole vers toi. Je déteste & j'aime cependant le souvenir de cette nuit où mes premieres faveurs.... Je t'entends, je te vois; mes mains empressées embrassent ton fantôme pour le retenir. Je m'éveille, je n'entends & ne vois plus rien. Le fantôme me fuit, aussi cruel que toi-même; je le rappelle & ne suis point entendue; j'étends mes bras, & ne saisis qu'une ombre fugitive; je referme les yeux pour ramener ce songe ravissant: revenez, douces illusions, images trompeuses?... hélas! en vain je te revois; mais c'est pour errer ensemble dans d'arides déserts, & pour pleurer nos malheurs.

Soudain tu montes sur une tour à demi détruite par le temps, autour de laquelle rampe le triste lierre, ou sur des rochers dont la cime sourcilleuse est suspendue au-dessus de la mer. Là, tu sembles me parler du haut des cieux: mais les nuages nous séparent, les vagues mugissent & les vents furieux grondent. Je frissonne d'horreur, le sommeil me quitte brusquement: je me retrouve au milieu des tristes objets qui

m'environnent toujours, & en proie à des tourmens qui me suivent par-tout.

Le destin a tempéré sa rigueur à ton égard d'un mélange de beauté, il ne t'a réduit qu'à une froide suspension de plaisirs & de peines. Ta vie est un calme profond : aucunes passions n'agitent ton cœur : semblable maintenant à ce que la mer étoit, avant que les aquilons orageux eussent reçu l'ordre de la troubler : ton état est paisible comme le sommeil d'un saint à qui ses péchés sont pardonnés, & dont le salut n'a plus d'épreuves à attendre.

Viens donc, cher Abeilard ; qu'aurois-tu à craindre ? Le flambeau de l'amour ne brûle point pour les morts : le danger d'aimer ne subsiste plus pour toi. La nature garde le silence, la religion seule t'anime, & la froide indifférence regne dans ton cœur. Cependant Héloïse t'aime encore. O flamme toujours durable & toujours désespérée ! semblable aux lampes sépulcrales, qui communiquent à des urnes une chaleur inutile, & qui ne brûlent que pour éclairer les morts.

Quelles nouvelles scènes viennent s'offrir encore ? Par-tout où je tourne les yeux, par-tout où je porte mes pas, ces images cheres & dangereuses me poursuivent. Soit que je pleure sur les tombeaux, soit que je

prie aux pieds des autels, elles fascinent mes yeux, & jettent le trouble dans mon ame. Ton image est toujours dans mon cœur entre le ciel & moi : si j'entends chanter une hymne, je crois reconnoître ta voix : chaque mot, dans mes prieres, est accompagné d'une larme. Tandis que des nuées d'encens s'élevent dans l'air, & que l'orgue remplit l'oreille de ses sons harmonieux, une seule pensée qui te retrace à mon esprit, me ramene à toi, & détruit toute cette pompe. Prêtres, cierges, temple, tout s'évanouit pour moi : & au moment même que les autels brillent de mille feux, & que les anges qui les environnent, sont saisis du plus profond respect, je me trouve noyée dans une mer de passions ardentes.

Mais dans le temps que, charmée de verser des larmes de pénitence, je me prosterne devant le trône de Dieu ; dans le temps que j'invoque ce Dieu avec la plus humble ardeur, & qu'une grace victorieuse est prête à s'emparer de mon ame, viens, si tu l'oses, tout charmant que tu me parois, viens t'opposer aux décrets du ciel. Dispute-lui mon cœur : viens avec tes regards séducteurs, effacer à mes yeux l'image des félicités célestes, détourner de moi la grace, & rendre ma repentance infructueuse. Ecarte-

moi de la route des cieux ; viens, & m'arrache des bras de Dieu même.

Que dis-je, malheureuse ! Fuis-moi plutôt, fuis-moi : que des montagnes s'élevent entre nous, & que des mers nous séparent : ne reviens plus ; ne m'écris point ; ne pense pas même à moi ; sur-tout ne partage aucun des tourmens que je ressens pour toi. Je dégage Abeilard de tous ses sermens, & ne veux plus même me souvenir de lui. Qu'il s'efforce donc à haïr tout ce qui peut avoir quelque rapport avec moi... Regards séduisans, que je ne me rappelle que trop encore ! Douces idées où j'aimois tant à m'arrêter, je vous dis adieu pour jamais ! Et toi, grace divine, vertu céleste, tranquille oubli des soins de ce monde profane, espérance toujours renaissante, fille du ciel, & mere de la joie ; toi, qui fais jouir d'une immortalité anticipée, venez, entrez tous dans mon cœur ; demeurez-y comme des hôtes doux & aimables : recevez & plongez-moi dans un éternel repos. La triste Héloïse, étendue sur une tombe, vous desire & vous attend. Qu'entends-je ? est-ce le souffle des vents qui murmure autour de moi, ou une voix qui retentit aux environs de ces murs, & qui m'appelle ? Je crois déja l'avoir entendue plus d'une fois.

Une nuit, que je gardois les lampes qui brûlent dans notre temple autour des sépulcres, il me sembla, au moment qu'elles étoient prêtes à s'éteindre, qu'une voix creuse sortoit du fond d'un tombeau : » Viens, triste sœur, me disoit-elle, viens ; » ta place est ici ; viens-y demeurer pour » toujours. Je fus autrefois, comme toi, » victime de l'amour : je tremblois, je ver- » sois des larmes, & je priois comme toi. » Je n'ai trouvé de calme que dans ce long » sommeil. Ici les malheureux cessent de se » plaindre, & les amans n'y répandent plus » de pleurs : la superstition même y perd » toutes ses craintes : car Dieu, plus in- » dulgent que les hommes, nous y par- » donne nos foiblesses ».

Je viens, je viens. Que les anges me préparent leurs berceaux odoriférans, leurs palmes célestes & leurs fleurs toujours nouvelles. Je vais où les pécheurs peuvent trouver du repos, & où les saints ne connoissent que des flammes épurées. Cher Abeilard, rends-moi les derniers devoirs : adoucis-moi le passage de ce monde aux demeures célestes : vois mes levres tremblantes : ferme mes yeux déja immobiles, & reçois mon dernier soupir avec mon ame qui s'envole. Non, non.... Que je te voie revêtu

de tes vêtemens ſacrés, le cierge dans ta main tremblante. Préſente la croix à mes yeux élevés vers le ciel : enſeigne-moi, & apprends en même-temps de moi à mourir. Conſidere alors cette Héloïſe, que tu as tant aimée. Ce ne ſera plus un crime de la regarder. Vois les roſes de mon teint ſe flétrir, & la derniere étincelle de la vie s'éteindre dans mes yeux ; prends ma main, & preſſe-là, juſqu'à ce que perdant tout ſentiment, je ceſſe de reſpirer, & même d'aimer mon Abeilard.

Que tu es éloquente, ô mort ! il n'appartient qu'à toi de prouver que c'eſt une folle paſſion que celle qui a un peu de pouſſiere pour objet.

Le temps viendra où ces traits, qui ont eu tant de pouvoir ſur moi, ſeront détruits. Que les peines que fait ſouffrir le paſſage douloureux de la vie à la mort, ſoient alors ſupendues à ton égard par une ſainte extaſe. Que de brillantes nuées d'anges deſcendent du ciel, & veillent autour de toi : que des rayons de gloire partent des cieux ouverts, & que les bienheureux s'avancent au-devant de toi, & t'embraſſent avec une tendreſſe égale à la mienne.

Puiſſe un même tombeau réunir nos deux noms, & rendre mon amour auſſi immortel

que ta renommée ? Alors, si dans les siecles à venir, deux amans, voyageant ensemble, viennent, par hasard, visiter les murs & les sources du *Paraclet*, ils inclineront leurs têtes en les approchant l'une de l'autre pour lire l'inscription de notre sépulcre, & buvant mutuellement les larmes qui couleront de leurs yeux, ils diront, touchés de la plus vive compassion : Puissions-nous ne jamais aimer aussi malheureusement qu'eux !

.... Ils s'aimerent trop, ils furent malheureux ;
Gémissons sur leur tombe, & n'aimons pas comme eux.

Comment ne seroient-ils pas attendris? Celui qui, au moment même de la pompe la plus solemnelle du redoutable sacrifice, jettera un regard sur la tombe qui couvrira nos froides cendres, sentira son cœur s'émouvoir : sa pensée, pour un instant, sera détournée du ciel : ses yeux se rempliront de larmes, & sa douleur lui sera pardonnée.

Si le destin faisoit jamais ressentir à quelque poëte des maux pareils aux miens, & qu'il fût condamné à pleurer des années entieres l'absence d'un objet chéri, & à se

retracer toujours l'image des charmes qu'il ne pourroit plus revoir, pourvu qu'il ait aimé aussi long-temps & aussi fortement que moi, qu'il écrive notre funeste & tendre histoire. Celui qui sera le plus sensible à nos malheurs, les chantera le plus dignement.

HELOÏSE.



LETTRE
D'ABEILARD
A
HÉLOÏSE,

TRADUITE LIBREMENT DU LATIN

PAR M. C**.

Pour servir de réponse à la lettre précédente.

SOMMAIRE.

Abeilard, dans sa retraite de Saint-Gildas, dont il étoit abbé, pour montrer l'exemple à ses moines, ne s'occupoit que de lectures spirituelles, & se livroit entiérement au service de Dieu. Il ne s'attendoit pas qu'une lettre de consolation, écrite à un ami, dans laquelle il lui fait le récit de ses malheurs, tomberoit entre les mains d'Héloïse ; il s'attendoit encore moins à recevoir de cette tendre épouse une lettre dictée par la passion de la plus vive tendresse, que son cœur conservoit intérieurement pour un époux qu'elle ne peut effacer de sa mémoire.

Dans cette réponse, ce n'est point un maître ni un directeur pour Héloïse qui parle, c'est Abeilard qui a aimé, qui aime encore, qui ouvre son cœur, & qui, pour consoler une femme, dont il est adoré, lui fait voir ce qu'il souffre, & les efforts qu'il fait pour se détacher d'elle.

Les grands hommes sont souvent des tableaux des plus grandes foiblesses, & c'est dans l'emportement de l'amour que la nature est le plus à plaindre : c'est ainsi qu'il faut se représenter la situation d'Abeilard au mo-

ment qu'il écrit. Il y fait entendre à Héloïse qu'on ne devient vertueux que par degrés. Qu'un homme épris violemment ne change pas aisément de cœur & de langage ; que souvent l'amant qui fuit, n'est pas toujours maître de l'amour ; que pour avoir fait des vœux, on n'en est pas souvent plus parfait, & que pour être savant, on n'en est pas plus sage. Cependant les expressions dont il se sert, ne sont pas si tendres, si fortes, ni si animées que celles d'Héloïse.





LETTRE D'ABEILARD A HÉLOÏSE.

O Ma chere & trop ſenſible Héloïſe ! faut-il que la Providence ait voulu que nos malheurs, tracés de ma main, pour conſoler un ami de la perte de ſa fortune, ſoient parvenus juſqu'au fond de votre ſolitude ? Mais, que dis-je ! eſt-ce à moi à me plaindre de cette ſage providence, quand je lui ſuis redevable de cette tendre lettre que je ne ceſſe de mouiller de mes larmes ? Dois-je vous peindre la vive émotion que j'ai reſſentie à la vue de ces charmans caracteres, qui ont fait ſi ſouvent mes plus cheres délices ? Je vous avoue que je n'ai pu lire une ſeule de vos penſées, ſans y porter mes levres encore brûlantes de ces mêmes deſirs, de ces mêmes feux, qui conſumoient mon cœur dans nos ſecrettes entrevues. Il me ſembloit, en comblant de baiſers votre écrit,

baiser la main qui l'a tracé. Le souvenir de nos plaisirs passés, me fait toujours verser des larmes sur mon funeste sort. Trop heureux si ces larmes ne proviennent pas d'une foiblesse impure ! Je n'écoute, en pensant à vos charmes, que la tendresse que, malgré mon malheureux état, j'ai toujours pour vous. Mais, hélas ! cette tendresse, que je me fais un plaisir de conserver, comme votre époux, chere Héloïse, ne vous la dois-je point ? Qui peut me faire un crime de vous aimer ? Les vœux que j'ai formés, de renoncer au monde, n'ont pu rompre les liens qui nous enchaînent : & s'ils ont été dissolubles aux yeux des hommes, ils ne peuvent l'être aux yeux de Dieu ; il a reçu nos sermens. En changeant d'état, qu'ai-je perdu ? la moitié de moi-même, une épouse tendrement chérie, adorée même, il est vrai... Mais quand je considere que vos appas se flétriront, que ce corps qui semble avoir été formé par les graces, sera un jour réduit en poussiere, je me dis à moi-même : Abeilard, Abeilard, rien n'est stable en ce monde : ces plaisirs si vantés de tous les temps, tôt ou tard font la perte de l'homme qui s'y abandonne ; & si par eux il croit jouir de ce qu'on appelle plaisir, il sera malheureux dans l'éternité... L'amour que nous devons au

Créateur, doit l'emporter ſur l'amour que nous portons à la créature. En aimant Dieu, en nous immolant pour lui, nous eſpérons une félicité éternelle. Mais quelle eſt la félicité que procure une femme ? La félicité d'un inſtant, & qui ſouvent eſt ſuivie de remords. Ce ſont ces réflexions ou plutôt ces vérités qui me conſolent. C'eſt avec elles, Héloïſe, que j'ai été aux pieds des ſaints autels, jurer à Dieu un parfait dévouement à ſes loix. Ainſi donc cette union de l'homme & de la femme, ſi belle en apparence, n'eſt, à mes regards, qu'un chemin à la corruption, lorſque le plaiſir des ſens l'a fait ſeul rechercher. Dois-je vous dire que ce ſentiment de ſatisfaire ma paſſion, m'a ſeul porté à vous épouſer ? . . . C'eſt peut-être pour cette cauſe d'impureté, que Dieu a permis le cruel châtiment que j'ai ſouffert, & dont je porterai la honte juſqu'au tombeau. Que ne puis-je chaſſer de mon eſprit ce fatal événement qui m'a ſéparé pour toujours de ce que j'avois de plus cher au monde ! . . . . Non, non, Héloïſe ; croyez que cette ſéparation n'a point lieu quant à nos cœurs ; ils ſeront toujours unis ; & ſi Dieu veut, ils le ſeront encore juſqu'après notre mort.

Mon inclination s'accorderoit bien avec la vôtre, ma trop tendre Héloïſe, pour entre-

tenir un commerce de lettres enſemble ; mais cette correſpondance familiere ne deviendroit-elle pas dangereuſe pour votre tranquillité & la mienne ? . . . Il faut ſi peu d'air pour enflammer le feu qui couve ſous les cendres. . . Les nôtres ne ſont pas encore aſſez éteints pour oſer haſarder de nous expoſer au moindre vent. Le nocher qui craint la tempête, aborde au premier rivage. Si ſujets à faire naufrage, pourquoi le chercher ? Tranquilles au port, contemplons d'un œil ſerein les mortels audacieux qui s'engagent ſur cette mer orageuſe. Nous nous ſommes conſacrés, par les vœux les plus ſolemnels, à vivre dans la retraite la plus auſtere. La pénitence de nos crimes eſt ce qui doit nous occuper. . . Fermons donc l'oreille aux diſcours de l'eſprit tentateur, qui veut troubler notre repos. . . Aimons-nous ; mais que ce ſoit d'un amour pur & chaſte, comme nous nous y ſommes engagés en nous revêtant de l'habit ſacré que nous portons. . . . Abeilard renonce à Héloïſe, comme Héloïſe doit renoncer à Abeilard . . . & s'il ſe peut, oublions-nous l'un & l'autre... Ce n'eſt pas que vos lettres me feroient beaucoup de plaiſir, mais je ne me trouve pas encore aſſez ferme & aſſez décidé ſur les mouvemens de mon cœur, pour juger ſi le

desir que j'aurois de vous écrire, ne seroit pas encore un effet de l'amour qui nous unissoit autrefois.

Je fais tout ce qui dépend de moi pour suivre les décrets de cette même Providence; mais toutes les sciences auxquelles je me suis appliqué, ne m'ont pas donné le talent de les connoître à fond. Les réflexions que je fais sur les troubles de mon ame, me jettent dans une incertitude & une perplexité qui ont tout lieu de m'effrayer sur mon état actuel. Si quelquefois l'envie de méditer & l'amour de la solitude m'éloignent de mes religieux, & me font pénétrer dans les lieux les plus écartés & les plus affreux de notre maison, mon imagination me présente Héloïse à la tête d'une troupe de vierges consacrées au Seigneur. Elle leur commande avec cette douceur qui lui est si naturelle; elle les exhorte à une piété fervente, par des paroles douces & pleines de cette érudition que la nature lui a départie avec tant de prodigalité; elle les affermit par les exemples les plus sensibles; enfin je vois les anges descendre du ciel pour enlever cette chere épouse de J. C. & la placer au rang de ses brebis les plus chéries. Mais, par un mouvement qu'il m'est impossible de vaincre, lorsque je suis rentré dans le cloître, tous ces rochers escar-

pés, ces montagnes inaccessibles, cette vaste étendue de mer dont la vue est, pour ainsi dire, accablée, ces déserts, ces rivages battus par les flots; enfin tout ce qui, dans ces lieux, n'est capable que d'inspirer de l'horreur, disparoît à ma vue, & je retrouve mon ancienne Héloïse.

N'attribuez donc point à mon indifférence pour vous le long silence que j'ai gardé jusqu'ici. Il ne m'est pas possible de vous oublier; car il ne dépend pas de nous de le faire, sur-tout à l'égard de quelqu'un que l'amour a gravé si profondément dans notre cœur. Il est vrai que dans le commencement de ma profession, j'étois plus tourmenté de votre idée, & la grace, chez moi, n'avoit pas encore, à beaucoup près, pris le dessus sur mon ame troublée. Mais comme je m'apperçois qu'elle les balance déja d'une maniere sensible, j'imagine & je compte avoir trouvé un moyen sûr pour la rendre tout-à-fait prépondérante.

Effaçons de notre souvenir ce temps où l'amour, prenant la forme de l'amitié la plus tendre, vous remit entre mes bras pour la premiere fois. Oublions ces tendres plaisirs dont nous jouissions paisiblement, lorsque l'hymen sembloit avoir rendu nos transports légitimes & éternels. Car enfin, vous ne

pouvez ignorer à quel excès ma paſſion m'avoit livré, & le honteux eſclavage où elle m'avoit réduit ; j'en étois à cette extrémité, que ni le reſpect pour Dieu, & pour les jours qui lui ſont conſacrés, ni certains devoirs d'honnêteté qui ſe gardent parmi les perſonnes même les moins chrétiennes, ni enfin aucune conſidération divine & humaine n'étoit capable d'arrêter la fougue qui m'emportoit. La ſemaine ſainte, comme dans un autre temps, il falloit ſatisfaire ma cupidité ; les fêtes les plus ſolemnelles, qui impoſent aux plus impies quelque ſorte de reſpect, & qui les obligent de faire treve avec le crime, ne pouvoient mettre des bornes à mes convoitiſes enflammées ; & lorſque, par un eſprit de religion, vous vous oppoſiez alors à mes volontés, & tâchiez, par toutes ſortes de raiſons, de me faire rentrer en moi-même, j'en devenois plus furieux ; & ne ménageant ni mon autorité ſur vous, ni les menaces, je vous obligeois, malgré vous, de contenter ma paſſion. L'amour dont je brûlois pour vous étoit ſi ardent, & avoit tellement obſcurci toutes les lumieres de ma raiſon, que je ne ſavois plus ce qui me convenoit, ou ce qui vous étoit avantageux : mes intérêts, ceux de mon ſalut, les vôtres, ceux de Dieu

même, ne m'étoient plus rien ; & par un aveuglement qu'on ne fauroit affez déplorer, je leur préférois tous les jours, ces brutales voluptés qu'on n'oferoit même nommer fans rougir. C'eft donc un effet de la juftice de Dieu, comme de fa miféricorde, de s'être fervi de la trahifon de votre oncle, pour me priver de cette partie de mon corps où la concupifcence avoit établi fon fiége & ce cruel empire qui m'afferviffoit tout entier à ces defirs infames. De-là, comme de fon trône, elle commandoit abfolument à tous mes membres, & les obligeoit, malgré qu'ils en euffent, à fuivre les injuftes loix de fa tyrannie.

Mais prenons les chofes de plus haut, ma chere Héloïfe ; remontons jufqu'à la fource de nos malheurs, & nous trouverons que rien n'eft plus jufte & plus équitable que cette conduite de Dieu envers moi, & que par conféquent rien n'eft plus capable de nous confoler & d'appaifer votre douleur. Oui, il a eu raifon de me punir ainfi, & il s'eft vengé de nous avec plus de juftice, lors même que nos fautes paffées étoient couvertes du facrement, que lorfque nous nous abandonnions au défordre. Pour vous en convaincre, fouvenez-vous, ma tendre amie, de quelle maniere nous nous fommes comportés enfemble dans un

état aussi sacré qu'est celui du mariage des chrétiens, & combien de fautes nous y avons commises. Avez-vous oublié que, durant le séjour que vous faisiez à l'abbaye d'Argenteuil, je fus une fois vous y trouver fort clandestinement, dans le dessein de satisfaire notre passion, sans aucun égard à la sainteté du lieu où nous étions, ce qui seul mérite une punition exemplaire? Comptez-vous encore pour rien tous les désordres qui ont précédé notre mariage? L'affront que j'ai fait à votre oncle, en abusant de la confiance qu'il avoit en moi, en violant, dans sa maison, les droits de l'hospitalité, vous paroît-il une petite faute? Ne faut-il pas tomber d'accord que la trahison qu'il m'a faite est juste, après l'avoir trahi moi-même d'une maniere si outrageante? Croyez-vous qu'une incision, une douleur d'un moment aient suffi pour punir tant de crimes? Souvenez-vous encore de ce que vous fîtes, lorsque je voulus vous tirer de la maison de votre oncle, & vous envoyer à mon pays, pour dérober à sa connoissance l'état où vous étiez, & vous épargner tous les chagrins qui ne pouvoient vous manquer, si vous fussiez restée chez lui; ne prîtes-vous pas alors l'habit de religieuse pour vous déguiser? Dieu est donc juste, de vous avoir fait entrer, comme

malgré vous, dans un état dont vous aviez profané l'habit, afin qu'en le portant aujourd'hui avec respect, vous effaciez l'insulte que vous aviez faite alors aux livrées de l'état monastique.

Le ciel a permis, sans doute, l'accident qui m'arriva, pour détruire en moi la passion trop violente que j'avois pour vous. Vos charmes séduisans se représentoient à tous momens à mon esprit, & quoiqu'unis ensemble par les liens indissolubles du mariage, je vous adorois. Vous étiez ma seule divinité, l'objet de tous mes vœux. Enfin, j'oubliois le ciel pour ne penser qu'à vous.... Que dis-je, malheureux! Sont-ce là les mouvemens de cette grace que tu regardes déja comme maîtresse de ton cœur? Tu veux briser une chaîne qui te tient attaché aux voluptés de ce monde, & tu retraces les désordres affreux qui t'ont conduit vers le précipice! Tu t'en rappelles les endroits les plus sensibles & les plus attrayans.

Ah! pardonnez-moi cet égarement, chere Héloïse, & prions ensemble le Seigneur de chasser loin de nous ces tableaux affreux & redoutables. Bannissez de votre mémoire ces préceptes séducteurs que je vous donnois, lorsque j'étois votre maître. Reconnoissez-en tout le faux. Ils n'étoient dictés que par

la volupté & la concupiscence. C'étoit l'enfer qui m'inspiroit cette éloquence insinuante, qui nous auroit perdus tous les deux, si le ciel ne fût venu à notre secours. Je vous y montrois le crime décoré des ornemens de la vertu, & je glissois dans votre ame un poison d'autant plus violent, qu'il étoit enveloppé d'un miel doux & séduisant. J'avalois moi-même à longs traits ce poison pernicieux, lorsque je vous enseignois, comme vous le dites, qu'aimer n'est point un crime. Je vous l'ai persuadé, & j'en étois convaincu moi-même; mais dans quelle erreur n'étions-nous pas plongés! Il est vrai que notre amour n'étoit point volage & inconstant, & que, rendu légitime par les liens de l'hyménée, il n'en devint que plus ferme & plus violent, bien loin de s'enfuir à l'aspect des nœuds éternels qui nous unissoient. Vous étiez la maîtresse adorée d'un époux que vous chérissiez. C'étoit donc avec raison que vous teniez, pour cruelles, toutes les loix que l'amour n'a point dictées, & que vous préfériez, avec justice, celui qui vous aimoit sincérement à celui qui vous auroit comblée de biens & d'une fortune des plus brillantes. C'étoit là notre état actuel, & celui où nous aurions passé toute notre vie. Peut-il se trouver dans le monde un sort plus

heureux & plus digne d'envie? Mais que les temps ſont changés! Des vœux indiſſolubles nous ſéparent pour toujours du reſte des humains. O triſte ſouvenir! cet heureux temps a paſſé comme un éclair, & ne reviendra jamais. Que cette perſpective eſt triſte & accablante! Que ce jamais eſt déſeſpérant!

Mais auſſi, que le chemin qui conduit à la vertu eſt étroit & plein d'épines! Qu'il eſt difficile de ne pas s'en écarter! Combien de difficultés inſurmontables & d'obſtacles preſqu'invincibles n'y rencontre-t-on pas? J'entreprends de vous conduire dans ce ſentier étroit, & je m'égare dès le commencement de ma route. Toutes mes exhortations ne tendent qu'à vous renouveller la mémoire de nos fautes paſſées, & à rallumer en mon cœur un feu mal éteint & caché ſous la cendre d'une vie auſtere. Je ſuis un malade en danger qui veut donner du ſoulagement, & en guérir un autre moins malade. Aveugle, je prétends réuſſir à conduire un autre aveugle. Dieu tout puiſſant! vous ſeul pouvez changer les cœurs; ſervez-vous de ce pouvoir pour arracher de l'ame d'un pécheur un trait qui le déchire. Faites que, par un heureux retour, il abandonne & perde le ſouvenir de tout ce qui eſt capable de l'éloigner de vous. Ce changement eſt en votre

pouvoir,

pouvoir, Seigneur. Je n'ai recours qu'à vous.

Vous m'assurez que votre vocation n'étoit qu'une feinte, & qu'elle étoit plutôt la suite d'une obéissance aveugle pour un amant chéri, que l'effet d'une inspiration divine Connoissez-vous mieux, ma chere Héloïse. Quoique votre retour ne semble pas plus sincere, & même moins que le mien; cependant il est certain qu'il ne peut venir que d'en-haut, & qu'il coule de cette source pure d'où sortent toutes les pensées & toutes les actions agréables au Tout-Puissant. Sa bonté nous est un sûr garant qu'il conduira son ouvrage jusqu'à sa fin. Mais comme le passage d'une extrémité à l'autre, c'est-à-dire, du vice à la vertu, qui sont si éloignés entr'eux, est si vaste & si étendu, qu'il faut un temps considérable pour parvenir à le traverser, il nous faut passer par les épreuves les plus rudes, & par les travaux les plus accablans, avant d'arriver au but. Espérez donc toujours, vous en avez tout lieu. Car enfin que n'avez-vous pas sacrifié? beauté, jeunesse, éducation, biens de la fortune, enfin tout ce qui peut faire le bonheur & combler les desirs des humains. Vous pouviez passer dans le monde une vie aisée & tranquille, & parvenir à la fin de vos jours, quoiqu'après bien des

épreuves, au séjour des bienheureux, où vous arriverez, avec plus de certitude, mais non pas sans peine, en menant la vie austere & pénitente de toutes les communautés religieuses. Or un désintéressement aussi volontaire, & un abandon aussi universel de tant d'avantages, ne peut être inspiré que par un être suprême qui veille à notre salut. Votre modestie & votre timidité vous font voir du faux dans votre vocation; mais soyez sans crainte, il n'en est rien, & la suite vous prouvera que c'est le Seigneur qui vous a appellée vers lui. Priez-le d'achever son ouvrage.

Quant à moi, quel sacrifice ai-je fait? qu'ai-je abandonné? quel est mon mérite? Une troupe cruelle de bourreaux acharnés après moi, assouvissent leur fureur, & m'arrachent tout ce qui sembloit alors faire mon unique bonheur. Ils me laissent sans connoissance, entre les bras de la mort, & accablé des douleurs les plus cuisantes. Leur rage étoit satisfaite, ils étoient contens. Revenu de cette espece de léthargie, & baigné dans mon sang, je ne retrouvai plus en moi qu'un corps mutilé, & qui méritoit à peine le nom d'homme. Le désespoir affreux où mon état me jettoit, m'auroit fait trancher une vie que leur barbare pitié n'a mé-

nagée que pour me donner tout le temps de conserver le souvenir de leurs cruautés ; mais les forces me manquoient. Ce récit vous fait horreur, je le sens bien : cependant il est vrai, tout incroyable qu'il paroisse, & ce n'est qu'une légere esquisse de l'affreux tableau de cette horrible scene.

Qu'ai-je donc présenté au Seigneur pour victime? une brebis galeuse & le rebut du troupeau ; un objet hideux, dont la seule vue étoit capable d'inspirer de l'horreur. Un vaisseau battu & brisé par la tempête, & dépourvu de tous ses agrès ; enfin rien qui soit digne d'être offert sur l'autel d'un Dieu aussi miséricordieux, & même qui ne soit capable de l'irriter. La retraite devenant donc mon unique ressource, étoit le seul parti que j'eusse à prendre. Qu'aurois-je fait dans le monde? Comment aurois-je pu y vivre? Méprisé de toute la terre, je n'aurois été regardé que comme un objet inutile & détestable. Plus d'égards, plus de complaisances, plus de plaisirs : c'étoit là où j'étois réduit. Quel moyen avois-je pour me soustraire à toutes ces humiliations? Celui de me retirer du monde, puisque mes bourreaux ont poussé la cruauté jusqu'à me laisser une vie qui ne peut m'être qu'odieuse & insupportable. Ce moyen n'étoit que la solitude.

& l'éloignement de toutes les choſes qui me devenoient inſipides ou à charge. J'ai donc fait des vœux ; mais vous voyez quel en a été le motif. Quelle différence entre les vôtres & les miens ! auſſi ai-je tout lieu de craindre que le Seigneur ne m'abandonne, & ne rende pas mon retour auſſi ſincere que je le deſire. Heureux encore, ſi le glaive tranchant & meurtrier de mes bourreaux eût été capable de me priver de tout ſentiment, & d'arracher de mon ame une image qui lui eſt toujours chere !

Nous pouvons bien laſſer le ciel, mais il ne nous eſt pas poſſible de le tromper. Le Seigneur, qui penetre juſqu'au plus profond des cœurs, voit quel eſt le ſujet de ma vocation, & il m'en punit avec toute la rigueur imaginable. Le ver rongeur qui me dévore eſt un monſtre envoyé de la part de ce Dieu terrible pour me tourmenter continuellement. Il n'y a que lui ſeul qui ſoit capable de m'en délivrer. Mais ſi ſa juſtice eſt infinie, ſa miſéricorde eſt auſſi ſans bornes ; c'eſt pourquoi j'eſpere toujours en lui, étant ſecondé de vos ferventes prieres.

Vous m'invitez à venir paſſer quelque temps auprès de vous, afin de vous inſtruire de votre devoir, pour deſſiller vos yeux, vous peindre tout l'éclat de la gloire céleſte, & enfin faire

enforte que votre ame m'abandonne pour son Dieu. Cette démarche est en mon pouvoir, comme vous le dites fort bien ; mais y pensez-vous avec assez d'attention, chere Héloïse ? Que je m'approche de vous dans l'état où je me trouve ? Grand Dieu ! Indécis, chancelant, rempli de votre image, & enfin hors de moi, ne seroit-ce pas m'exposer au plus grand des dangers, & vouloir, de dessein prémédité, perdre le peu de fruit que j'ai pu recueillir de mes travaux ? Ce seroit rallumer une flamme qu'il est de mon intérêt d'éteindre entiérement. Ce seroit jetter de l'huile sur du bois bien embrasé. Comment vous instruirois-je de votre devoir, lorsqu'il ne m'est pas possible de m'acquitter du mien ? Pourrois je, aveuglé comme je le suis, par ma passion, entreprendre de dessiller les yeux & rendre la vue à quelqu'un plus clairvoyant que moi. Quant à vous peindre tout l'éclat de sa gloire céleste, vous en avez une idée pour le moins aussi juste que moi ; & mes leçons ne seroient qu'un moyen pour rallumer nos anciens feux, en nous rapprochant ainsi l'un de l'autre. Pour ce qui est de m'abandonner pour Dieu, c'est son ouvrage, lui seul en a le pouvoir, & ce n'est que lui seul qui peut changer nos cœurs. Voyez donc vous-même dans quel précipice affreux je me jetterois, si

j'avois le malheur de condeſcendre à ce que vous voudriez exiger de moi. Ah! fuyons plutôt, dit l'apôtre, c'eſt le ſeul moyen de nous débarraſſer d'un ennemi auſſi dangereux que vous. Ne croyez pas que ce ſoit par haine, ou même par indifférence que je vous nomme un ennemi dangereux, mais c'eſt que le péril qui plaît devient inévitable, lorſqu'on s'en approche de trop près, & par conſéquent la fuite eſt la ſeule reſſource pour s'en garantir. Foible reſſource cependant pour moi; car quoiqu'abſent & éloigné de vous, votre image m'accompagne & me ſuit par-tout, & en quelqu'endroit que je me retire, je vous retrouve toujours: que ſeroit-ce donc ſi nous étions réunis comme vous le deſirez?

Héloïſe, Héloïſe, la penſée ſeule de cette réunion rallume dans mon cœur cette flamme criminelle dont j'ai brûlé autrefois pour vous. S'il eſt vrai que l'abſence ſoit le remede le plus sûr aux tourmens de l'amour, c'eſt à moi de vous fuir à jamais, & de me diſtraire de ces penſées délicieuſes que votre image offre ſans ceſſe à mon cœur toujours ulcéré du trait vainqueur, que m'ont lancé vos charmes. Dans ces momens de méditations où je ne voudrois penſer qu'à Dieu, le nom d'Héloïſe eſt ſur le bord de mes levres; & quoique mon devoir m'ordonne de vous oublier, à l'inſtant que je

crois ma raison victorieuse, l'idée de mes plaisirs se présentant à mon esprit occupé de vos charmes, détruit en un moment tous les voeux que je viens de former. Ne jouirai-je jamais de cette tranquillité que goûte l'ame pure ? Si dans le temple je fais ma priere à la vierge dont j'implore le secours, en contemplant la mere de mon Dieu, je crois voir, en ses traits divins, ceux de ma chere Héloïse.... Je lui jure un amour éternel.... Après le récit des troubles que me cause le souvenir de vos attraits, jugez quels effets produiroit en moi votre présence. Il est donc de ma prudence de ne vous point revoir.... Je dois vous montrer l'exemple.... Arbrisseau trop foible, le moindre vent pourroit m'abattre... Adieu... J'offense le Créateur en pensant davantage à la créature.

Ne comptez donc sur moi que lorsque je serai certain d'être affermi dans la voie de mon salut, & que, dégagé de toute passion, je serai en état de vous voir avec cette tranquillité chrétienne qui est seule capable de rendre le calme à une ame aussi agitée que la mienne jusqu'à présent.

Pour m'engager plus fortemeht, vous le faites au nom de votre communauté. Ce seroit en effet le motif le plus pressant pour m'y contraindre. C'est mon troupeau, ce

ſont des plantes cultivées par mes mains, & enfin ce ſont les enfans de mes prieres, comme vous me le dites fort bien. Mais puiſque le ſoin vous en eſt confié, peuvent-elles être en de meilleures mains? Que ferois-je plus que vous? Bons exemples, exhortations touchantes & affectives, pratique fervente & habituelle d'une véritable charité chrétienne, douceur dans le commerce de la vie, rien ne leur manque de votre part. A quoi donc ſervirois-je dans ce ſéjour tranquille, dont la ſimplicité annonce le reſpectueux attachement aux biens céleſtes; où le morne ſilence inſpire la pénitence & le dégagement entier des vanités de ce monde; où enfin regnent une tranquillité, un accord & une paix univerſelle, affermis par la piété des chaſtes vierges qui ont eu aſſez de bonheur pour ſe conſacrer au Seigneur. J'y porterois une ame agitée & troublée par le reſſentiment de nos déſordres paſſés; j'en aurois tous les jours l'objet, encore chéri, devant les yeux Que cet état feroit peu propre à maintenir cette douce tranquillité chrétienne qui fait les délices de cette charmante retraite! Sous la conduite d'un fondateur dont l'ame eſt ſi peu en repos, il ne manqueroit pas d'arriver un dérangement affreux parmi ces ſain-

tes filles; soit négligence dans les devoirs de la société, soit tiédeur dans les prieres, soit nonchalance dans les exercices de pénitence, enfin tout éprouveroit & se ressentiroit du désordre des supérieurs, & je bouleverserois, par mon mauvais exemple, un ordre naissant dont je me sens le pere. Je dis des supérieurs, car je pense très-bien que votre vocation n'étant pas encore plus accomplie que la mienne, ma vue ne manqueroit pas de causer en vous ce que je crains pour moi, c'est-à-dire, un dérangement d'esprit auquel il ne nous seroit pas possible d'apporter du secours. Cet accident est encore plus à craindre en quelque façon pour vous que pour moi. Vous n'êtes privée de l'usage d'aucun de vos sens, ainsi jugez quel empire ils prendroient sur vous à l'aspect de celui qui les a autrefois troublés par une passion que vous êtes encore en état de satisfaire. De mon côté, quoique mon malheur m'ait fait perdre les moyens de contenter mes desirs & les vôtres, il me reste néanmoins un ressentiment que la rage de mes ennemis ne m'a malheureusement pas pu ôter. Ainsi, dans cette situation serois-je plus tranquille? Au contraire, rempli de vains espoirs, je deviendrois comme un forcené, & l'apparence du vice seroit

plus scandaleuse chez moi, que la réalité ne le seroit chez vous. Je suis donc un peu moins à plaindre que vous ; car je n'ai à me débarrasser que de ce malheureux ressentiment qui me trouble mais vous avez de plus vos sens à combattre & un souvenir trop séduisant pour vous à effacer de votre mémoire. Il n'y a que l'absence & la priere qui puissent remédier à tous ces maux.

Cessez donc, je vous prie, d'exiger de moi une démarche dont vous voyez tout le danger. Si même nous en agissions avec toute la prudence nécessaire en pareil cas, nous cesserions notre commerce de lettres, comme vous m'y exhortez par la vôtre ; & quoique ce parti paroisse chez vous fort indéterminé, cependant il seroit le plus sûr pour tous les deux : & cela jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire, jusqu'à ce que nous nous sentions assez de force pour résister à toutes les tentations auxquelles nous serions exposés. Ce grand ouvrage, comme je vous l'ai déja dit, est celui d'un Dieu suprême ; attendons tout de sa miséricorde.

C'est du plus profond de mon cœur que je vous exhorte à espérer avec patience une guérison qu'il semble que le Seigneur nous ait promise, à en juger par ce qu'il a déja opéré en vous. Il vous a conduit dans une

communauté ; il vous a puni par l'endroit le plus ſenſible, qui eſt la perte de votre amant ; il vous donne encore à combattre votre paſſion ; ce ſont-la les armes qu'il met entre les mains de ſes élus, pour les aider à remporter une victoire complete. Les effets de ſa miſéricorde ſont quelquefois fort longs, mais ils n'en ſont pas moins sûrs. Souffrons pour J. C. ; il a ſouffert pour nous : vous en avez les moyens en offrant vos peines à ce divin Sauveur. Pour moi, ſi j'ai ſouffert l'affront le plus ſenſible & les douleurs les plus aigues, ce n'étoit que pour vous & à cauſe de vous. Mais ces ſouffrances qui ont un peu calmé mes ſens, n'ont pas rendu mon ame plus tranquille, & n'ont d'autre mérite devant Dieu, que celui d'avoir ſouffert pour une créature. Jugez par-là de ma crainte, & combien j'ai raiſon de faire fonds & d'eſpérer en mes prieres, jointes aux vôtres & à celles de votre communauté.

Ne comptons donc pas ſur un moment de tranquillité dans ce bas monde, & regardons comme certain que le dernier jour de notre vie, ſera le premier jour de notre repos. Car il n'y a que la mort ſeule qui puiſſe mettre fin aux maux dont nous ſommes accablés, & qui, nous débarraſſant de

ce corps mortel, nous faſſe jouir de la gloire des ſaints, que le Seigneur promet à ceux qui ont ſouffert pendant leur vie.

Lorſque l'Eternel, qui tient nos jours entre ſes mains, & qui en détermine le nombre, aura tranché le fil de cette vie infortunée, ce qui, ſelon toute apparence, arrivera avant la fin de votre carriere; je vous prie de faire enlever mon corps, en quelqu'endroit que je meure, & de le faire tranſporter dans votre communauté, pour y être enterré près de vous. Par ce moyen, nous nous trouverons réunis ſans courir aucun riſque & ſans nous expoſer à aucun danger. Car alors, crainte, eſpérance, ſouvenir, remords, tout ſera évanoui, comme la fumée qui ſe diſſipe dans l'air & s'envole au gré des vents, & il ne reſtera aucune trace de nos déſordres paſſés. Vous aurez même lieu, en conſidérant mon cadavre, de rentrer en vous-même, & de vous perſuader combien il eſt ridicule de préférer, par un attachement déréglé, un peu de pouſſiere, un corps périſſable & la pâture des vers, à un Dieu tout-puiſſant & immuable, qui peut ſeul combler tous nos deſirs & nous faire jouir d'une félicité éternelle.

ABEILARD.

EPITRES

ÉPITRES
AMOUREUSES
D'HÉLOÏSE
A ABEILARD,
AVEC LES RÉPONSES
D'ABEILARD A HÉLOÏSE,

Imitées & mises en vers, d'après la fameuse Lettre de POPE, *& les Lettres originales latines,*

PAR MM. COLARDEAU, DORAT, FEUTRY, MERCIER, G. DOURXIGNÉ', SAURIN, C**.

PRÉCÉDÉES

D'une Idée précise des Amours de ces célebres & malheureux Epoux.

IDÉE DES AMOURS D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD.

LA charmante Epître d'Héloïse à Abeilard mise en vers par M. *Colardeau*, ainsi que celles de MM. *Dorat*, *Feutry*, *Saurin*, &c. &c. ne peuvent s'entendre sans avoir une idée des célebres personnages qui en font le sujet. Pour ne pas répéter ce que nous avons déja écrit des amours & des malheurs de ces amans infortunés, nous serons de la plus grande précision.

Abeilard & Héloïse vivoient sous les rois Louis le Gros *&* Louis le Jeune, *c'est-à-dire, dans le douzieme siecle; Abeilard mourut en l'an* 1142, *& Héloïse en* 1164. *Abeilard s'étoit rendu fameux, dans toute la France, autant par sa science profonde dans la théologie scholastique, que par sa galanterie & ses malheurs. Il avoit la taille la plus avantageuse, la figure aimable, la démarche aisée, mais fiere & noble; fameux orateur & philosophe, on remarquoit en lui une netteté d'esprit surprenante, une grandeur d'ame que rien ne peut abattre, une capacité qui s'étendoit à*

tout, de la délicatesse dans les passions, de la fermeté dans les malheurs; si toutes ces qualités caractérisent un grand homme, tel étoit Abeilard, ce savant que la postérité plaindra toujours.

Héloïse avoit près de dix-huit ans lorsqu'elle connut Abeilard. Cette jeune fille joignoit à la plus grande beauté les plus rares talens. Elle savoit la philosophie, avec l'hébreu, le grec & le latin. Elle étoit déja la plus savante personne de son sexe, à cet âge où ses semblables commencent à peine d'acquérir des connoissances. Elle avoit la taille très-bien prise, les traits du visage d'une juste proportion, le teint vif & animé, le regard séduisant, l'esprit solide, brillant & enjoué; la nature, en la formant, l'avoit douée des plus excellentes qualités; cette aimable fille enfin réunissoit en elle-même tant de perfections, que les cœurs les plus insensibles ne pouvoient la voir ni l'entendre sans admiration. On assure que le nom d'Héloïse (*) lui fut donné à cause de l'étendue de ses lumieres, & comme étant un prodige de génie & de beauté, ainsi que son amant, qui fut nommé Abeilard, à cause des connoissances infinies qu'il avoit acquises dans l'écriture,

(*) Voyez, pour l'étymologie des noms d'Héloïse & d'Abeilard, la vie & les amours de ces époux malheureux, *Tome I, pag. 2 & 7.*

dans les Peres & dans les langues orientales.

Fulbert, *chanoine de l'église de Paris, homme riche, mais aussi simple qu'avare, prenoit un soin particulier d'Héloïse. Comme oncle & tuteur, il voulut soutenir des avantages si considérables par une éducation extraordinaire.*

Dans ce temps-là, Abeilard se faisoit admirer dans Paris, où il enseignoit avec un applaudissement universel. S'il avoit la réputation d'être le plus habile homme de l'Europe, Héloïse étoit aussi regardée comme la merveille de son sexe. Fulbert *jeta les yeux sur Abeilard pour instruire sa niece dans la théologie. Abeilard, qui avoit entendu parler d'Héloïse & de son esprit étonnant, consentit sans peine aux désirs de* Fulbert. *C'est de ce moment que ces deux personnes, si supérieures à leur siecle par les lumieres de leur esprit & par la sensibilité de leur ame, se virent, s'aimerent, se le dirent, se le jurerent, & prirent des mesures pour se livrer sans contrainte à leur passion. Abeilard n'eut pas de peine à inspirer sa tendresse à Héloïse. L'amour est si aisé à persuader à une fille de dix-huit ans, que les chaînes de ce dieu lui semblent des liens de roses, & que son cœur aveuglé suit ses premiers mouvemens sans autres réflexions que celles qu'inspire le plaisir d'aimer & d'être aimée.*

S'il faut juger de la foiblesse de l'homme par

Abeilard, on ne doutera point qu'un philosophe, quelqu'éclairé qu'il soit, n'est pas plus sage qu'un autre, & quelqu'envie qu'il ait de ne se point commettre pour conserver sa réputation, tôt ou tard il fait une faute que tout le monde blâme & que tous les hommes feroient comme lui : Omnia vincit amor. *Le ciel permet aussi quelquefois, pour punir notre vanité, que le plaisir d'un moment soit comme l'écueil & le malheur de notre vie.*

Afin que les leçons d'Abeilard fussent plus souvent réitérées, Fulbert *l'engagea de demeurer chez lui ; il poussa même la complaisance jusqu'à lui permettre d'entretenir Héloïse & le jour & la nuit, & même de la châtier si elle étoit indocile à ses leçons. Abeilard accepta ces conditions avec d'autant plus de plaisir, qu'elles le mettoient à portée de voir à toutes les heures du jour sa chere Héloïse, dont les progrès dans les sciences humaines étoient étonnans. Cette savante fille n'entendoit rien de si beau que ce que lui enseignoit Abeilard, & Abeilard ne trouvoit rien de si merveilleux que la facilité d'Héloïse à comprendre & à expliquer même les passages les plus abstraits de l'Ecriture.*

Les entretiens savans ne faisoient pas seuls l'occupation de ces amans trop heureux. L'amour en faisoit la plus grande partie. L'étude & la méditation demandent la retraite & les lieux

écartés : ils en profiterent, sans que ceux qui s'en appercevoient pussent y trouver à redire. Ils vivoient si satisfaits l'un de l'autre dans les bras de l'amour, qu'Abeilard (in Historia calamitatum) *s'exprime ainsi :* « *Dans ces » retraites, nous nous intretenions beaucoup » plus de notre mutuelle ardeur que des questions de philosophie ; nous nous donnions » plus de baisers que nous n'expliquions » d'axiomes : je portois,* continue *Abeilard, » plus souvent la main au sein d'Héloïse qu'à » ses livres ; & en badinant des diverses opinions de la morale, j'y trouvois la souveraine » félicité.* »

Une vie si douce ne fut pas de longue durée. La fortune vint troubler la tranquillité de ces deux amans. Leur commerce transpira, & Fulbert, *par des chansons, apprit les écarts d'Héloïse. Il se repentit, mais trop tard, de sa trop grande simplicité. Pour éviter les suites de cet amour, & conserver l'honneur de sa niece, il la fit partir pour Corbeil, & chassa Abeilard de sa maison.*

Héloïse aimoit Abeilard autant qu'elle en étoit aimée. Elle lui écrivit le lieu de sa retraite : l'Amour donna des ailes & favorisa Abeilard. Ils continuerent de se voir secrétement, & ils se donnerent, dans ces entrevues clandestines, tant de preuves d'amour & de tendresse, qu'Héloïse ne fut pas long-temps sans

s'appercevoir d'un embonpoint qui ne lui étoit pas ordinaire ; elle en instruit son amant, qui l'enleve & la conduit en Bretagne, chez une de ses sœurs, où Héloïse accoucha d'un garçon beau comme le jour.

De retour à Paris, Abeilard apprend que Fulbert *est furieux ; il va le voir, & pour appaiser la colere de cet oncle outragé, il lui propose d'épouser Héloïse ;* Fulbert *y consent. Héloïse, soit qu'elle prévît les suites fâcheuses de cet hymen, soit qu'elle aimât mieux vivre maîtresse d'Abeilard que sa femme, employa toute son éloquence pour le détourner de ce dessein. Abeilard avoit donné sa parole. Cet hymen se fit ; mais il ne put adoucir la vengeance horrible & préméditée de* Fulbert.

Pour ne point perdre son canonicat & ses écoliers, il fut convenu, entre Héloïse & Abeilard, que leur mariage seroit tenu secret. En conséquence, Héloïse se retira au monastere d'Argenteuil, où elle prit l'habit de religieuse. Fulbert *se croyant joué de ses neveu & niece, résolut de punir l'un & l'autre du même coup. Il corrompt le domestique d'Abeilard, & une nuit, accompagné de quatre scélérats, ils surprennent ce malheureux époux, le mutilent & ne lui laissent de l'homme que le nom.* Fulbert*, convaincu de cet attentat, fut puni par la perte de ses bénéfices & de ses biens confisqués, & deux de ses complices subirent*

la peine du talion. Cet événement causa des larmes à tout Paris, & principalement aux femmes. La mort d'un mari ou d'un amant ne leur auroit pas été plus sensible que la nouvelle de ce malheur. Il n'est pas possible d'exprimer la douleur d'Héloïse, lorsqu'elle apprit cet horrible accident; elle en fut toujours inconsolable. Abeilard, guéri de sa blessure, honteux de lui-même, se retira chez les moines de Saint-Denys. Mais avant de prononcer ses vœux, il engagea Héloïse, soit par excès d'amour, soit par excès de jalousie, de faire profession avant lui.

Héloïse aimoit trop son malheureux époux, pour ne pas lui obéir. En prononçant ses vœux, elle tenoit dans ses mains & baignoit de ses larmes le dernier billet d'Abeilard, dans lequel il lui juroit un amour éternel. « Je portois, disoit-elle, en allant à l'autel, le » cœur de mon amant & le mien, & mon » sacrifice immoloit l'un & l'autre. »

Abeilard, pour conserver sa réputation, recommence ses exercices. Un traité de théologie, *qu'il compose, lui attire beaucoup d'ennemis, entr'autres* St. Bernard. *Son livre est condamné au feu. Il est obligé de fuir. Il se retire dans un désert près de* Nogent. *Les savans étoient rares dans ce siecle. On chercha Abeilard, & on le découvrit; on le combla de libéralités pour entendre ses leçons. Ces présens*

furent si considérables, qu'il en fit bâtir, avec la permission de son évêque, un oratoire qu'il dédia au St. Esprit, *sous le nom de* Paraclet.

Ce fut alors que l'abbé de Suger, persuadé que les religieuses d'Argenteuil ne vivoient pas avec toute la régularité de leur état, les fit sortir de ce monastere, où il établit des moines de St. Denys.

Abeilard offrit le Paraclet *à Héloïse, qui s'y retira avec plusieurs religieuses & deux nieces d'Abeilard, qui prirent aussi-tôt le voile de religion. L'établissement de ce monastere fut confirmé par une bulle d'Innocent II. Héloïse en fut la premiere abbesse; elle y vécut saintement, & reçut, de diverses personnes de considération, des bienfaits qui enrichirent son abbaye.*

M. le duc de Bretagne, *qui chérissoit les savans, nomme Abeilard, abbé de* Saint-Gildas de Ruys, *dans le diocese de Vannes. Cette abbaye est située sur un rocher battu des flots de la mer. Un lieu si sauvage étoit propre pour nourrir le chagrin dont Abeilard étoit dévoré. Il prend possession de son abbaye : il y trouve les moines dans la plus grande débauche. Il veut remettre le bon ordre, & réformer la conduite de ses religieux, dont la licence effrénée scandalisoit. Mais au lieu de les faire rentrer dans leur devoir & dans la piété, dont il leur montroit l'exemple par l'austérité de ses mœurs, il s'en fit autant d'ennemis, qui, à*

force de persécutions, en voulant même à sa vie, l'obligerent de se retirer au Paraclet*, où il ne demeura pas long-temps à cause des bruits calomnieux qui se répandoient sur son compte & celui d'Héloïse ; comme si l'état d'Origene où il étoit réduit, ne l'eût pas mis à l'abri de tous soupçons.*

Abeilard s'étoit fait un ami ; cet ami étoit inconsolable de la perte d'une partie de sa fortune. Abeilard crut, pour le consoler, devoir lui écrire l'histoire *de ses malheurs.* (Vide, calamitatum Abelardi historia). *Cette lettre, écrite avec énergie, & si intéressante d'ailleurs, par les aventures singulieres qu'elle contient, devint bientôt publique. Il en courut plusieurs copies, dont une, entr'autres, parvint jusqu'à Héloïse qui la lut avec la plus grande avidité, venant d'une main qui lui étoit si chere. Cet écrit rappella dans son cœur les sentimens les plus tendres & les plus vifs, tels qu'elle les avoit eus autrefois pour Abeilard ; c'est de-là qu'elle prend occasion de lui écrire, & de lui faire sentir s'il est d'un amant délicat de laisser si long-temps une tendre amante en proie aux fausses idées qu'un long silence auroit pu lui donner. Cette Lettre enfin produisit ces fameuses* Lettres *d'Héloïse & d'Abeilard, qui peignent si vivement les combats de la nature & de la grace.*

Le célebre *Pope* a saisi avec la plus grande sa-

gacité les expressions les plus délicates & les plus tendres dont Héloïse s'est servie dans les différentes Lettres qu'elle a écrites à Abeilard. C'est un grand tableau que ce fameux poëte a réduit en petit, & dont il a emprunté les couleurs les plus vives, qui, jointes à cet enthousiasme divin, seul fruit du génie, font regarder la lettre d'Héloïse comme une copie au-dessus de l'original, & que M. *Colardeau* a mise en vers, transporté, sans doute, tant des beautés qu'elle renferme, que de la richesse des sentimens expressifs de la plus vive tendresse dont elle est remplie.

Cette Epître, quoiqu'imitée de *Pope*, est le chef-d'œuvre de ce poëte charmant, à qui la parque meurtriere vient de terminer les jours à la fleur de son âge, ayant à peine atteint quarante ans, & à la gloire duquel on ne sauroit trop ériger de monumens. Cet aimable poëte est mort le 7 Avril 1776, sans avoir joui des lauriers académiques que ses talens & ses travaux lui avoient justement mérités. Il avoit été nommé à l'académie françoise, le 7 Mars, un mois avant sa mort. Cette illustre compagnie lui fit dire un service le 18 Avril, quatre jours avant celui qui avoit été fixé pour sa réception. M. *Colardeau* étoit bien digne d'occuper la place qui lui étoit destinée dans cette classe d'hommes célebres dont les écrits savans font tant d'honneur à la nation françoise.

EPITRE

ÉPITRE
AMOUREUSE
D'HÉLOÏSE
A ABEILARD,

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLOIS
DE M. POPE.

Par M. COLARDEAU,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

AVANT-PROPOS.

Si les charmes de l'esprit & de l'éloquence rendirent célebres Héloïse & Abeilard, leur malheureuse passion les rend encore plus intéressans. Ces deux amans éprouverent la disgrace la plus cruelle. L'illustre Pope *a rassemblé, dans une seule lettre, les principaux événemens de la vie de ces infortunés. Cette Epître est plus imitée que traduite.* M. Colardeau *a cru ne point devoir s'assujettir au sens littéral du poëte anglois; toute traduction, trop servile, étant froide & languissante. Il a tâché d'éviter ce défaut, en ne s'attachant qu'à rendre, autant qu'il a pu, les beautés de l'original.*

Il y a eu plusieurs copies manuscrites & même imprimées de cette Epître, répandues dans le public; mais toutes, pour la plupart, ont été tronquées, & ne sont pas aussi complettes que celle-ci, qui est la seule que l'Auteur ait avouée, & dont il a eu l'honnêteté de nous faire remettre un exemplaire corrigé de sa main, lors de la premiere édition de cette collection.





ÉPITRE D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

HÉLOÏSE est supposée dans sa cellule, occupée à lire une lettre d'ABEILARD, & à y faire réponse.

DANS ces lieux habités par la simple innocence,
Où regne avec la paix, un éternel silence,
Où les cœurs, asservis à de séveres loix,
Vertueux par devoir, le sont aussi par choix ;
Qu'elle tempête affreuse, à mon repos fatale,
S'éleve dans les sens d'une foible vestale ?
De mes feux mal éteints qui ranime l'ardeur ?
Amour, cruel amour, renais-tu dans mon cœur ?
Hélas ! je me trompois ; j'aime, je brûle encore.

O nom cher & fatal ! .. Abeilard... je t'adore,
Cette lettre, ces traits, à mes yeux ſi connus,
Je les baiſe cent fois, cent fois je les ai lus.
De ſa bouche amoureuſe Héloïſe les preſſe....
Abeilard ! cher amant ! mais quelle eſt ma foibleſſe ?
Quel nom dans ma retraite oſé-je prononcer ?
Ma main l'écrit.... hé bien, mes pleurs vont l'effacer.
Dieu terrible, pardonne ; Héloïſe ſoupire.
Au plus cher des époux tu lui défends d'écrire:
A tes ordres cruels Héloïſe ſouſcrit....
Que dis-je ? mon cœur dicte... & ma plume obéit.

Priſons, où la vertu, volontaire victime,
Gémit, & ſe repent, quoiqu'exempte du crime ;
Où l'homme, de ſon être imprudent deſtructeur,
Ne jette vers le ciel que des cris de douleur :
Marbres inanimés, & vous, froides reliques,
Que nous ornons de fleurs, qu'honorent nos cantiques,
Quand j'adore Abeilard, quand il eſt mon époux,
Que ne ſuis-je inſenſible & froide comme vous ?
Mon Dieu m'appelle en vain du trône de ſa gloire ;

Je cede à la nature une indigne victoire ;
Les cilices, les fers, les prieres, les vœux,
Tout eſt vain, & mes pleurs n'éteignent point
mes feux.
Au moment où j'ai lu ces triſtes caracteres,
Des ennuis de ton cœur ſecrets dépoſitaires,
Abeilard, j'ai ſenti renaître mes douleurs.
Cher époux, cher objet de tendreſſe & d'hor-
reurs,
Que l'amour dans tes bras, avoit pour moi
de charmes !
Que l'amour, loin de toi, me fait verſer de
larmes !
Tantôt je crois te voir, de myrte couronné,
Heureux & ſatisfait, à mes pieds proſterné ;
Tantôt, dans les déſerts, farouche & ſolitaire,
Le front couvert de cendre, & le corps ſous la
haire,
Deſſéché dans ta fleur, pâle & défiguré,
A l'ombre des autels, dans le cloître ignoré ;
C'eſt donc là qu'Abeilard, que ſa fidelle
épouſe,
Quand la religion, de leur bonheur jalouſe,
Briſe les nœuds chéris dont ils étoient liés,
Vont vivre indifférens, l'un par l'autre ou-
bliés ;
C'eſt là que, déteſtant & pleurant leur vic-
toire,
Ils fouleront aux pieds & l'amour, & la
gloire !

Ah ! plutôt écris - moi : formons d'autres liens,
Partage mes regrets.... je gémirai des tiens.
L'écho répétera nos plaintes mutuelles ;
L'écho fuit les amans malheureux & fideles.
Le fort, nos ennemis ne peuvent nous ravir
Le plaisir douloureux de pleurer, de gémir ;
Nos larmes sont à nous.... nous pouvons les répandre.
Mais Dieu seul, me dis-tu, Dieu seul y doit prétendre.
Cruel, je t'ai perdu, je perds tout avec toi.
Tout m'arrache des pleurs.... tu ne vis plus pour moi.
C'est pour toi.... pour toi seul que couleront mes larmes ;
Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des charmes ?

Ecris-moi, je le veux : ce commerce enchanteur,
Aimable épanchement de l'esprit & du cœur,
Cet art de converser sans se voir, sans s'entendre,
Ce muet entretien, si charmant & si tendre,
L'art d'écrire, Abeilard, fut sans doute inventé
Par l'amante captive & l'amant agité.
Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente ;
Le sentiment se peint sous les doigts d'une amante.

Son cœur s'y développe ; elle peut sans rougir,
Y mettre tout le feu d'un amoureux desir.
Hélas ! notre union fut légitime & pure !
On nous en fit un crime, & le ciel en murmure !
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,
Quand tu m'offris l'amour sous le nom d'amitié,
Tes yeux brilloient alors d'une douce lumiere;
Mon ame, dans ton sein, se perdit toute entiere.
Je te croyois un Dieu, je te vis sans effroi.
Je cherchois une erreur qui me trompât pour toi.
Ah ! qu'il t'en coûtoit peu pour charmer Héloïse !
Tu parlois.... à ta voix tu me voyois soumise.
Tu me peignois l'amour bienfaisant, enchanteur....
La persuasion se glissoit dans mon cœur :
Hélas ! elle y couloit de ta bouche éloquente ;
Tes levres la portoient sur celles d'une amante.
Je t'aimai.... je connus, je suivis le plaisir ;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible souvenir.
Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, sagesse ;

J'adorois Abeilard, & dans ma douce ivresse,
Le reste de la terre étoit perdu pour moi :
Mon univers, mon Dieu, je trouvois tout en toi.
Tu le sais; quand ton ame, à la mienne enchaînée,
Me pressoit de serrer les nœuds de l'hymenée,
Je t'ai dit : cher amant, hélas! qu'exiges-tu ?
L'amour n'est point un crime ; il est une vertu.
Pourquoi donc l'asservir à des loix tyranniques ?
Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
L'amour n'est point esclave, & ce pur sentiment,
Dans le cœur des humains naît libre, indépendant.
Unissons nos plaisirs, sans unir nos fortunes.
Crois-moi, l'hymen est fait pour des ames communes.
Pour des amans livrés à l'infidélité.
Je trouve dans l'amour, mes biens, ma volupté.
Le véritable amour ne craint point le parjure.
Aimons nous, il suffit, & suivons la nature.
Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour à tour;
Ne cherchons, en un mot, que l'amour dans l'amour.
Que le plus grand des rois, descendu de son trône,

Vienne mettre à mes pieds ſon ſceptre & ſa couronne,
Et que, m'offrant ſa main, pour prix de mes attraits,
Son amour faſtueux me place ſous le dais;
Alors on me verra préférer ce que j'aime
A l'éclat des grandeurs, au monarque, à moi-même.
Abeilard, tu le ſais; mon trône eſt dans ton cœur.
Ton cœur fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur;
Mépriſant tous ces noms que la fortune invente,
Je porte, avec orgueil, le nom de ton amante;
S'il en eſt un plus tendre, & plus digne de moi,
S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour toi.
Abeilard, qu'il eſt doux de s'aimer, de ſe plaire!
C'eſt la premiere loi, le reſte eſt arbitraire.
Quels mortels plus heureux que deux jeunes amans
Réunis par leurs goûts & par leurs ſentimens;
Que les ris & les jeux, que le penchant raſſemble;
Qui penſent à la fois, qui s'expriment enſemble;

Qui confondent la joie, au sein de leurs plaisirs;
Qui jouissent toujours, ont toujours des désirs?
Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent point de vuide.
La douce illusion à leur bonheur préside.
Dans une coupe d'or ils boivent, à longs traits,
L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits.
S'il est des cœurs heureux, ils sont heureux sans doute:
Nous cherchons le bonheur, l'amour en est la route.
L'amour même au plaisir, l'amour est le vrai bien.
Tel fut, cher Abeilard, & ton sort & le mien.
Que les temps sont changés! ô jour, jour exécrable,
Jour affreux, où l'acier dans une main coupable,
Osa.... quoi! je n'ai point repoussé ses efforts!
Malheureuse Héloïse! ah! que faisois-je alors?
Mon bras, mon désespoir, les larmes d'une amante
Auroient.... rien ne fléchit leur rage frémissante!....
Barbares, arrêtez! respectez mon époux!
Seule j'ai mérité de périr sous vos coups.

Vous puniffez l'amour, & l'amour eft mon
crime !
Oui, j'aime avec fureur, frappez votre victime....
Vous ne m'écoutez pas ! le fang coule.... ah
cruels !....
Quoi ! mes cris, quoi ! mes pleurs, paroîtront
criminels !
Quoi ! je ne puis me plaindre en mon malheur
funefte ?
Nos plaifirs font détruits ! ma rougeur dit le
refte :
Mais quelle eft la rigueur du deftin qui nous
perd !
Nous trouvons dans l'abyme un autre abyme
ouvert.

O mon cher Abeilard, peins-toi ma deftinée.
Rappelle-toi le jour où, de fleurs couronnée,
Où, prête à prononcer un ferment folemnel,
Ta main me conduifit aux marches de l'autel;
Où, déteftant tous deux le fort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime;
Où, le cœur confumé du feu de mes défirs,
Je jurai de quitter le monde & fes plaifirs.
D'un voile obfcur & faint, ta main foible &
tremblante,
A peine avoit couvert le front de ton amante;
A peine je baifois ces vêtemens facrés,

Ces cilices, ces fers à mes mains préparés;
Du temple tout-à coup les voûtes retentirent,
Le soleil s'obscurcit, & les lampes pâlirent.
Tant le ciel entendit avec étonnement,
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidele amant,
Tant l'Eternel doutoit encor de sa victoire!
Je te quittois.... Dieu même avoit peine à le croire.
Hélas! qu'à juste titre il soupçonnoit ma foi!
Je me donnois à lui quand j'étois toute à toi.
Viens donc, cher Abeilard, seul flambeau de ma vie.
Que ta présence encor ne me soit point ravie!
C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens, nous pourrons encor connoître le plaisir,
Le chercher dans nos yeux, le trouver dans nos ames.
Je brûle.... de l'amour je sens toutes les flammes.
Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux.
Quels momens, Abeilard! les sens-tu? quelle joie!
O douce volupté!.., plaisirs.... où je me noie!
Serre-moi dans tes bras! presse-moi sur ton cœur:
Nous nous trompons tous deux; mais quelle douce erreur!

Je

Je ne me ſouviens plus de ton deſtin funeſte,
Couvre-moi de baiſers.... je rêverai le reſte.
Que dis-je ? cher amant, non, non, ne m'en crois pas.
Il eſt d'autres plaiſirs, montre-m'en les appas.
Viens, mais pour me traîner aux pieds du ſanctuaire,
Pour m'apprendre à gémir ſous un joug ſalutaire,
A te préférer Dieu, ſon amour & ſa loi,
Si je puis cependant les préférer à toi.
Viens, & penſe du moins que ce troupeau timide
De veſtales, d'enfans, a beſoin qu'on le guide.
Ces filles du Seigneur, inſtruites par ta voix,
Baiſſant un front docile, & s'impoſant tes loix,
Marcheront ſur tes pas dans ce climat ſauvage.
De ces remparts ſacrés l'enceinte eſt ton ouvrage;
Et tu nous fis trouver ſur des rochers affreux,
Des campagnes d'Eden l'attrait délicieux.
Retraite des vertus, ſéjour ſimple & champêtre,
Sans faſte, ſans éclat, tel enfin qu'il doit être;
Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi,
De l'or du fanatique il n'eſt point embelli.
La piété l'habite, & voilà ſa richeſſe.

Dans l'enclos ténébreux de cette forteresse ;
Sous ces dômes obscurs, à l'ombre de ces tours,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,
Mon amant autrefois répandoit la lumiere :
Le soleil brilloit moins au haut de sa carriere;
Les rayons de sa gloire éclairoient tous les yeux.
Maintenant qu'Abeilard ne vit plus dans ces lieux,
La nuit les a couverts de ses voiles funebres ;
La tristesse nous suit dans l'horreur des ténebres :
On demande Abeilard, & je vois tous les cœurs,
Privés de mon amant, partager mes douleurs.

Des larmes de ses sœurs, Héloïse attendrie,
De voler dans leurs bras te conjure & te prie.
Ah, charité trompeuse ! ingénieux détour !
Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour !
Viens, n'écoute que moi, moi seule je t'appelle.
Abeilard, sois sensible à ma douleur mortelle.
Toi, dans qui je trouvois pere, époux, frere, ami ;
Toi, de tous les amans, l'amant le plus chéri,
Ne vois-tu plus en moi ton épouse charmante,

Ta fille, ton amie, & fur-tout ton amante?
Viens, ces arbres touffus, ces pins audacieux,
Dont la cime s'éleve & fe perd dans les cieux;
Ces ruiffeaux argentés, fuyans dans la prairie;
L'abeille, fur les fleurs, cherchant fon ambroifie;
Le zéphyr qui fe joue au fond de nos bofquets;
Ces cavernes, ces lacs & ces fombres forêts,
Ce fpectacle riant, offert par la nature,
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure:
L'ennui, le fombre ennui, trifte enfant du dégoût,
Dans ces lieux enchantés fe traîne & corrompt tout.
Il feche la verdure; & la fleur pâliffante
Se courbe & fe flétrit fur fa tige mourante.
Zéphyr n'a plus de fouffle, Echo n'a plus de voix,
Et l'oifeau ne fait plus que gémir dans nos bois.

Hélas! tels font les lieux où, captive, enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée:
Cependant, Abeilard, dans cet affreux féjour,
Mon cœur s'enivre encor du poifon de l'amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funefte abfence,

Et j'ai maudit cent fois ma pénible innocence.
Moi, dompter mon amour, quand j'aime avec fureur!
Ah! ce cruel effort est-il fait pour mon cœur?
Avant que le repos puisse entrer dans mon ame,
Avant que ma raison puisse étouffer ma flamme,
Combien faut-il encor aimer, se repentir,
Désirer, espérer, désespérer, sentir,
Embrasser, repousser, m'arracher à moi-même,
Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime!
O funeste ascendant! ô joug impérieux!
Quels sont donc mes devoirs, & qui suis-je en ces lieux?
Perfide! de quel nom veux-tu que l'on te nomme?
Toi, l'épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme?
Dieu cruel, prends pitié du trouble où tu me vois,
A mes sens mutinés ose imposer tes loix:
Tu tiras du chaos le monde & la lumiere:
Hé bien! il faut t'armer de ta puissance entiere.
Il ne faut plus créer .... il faut plus en ce jour,
Il faut dans Héloïse anéantir l'amour.
Le pourras-tu, grand Dieu! mon désespoir, mes larmes,

Contre un cher ennemi te demandent des armes ;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.
Cheres sœurs, de mes fers, compagnes innocentes,
Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,
Vous, qui ne connoissez que ces foibles vertus
Que la religion donne.... & que je n'ai plus;
Vous, qui dans les langueurs d'un esprit monastique,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique;
Vous enfin, qui n'ayant que Dieu seul pour amant,
Aimez par habitude, & non par sentiment :
Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles !
Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles.
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah ! qu'Héloïse envie & vos nuits & vos jours !
Héloïse aime & brûle au lever de l'aurore ;
Au coucher du soleil elle aime & brûle encore ;
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours.

Elle dort pour rêver dans le ſein des amours.
A peine le ſommeil a fermé mes paupieres,
L'Amour me careſſant de ſes ailes légeres,
Me rappelle ces nuits, cheres à mes déſirs,
Douces nuits, qu'au ſommeil diſputoient les
plaiſirs!
Abeilard mon vainqueur vient s'offrir à ma
vue:
Je l'entends.... je le vois.... & mon ame eſt
émue.
Les ſources du plaiſir ſe rouvrent dans mon
cœur;
Je l'embraſſe... il ſe livre à ma plus tendre
ardeur.
La douce illuſion ſe gliſſe dans mes veines:
Mais que je jouis peu de ces images vaines!
Sur ces objets flatteurs, offerts par le ſom-
meil,
La raiſon vient tirer le rideau du réveil.
Non, tu n'éprouves plus ces ſecouſſes cruelles,
Abeilard tu n'as plus de flammes criminelles.
Dans le funeſte état où t'a réduit le ſort,
Ta vie eſt un long calme, image de la mort.
Ton ſang, pareil aux eaux du lac & des fon-
taines,
Sans trouble & ſans chaleur circule dans tes
veines.
Ton cœur glacé n'eſt plus le trône de l'amour,
Ton œil appeſanti s'ouvre avec peine au jour:

On n'y voit point briller le feu qui me dévore.
Tes regards sont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens donc, cher Abeilard ! que crains-tu près de moi ?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Désormais insensible aux plus douces caresses,
T'est-il encor permis de craindre des foiblesses ?
Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux ?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts sans étouffer leur cendre,
Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à prétendre.
Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer.
Héloïse t'adore, & tu ne peux l'aimer.
Ah ! faut-il t'envier un destin si funeste ?
Abeilard, ces devoirs, ces loix que je déteste,
L'austérité du cloître & sa tranquille horreur,
A ton cher souvenir rien n'arrache mon cœur.
Soit que ton Héloïse, aux pleurs abandonnée,
Sur la tombe des morts gémisse prosternée ;
Soit qu'aux pieds des autels elle implore son Dieu ;
Les autels, les tombeaux, la majesté du lieu,
Rien ne peut la distraire ; & son ame obsédée

Ne respire que toi, ne voit que ton idée:
Dans nos cantiques saints, c'est ta voix que j'entends.
Quand sur le feu sacré ma main jette l'encens,
Lorsque de ses parfums s'éleve le nuage,
A travers sa vapeur je crois voir ton image:
Vers ce fantôme aimé mes bras sont étendus:
Tous mes vœux sont distraits, égarés & perdus.
Le temple orné de fleurs, nos fêtes & leur pompe,
Tout ce culte imposant n'a plus rien qui me trompe.
Quand, autour de l'autel, brûlant de mille feux,
L'ange courbe lui-même un front respectueux,
Dans l'instant redouté des augustes mysteres,
Au milieu des soupirs, des chants & des prieres,
Quand le respect remplit les cœurs d'un saint effroi,
Mon cœur brûlant t'invoque & n'adore que toi.
Cependant, Abeilard, crains qu'un pouvoir suprême
Pour m'arracher à toi, ne m'arrache à moi-même.
Un jour ton Dieu, mon Dieu peut parler à mon cœur.
De ce Dieu, ton rival, sois encor le vainqueur;

Vole près d'Héloïse, & sois sûr qu'elle t'aime.
Abeilard, dans mes bras l'emporte sur Dieu même.
Oui, viens.... ose te mettre entre le ciel & moi :
Dispute-lui mon cœur.... & ce cœur est à toi.
Que dis-je ? Non, cruel, fuis loin de ton amante :
Fuis, cede à l'Eternel Héloïse mourante.
Fuis, & mets entre nous l'immensité des mers :
Habitons les deux bords de ce vaste univers.
Dans le sein de mon Dieu, quand mon amour expire,
Je crains de respirer l'air qu'Abeilard respire ;
Je crains de voir ses pas sur la poudre tracés :
Tout me rappelleroit des traits mal effacés.
Du crime au repentir un long chemin nous mene ;
Du repentir au crime un moment nous entraîne.
Ne viens point, cher amant, je ne vis plus pour toi.
Je te rends tes sermens ; ne pense plus à moi.
Adieu, plaisirs si chers à mon ame enivrée !
Adieu, douces erreurs d'une amante égarée !
Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y résout :

Adieu, cher Abeilard, cher époux.... adieu
tout.
Mais quelle voix gémit dans mon ame
éperdue !
Ah ! feroit-ce... Oui, c'eft elle, & mon heure
eft venue.
Une nuit... je veillois à côté d'un tombeau;
La torche funéraire, obfcur & noir flambeau,
Pouffoit, par intervalle, un feu mourant &
fombre.
A peine il s'éteignit & difparut dans l'ombre,
Que du creux d'un cercueil, des cris, de
longs accens,
Ont porté jufqu'à moi cette voix que j'en-
tends :
Arrête, chere fœur; arrête, me dit-elle :
Ma cendre attend la tienne, & ma tombe
t'appelle.
Du repos qui te fuit, c'eft ici le féjour :
J'ai vécu, comme toi, victime de l'amour.
J'ai brûlé, comme toi, d'un feu fans efpé-
rance.
C'eft dans la profondeur d'un éternel filence,
Que j'ai trouvé le terme à mes affreux tour-
mens.
Ici l'on n'entend plus les foupirs des amans.
Ici finit l'amour, fes foupirs & fes plaintes.
La piété crédule y perd auffi fes craintes.
Meurs, mais fans redouter la mort ni l'avenir.

Ce Dieu que l'on nous peint armé pour nous
punir,
Loin d'allumer ici des flammes vengereſſes,
Aſſoupit nos douleurs, & pardonne aux foi-
bleſſes.
O mon Dieu ! s'il eſt vrai, ſi telle eſt ta
bonté,
Précipite l'inſtant de ma tranquillité.
O grace lumineuſe ! ô ſageſſe profonde !
Vertu, fille du ciel, oubli ſacré du monde,
Vous qui me promettez des plaiſirs éternels,
Enlevez Héloïſe au ſein des immortels.
Je me meurs.... Abeilard, viens fermer ma
paupiere.
Je perdrai mon amour en perdant la lumiere.
Dans ces derniers momens, viens du moins
recueillir
Et mon dernier baiſer & mon dernier ſoupir.
Et toi, quand le trépas aura flétri tes char-
mes,
Ces charmes ſéducteurs, la ſource de mes
larmes ;
Quand la mort de tes jours éteindra le flam-
beau,
Qu'on nous uniſſe encor dans la nuit du
tombeau.
Que la main des amours y grave notre hiſ-
toire ;
Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,

Dise : Ils s'aimerent trop, ils furent malheureux ;
Gémissons sur leur tombe, & n'aimons pas comme eux.

HELOÏSE.



EPITRE

ÉPITRE
D'ABEILARD
A HÉLOÏSE,

SON AMANTE, SON ÉPOUSE;

IMITÉE ET MISE EN VERS

D'après la LETTRE D'ABEILARD, *de M. C**. servant de Réponse à celle* D'HÉLOÏSE, *par M. Pope.*



AVERTISSEMENT.

TOUT ce qui peint l'amour & caractériſe la violence de cette paſſion, preſque toujours fatale aux malheureuſes victimes qui s'y laiſſent entraîner par le ſeul attrait du plaiſir qui les domine, ne peut manquer d'intéreſſer vivement.

Le ſuccès prodigieux & ſi bien mérité de l'*Epître* d'*Héloïſe* de *M. Colardeau*, a fait naître, depuis douze à quatorze ans, un torrent de petits poëmes, ſous le titre d'*Héroïde*, d'*Epître*, de *Lettre*, &c. &c. le plus grand nombre dans l'oubli, mais parmi leſquels il en eſt pluſieurs où nous avons trouvé du ſentiment, de l'énergie, & des expreſſions ſi tendres & ſi analogues aux *Amours* d'*Abeilard* & d'*Héloïſe*, que nous avons cru faire plaiſir au public de les extraire & d'en former l'*Epître ſuivante*, en nous attachant toutefois à ſuivre, preſque littéralement, le ſens de la *Lettre* d'*Abeilard* à *Héloïſe*, qui ſert de réponſe à la *Lettre* d'*Héloïſe* du célebre *Pope*.

Nous n'avons d'autre mérite (ſi c'en eſt un) que d'avoir raſſemblé, ſous un ſeul point de vue, les beautés de détail qui nous

ont paru les plus piquantes & les plus convenables à notre objet ; ainsi, à quelques vers près de notre composition, il n'y a rien de nous. Semblables au jardinier qui, du choix de différentes fleurs de son parterre, artistement arrangées, en fait, au moyen du jonc qui les retient, un bouquet charmant. Le *parterre*, sont les poëmes que nous avons parcourus ; les *fleurs*, les tirades de vers que nous en avons extraites, & *le jonc qui retient ces fleurs*, sont les vers que nous avons été obligés d'ajouter pour la liaison & l'ensemble des différens *larcins* dont presque toute cette *Epître* est composée. Avons-nous réussi ? C'est au lecteur à décider.

Après un aveu aussi sincere, on ne nous accusera point de *plagiat*. Si le public applaudit à notre ouvrage, notre zele a tout fait, & nous ne nous prévaudrons point de ce succès. C'est aux auteurs que nous avons, pour ainsi dire, *métamorphosés*, à s'en réserver toute la gloire.



AVANT-PROPOS.

ABEILARD *ne s'attendoit pas, dans la retraite de Saint-Gildas de Ruys, dont il étoit abbé & supérieur, à recevoir une lettre d'Héloïse. Sa naissante vertu & sa foible piété se trouvoient alors comme étouffées sous la multitude des idées qui s'élevoient de son cœur, comme d'un fonds dont l'amour s'étoit emparé. Lorsqu'il quitta la France pour se retirer à son abbaye, Abeilard crut y laisser sa passion & ne penser qu'aux devoirs que lui imposoit sa nouvelle dignité. Mais il se trompa.*

Il y avoit déja quelques années qu'il étoit dans cette abbaye, où, voulant profiter avec fruit de la solitude que la Providence lui avoit destinée, il faisoit tous ses efforts pour éteindre, par ses larmes & ses austérités, la flamme dont son cœur étoit toujours dévoré pour Héloïse, lorsqu'il reçut d'elle une lettre si tendre, qu'elle détruisit, en un instant, tous les vœux qu'il avoit faits, de ne vivre uniquement occupé que du service de Dieu. Il eut beau vouloir résister à la violente passion qui l'animoit, l'amour le tyrannisoit. Aussi foible qu'Héloïse, il étoit plus à plaindre qu'elle.

Dans cette lettre, Abeilard fait une vive peinture des combats qu'il éprouve. S'il goûte les douceurs de la grace, c'est par intervalle. La piété cependant l'emporte sur l'amour. Il engage Héloïse de l'imiter. Il lui représente que c'est une nécessité indispensable pour son salut & le sien, de vaincre une passion qui ne peut être que criminelle. Qu'il est détaché totalement de ce monde, & que ce n'est que par un retour sincere à la vertu, & une longue patience dans l'exacte observation des devoirs qu'ils ont chacun à remplir dans le saint état qu'ils ont embrassé, qu'ils peuvent obtenir de Dieu le pardon de leurs crimes. C'est ainsi qu'il faut prendre le caractere d'Abeilard dans le temps qu'il a écrit cette lettre.





ÉPITRE D'ABEILARD A HÉLOÏSE.

Qui peut m'écrire?... Ouvrons... Grand Dieu! c'eſt Héloïſe!...
A peine votre époux revient de ſa ſurpriſe....
Je couvre de baiſers cet écrit ſéduiſant:
Il pénetre mon cœur d'un plaiſir raviſſant....
Mais Abeilard doit-il s'occuper de vos charmes?
Vos tourmens, vos ſoupirs me cauſent mille alarmes....
Nos amours, nos malheurs, par votre main tracés;
Le cruel ſouvenir de nos plaiſirs paſſés;
Pour le plus tendre amant votre excès de tendreſſe....
Ah! ceſſons d'écouter une impure foibleſſe!
Loin de nous écarter du ſentier des vertus,
Oublions un amour dont les nœuds ſont rompus.

Du plus funeste sort, compagne infortunée,
Au malheur de mes jours, par l'amour enchaînée,
Chere Héloïse, ô vous, dont le nom seul m'est cher,
A mon repos pourquoi venez-vous m'arracher ?
Vous pouvez, partageant l'horreur qui me consume,
Des pleurs que je répands adoucir l'amertume ;
Mais le triste néant où mon être est plongé,
En vous faisant frémir ne peut être changé.
Si le plus beau jour luit, une affreuse lumiere,
D'un rayon accablant vient frapper ma paupiere...
Puissiez-vous, dans ces traits qu'a formé ma douleur,
Y contempler les maux qui déchirent mon cœur !
Objet infortuné de la fureur céleste,
Je partage, à regret, le jour que je déteste.
Tout ce qui m'environne est ligué contre moi (*)...

(*) *Abeilard étoit alors persécuté si cruellement par les moines de son abbaye, qu'ils en vouloient même à sa vie.*

Quand l'hymen nous foumit fous fa plus tendre loi,
Nous vivions tous les deux fans nulle défiance,
Dans cette douce paix que donne l'innocence.
L'amour & la vertu dirigeoient notre cœur,
Dans les fentiers étroits qui menent au bonheur.
Jamais nous n'avions vu la difcorde indocile,
De fon flambeau cruel alarmer notre afyle.
Auffi-tôt que l'aurore avoit doré les cieux,
Que fes premiers rayons venoient frapper nos yeux;
A la Divinité, dont nous fommes l'image,
Nous portions, à genoux, un légitime hommage.
De mes foibles talens, employant le fecours,
Nous béniffions la main qui veilloit fur nos jours;
Et dès que la nuit fombre, amenant les ténebres,
Déployoit les refforts de fes voiles funebres,
A peine délaffés des fatigues du jour,
Nous cherchions le repos... & nous trouvions l'amour.
Unis étroitement, les plus vives careffes
Signaloient chaque jour nos égales tendreffes...
O ciel! aurois-je cru, dans des momens fi doux,

Qu'Abeilard d'Héloïſe eût ceſſé d'être époux?
Aurois-je pu penſer qu'une main infernale,
Conduite par l'excès d'une fureur brutale,
Auroit détruit en moi (*)... Mais chaſſons de mon cœur
Ces mortels ſouvenirs objets de ma douleur.
Pour vivre dans l'opprobre, avois-je une ame faite?
Il faut me concentrer dans une humble retraite:
L'on cede au déſeſpoir quand la honte s'y joint:
L'eſprit eſt philoſophe, & le cœur ne l'eſt point.
La fureur des complots n'a rien qui m'épouvante;
Vous êtes mon ſoutien, mon guide, mon amante;
Et pour combler mes vœux, je vois dans votre cœur,
Un temple à la tendreſſe, un autel à l'honneur.
D'un amour malheureux vous êtes la victime;
Ma paſſion pour vous fut la ſource du crime.

(*) *Par un excès de la plus horrible vengeance, Abeilard perdit les vrais témoins de ſa virilité.*

Aimons-nous encor plus, & prouvons aux jaloux,
Que les rapports du cœur ont seuls des droits sur nous.
Le ciel qui nous forma, qui porta dans notre ame
Ces élans mutuels du feu qui nous enflamme,
Veille encor sur nos jours.... nos liens sont sacrés ;
Pourquoi, s'ils l'offensoient, les auroit-il serrés ?...
Le nom seul d'Héloïse appaise mes alarmes :
Vous volez dans mes bras, vous essuyez mes larmes.
En aimant Abeilard, vous aimez un époux,
Et Dieu ne peut m'ôter ce nom si saint, si doux.
Oui, ces antres obscurs, ces monts inaccessibles,
Ces rochers à nos yeux deviendroient moins terribles,
Si nos soins, notre amour, savoient les embellir.
Nous verrions l'aquilon chassé par le zéphyr ;
Les neiges, en torrens, s'écouler dans les plaines ;
La chaleur du midi réchauffer nos haleines,
Et la nature, enfin, sensible à nos revers,
Gréer à nos desirs un nouvel univers.

Nous en jouirions ſeuls... Votre oncle & ſes complices,
Que Thémis a puni de trop légers ſupplices (*),
Ne viendroient plus troubler l'union de nos cœurs,
Dieu ſeul éclaireroit nos fidelles ardeurs.
Nos jours s'écouleroient au ſein de la tendreſſe ;
Chaque jour, chaque inſtant, l'amour & ſon ivreſſe,
Porteroient dans nos cœurs leurs charmes bienfaiſans :
Le plaiſir uniroit deux époux, deux amans ;
Nos baiſers... mais que dis-je ?... Ah, malheureux ! arrête ;
Vois le ciel courroucé qui menace ta tête...
Quels ſouhaits formes-tu ?... Dans ton état affreux,
Oſes-tu te livrer à de coupables vœux ?
Tu prétends que le ciel, devenu plus propice,
Répande ſur tes feux ſa faveur protectrice....
Rentre dans ton néant... connois-toi.... tu frémis !....
Un eſpoir ſi flatteur peut-il t'être permis ?..

(*) *Un tel attentat ſeroit aujourd'hui puni de mort.*

Quoi !

Quoi ! lorſque dans mes ſens, que le deſir
conſume,
La flamme la plus forte, à chaque inſtant
s'allume ;
Quand je ſens tous les feux du plus ardent
amour
Brûler & déchirer mon ame tour-à-tour ;
Quand mon cœur, entraîné par la loi la plus
douce,
Suit l'inſtinct ſéducteur qui l'agite& le pouſſe,
Et que par la tendreſſe au plaiſir animé,
Il cherche, avec tranſport, l'objet qui l'a
charmé,
Ce cœur eſt criminel !.... Lorſque dans le
ſilence
Je forme des projets d'amour & d'eſpérance,
Tout me dit : Abeilard, tes vœux ſont ſu-
perflus,
Ne cherche le bonheur qu'au ſein de tes vertus.
Héloïſe, qui peut blâmer notre tendreſſe ?
Des époux malheureux elle fait la richeſſe.
Le fardeau des malheurs me paroîtra plus
doux,
Si, ſans vous affliger, je le porte avec vous.
O vous, pour qui j'écris ces triſtes carac-
teres,
Du trouble de mes ſens affreux dépoſitaires :
O vous que j'adorois !.... que je n'oſe
nommer,

Que mon malheureux ſort m'a défendu
d'aimer,
Quoique trop raſſuré par mon inſuffiſance,
Je ſens trop le danger de la correſpondance :
Le ciel de tous liens veut qu'on ſoit dégagé,
Et rejette le cœur quand il eſt partagé.
Ne penſez plus à moi.... mon ardeur vous
outrage :
Dans mon état cruel la honte eſt mon partage...
C'en eſt fait, Héloïſe..... étouffons notre
amour :
Peut-être touchons-nous à notre dernier jour.
Le monarque des cieux qui fait nos deſtinées,
Ne nous a rien appris du cours de nos années.
C'eſt une route obſcure où l'on va ſans flambeau ;
Tel penſe commencer qui deſcend au tombeau.
La mort, cette cruelle, à qui tout rend
hommage,
A moiſſonné Clorinde au printemps de ſon
âge.
Le jeune Céladon eſt tombé ſous ſes coups :
Ce qu'elle a pu ſur eux, elle le peut ſur nous :
Et puiſque, tôt ou tard, par un effet barbare,
Il faut que, malgré nous, ſa rigueur nous
ſépare....
Vous m'entendez.hélas! dans l'état où je ſuis,

Prier pour Héloïse est tout ce que je puis.
Bannissez tout espoir de réchauffer ma cendre :
Devois-je, en m'éteignant, conserver un cœur tendre ?
Une plante stérile, un flambeau sans clarté,
Doit être rejeté de la société.
Notre amour mutuel, funeste l'un à l'autre,
Exciteroit mon feu sans éteindre le vôtre ;
Vous n'auriez un époux que pour vous affliger,
Et vous n'embrasseriez qu'un fantôme léger...
Mais quoi ! de mes discours vous êtes attendrie !
Croyez que d'Abeilard Héloïse est chérie :
Oui, mon cœur, enflammé de vos attraits puissans,
Se range, malgré moi, du côté de mes sens.
L'amour, dans ma retraite, encor me tyrannise....
Abeilard croit jouir des faveurs d'Héloïse.
Et loin que mon cœur pense à sortir de vos fers,
Je vois avec chagrin les douceurs que je perds.
En vain, pour me guérir du mal qui me possede,
Le plus affreux désert me paroît un remede ;
Votre idée est toujours une ombre qui me suit ;

A chaque pas l'amour s'y mêle & me conduit.
Vos traits à mon esprit se présentent sans cesse ;
Cette pensée alors ranime ma tendresse.
Je vous parle & vous jure une constante foi ;
Héloïse à mes yeux est l'univers pour moi.
L'amour, le tendre amour me transporte & m'enflamme :
Et lorsque dans l'ivresse où se trouve mon ame,
Je me dis : Abeilard, il faut bannir l'amour,
Le fuir, n'y plus penser dans cet obscur séjour;
Je m'écrie : O mon Dieu ! tandis que tout rappelle
A mon cœur enchanté mon épouse fidelle,
Je ne dois plus l'aimer !... Présente à mon esprit,
Héloïse me suit, en tous lieux m'attendrit.
Errant dans nos déserts, les ruisseaux, les fontaines,
Les bocages, les prés, les vallons & les plaines,
Tout me parle de vous.... Dans quel trouble je suis !....
Peignez-vous mon teint blême & mes cruels soucis.
Si je respire l'air dans ces climats champêtres,
Je relis votre nom sur l'écorce des hêtres ;
Nos chiffres amoureux, l'un dans l'autre enlacés,

Paroiſſent de ma main ſur le ſable tracés.
Au plus haut des rochers où je fais ma retraite,
Echo, de mes accens, eſt ſouvent l'interprete,
Lorſqu'elle prend le ſoin de conter aux zéphyrs
Et mes chagrins mortels & mes triſtes ſoupirs :
Auſſi-tôt, abymé dans ma douleur profonde,
Je me laiſſe aſſoupir au murmure de l'onde.
Abeilard tout rempli de vos puiſſans attraits,
Semble vous voir alors plus belle que jamais.
Si la nuit dans les airs étend ſes ſombres voiles,
Et ramene en ces lieux la lueur des étoiles,
Je me trouve à vos pieds .... & l'aurore à ſon tour
Me revoit ſommeillant dans les bras de l'amour.
Tous mes ſens tranſportés de la plus douce ivreſſe,
Me font voir Héloïſe approuvant ma tendreſſe....
Mais, hélas ! l'inſtant où de vous je crois jouir,
M'échappe à mon réveil & ſert à me punir.
Voilà, tendre Héloïſe, une foible peinture
De mon trouble pour vous & des maux que j'endure.

Je ne m'en repens pas ; au contraire, il eſt
doux,
Selon l'homme, de vivre & de mourir pour
vous :
Mais, Héloïſe, auſſi, ſelon Dieu, le dirai-je?
Vivre & mourir pour vous c'eſt être ſacrilége.
Le Maître des humains, en nous donnant le
jour,
S'eſt réſervé nos cœurs ainſi que notre amour.
Comme il nous a formé ſur ſon divin modele,
Sa copie en doit être & ſincere & fidelle.
Il faut qu'elle reſſemble à ſon original;
Qu'elle faſſe le bien, qu'elle évite le mal;
Qu'elle s'attache à lui, ſur-tout comme à ſa
cauſe,
Et qu'elle l'aime ſeul plus que toute autre
choſe.

Que ce triſte abandon m'arrache de ſoupirs?
Je ſens combattre en moi deſirs contre deſirs.
De vos charmes toujours, mon ame poſſédée,
De nos plaiſirs paſſés ſe retrace l'idée.
Je rappelle en mon cœur ces entretiens ſe-
crets
Qui me font ſoupirer & forment vos regrets.
J'admirois chaque jour votre profond génie.
Je devois ſous vos loix paſſer toute ma vie.
Il faut rompre, Héloïſe, & ma chaîne &
mes fers;
Paſſer mes triſtes jours dans ces vaſtes déſerts;

Ceſſer de vous aimer dans la force de l'âge,
Où de l'amour vainqueur on connoît le langage;
En fuyant tout plaiſir, ne penſer déſormais
Qu'à vivre & qu'à mourir conſumé de regrets.
Quoiqu'ordonne, Héloïſe, un amour doux & tendre,
Vous n'êtes plus l'objet où mon ame doit tendre.
Je vous aime, il eſt vrai, vos attraits m'ont charmé;
J'oſe même, en ſecret, me flatter d'être aimé.
Etoit-il ſur la terre union plus parfaite?
J'étois content de vous; vous étiez ſatisfaite:
Du tyran de nos cœurs, Héloïſe avec moi,
Suivoit aveuglément l'impérieuſe loi:
Ma chaîne paroiſſoit attachée à la vôtre:
Un charme ſéduiſant l'éloignoit de toute autre.
Cependant vous voyez que le ciel en courroux,
Pour punir notre amour m'a ſéparé de vous....
Pour moi plus de plaiſirs.... Hélas! mon cœur avide,
Plein des plus beaux objets, ſe trouve toujours vuide.
Sur mille & mille fleurs j'ai beau chercher le miel,
Je ne l'y trouve pas.... j'aſpire vers le ciel.

Il faut quitter pour Dieu, parens, amis, maîtresse,
Renoncer au plaisir, étouffer la tendresse,
Mépriser, rejetter la gloire, les honneurs,
Et fouler à ses pieds les mondaines grandeurs.
Le Seigneur a jeté ses regards sur la terre,
Pour voir s'il est encor quelqu'un qui le révere;
Il n'en est pas un seul: tous se sont corrompus;
Tous se sont éloignés du sentier des vertus.
Les hommes, du vrai Dieu, n'ont plus la connoissance;
Ils mettent en oubli ses bienfaits, sa clémence;
L'esprit est égaré; tout cœur devient pervers...
Héloïse, servons d'exemple à l'univers.
Il en est temps encor: Dieu pardonne le crime;
Attachons-nous à lui; suivons sa loi sublime;
Nous lui devons nos cœurs, lui seul doit nous charmer,
Et son amour en nous doit toujours s'enflammer....
Dieu m'inspire...., il agit.... O décrets que j'adore!
Déja le froid succede au feu qui me dévore:
Il exerce en mon cœur un pouvoir tout-puissant:
Oubliez, Héloïse, oubliez votre amant....

Pénétrez-là, grand Dieu ! d'une céleste flamme.
Le feu de votre amour épurera son ame,
Et la dégagera des terrestres liens,
Dont le poids a causé ses malheurs & les miens.
Ne me reprochez pas que je suis infidele.
J'écoute mon devoir ; je vais où Dieu m'appelle.
A voir tous les dangers d'un monde séducteur,
C'est en Dieu qu'Abeilard trouve le vrai bonheur.
De tout être vivant il exige l'hommage ;
C'est un crime à ses yeux que le moindre partage.
Son amour désormais doit faire nos plaisirs.
Héloïse n'est plus l'objet de mes desirs....
Dieu me dégage enfin d'une ardeur criminelle.
Abeilard embrasé d'un charitable zele,
Ne voit plus qu'en lui seul son unique recours :
A l'aimer, le servir, je consacre mes jours.
Rien ne doit m'attacher, me fixer sur la terre,
Je n'y rencontrerois qu'une éternelle guerre (*) ;

(*) Abeilard *essuya mille persécutions de ses ennemis : on condamna un de ses ouvrages au feu, dans un concile qui se tint à Soissons en* 1140.

Heureux de vous quitter pour un Dieu que je
ſers,
Mais malheureux d'aimer encor ce que je
perds.
Adieu donc pour jamais.... notre funeſte
flamme
Nous perdroit tous les deux; ſauvons du
moins notre ame.
Que nos cœurs réunis ne forment plus qu'un
cœur,
Pour le préſenter pur à l'Etre créateur :
Que l'univers, plaignant nos excès de foi-
bleſſe,
Verſe ſur nos malheurs des larmes de ten-
dreſſe ;
Qu'il ſache qu'Abeilard, qui n'adoroit que
vous,
Renonce pour Dieu ſeul au nom de votre
époux.

ABEILARD.



ÉPITRE

D'HÉLOÏSE

A ABEILARD,

SON AMANT, SON ÉPOUX;

MISE EN VERS

Par M. FEUTRY,

D'APRES LA LETTRE DE M. POPE.

Sic fatur lacrymans..... Virgile, Enéid. lib. VI.

EPITRE



ÉPITRE
D'HÉLOÏSE
A ABEILARD.

DANS ce ſombre déſert, paiſible ſolitude,
Séjour de l'innocence & de la quiétude,
Où mon ame & mes yeux, vers le ciel élancés,
Ne peuvent nuit & jour le contempler aſſez;
Qui peut venir troubler ma retraite profonde?
Loin des plaiſirs bruyans & des erreurs du monde,
Quel ſouvenir rallume un feu ſéditieux?
Mon cœur s'égare-t-il au-delà de ces lieux?
Dans ce moment cruel, me connois-je moi-même?
Hélas! j'aime toujours..... C'eſt Abeilard que j'aime!
La trop foible Héloïſe adore encor ſes traits.
Nom redoutable & cher.... que vous m'offrez d'attraits!
Ne le prononçons point: ma voix eſt conſacrée
A célébrer de Dieu la majeſté ſacrée;

Cachons-le dans mon cœur, qu'il y soit avec
lui :
Que leurs traits confondus se mêlent aujourd'hui.
Ne l'écris point, ma main.... mais ce nom
plein de charmes,
Déja s'offre à mes yeux.... Effacez-le, mes
larmes ;
Je les répands en vain ; mon amour me trahit,
Mon cœur dicte toujours, & ma main obéit.
Vous, inflexibles murs, secrets dépositaires
Des sinceres remords, des peines volontaires ;
Rochers affreux, témoins des larmes de mon
cœur ;
Vous, caverne profonde où séjourne l'horreur ;
Vases saints, devant qui nos vierges gémissantes
Levent des yeux éteints & des mains languissantes ;
D'ossemens précieux, triste & froid monument,
Qu'entourent le silence & le recueillement,
Comme vous insensible, à moi-même barbare,
Ces cilices, ces fers que le zele prépare,
N'ont-ils pas mille fois, par de cruels efforts,
Sans éteindre mes feux, ensanglanté mon
corps ?

Le ciel en vain sur moi veut avoir l'avantage ;
L'homme asservit mon cœur, ou du moins le partage :
Mon amour indompté ne connoît plus de frein ;
Les larmes & les temps se succedent en vain.
A mes vives douleurs, il n'est point d'intervalle :
A l'aspect imprévu d'une lettre fatale,
Je frémis.... & voyant mon nom baigné de pleurs,
Je tremblai d'y trouver quelques nouveaux malheurs :
Chaque mot m'effrayoit, me remplissoit d'alarmes ;
Je versois, en lisant, un déluge de larmes :
Gémissant sur l'ennui de mon triste séjour,
Je vous voyois, tantôt esclave de l'amour,
Tantôt vainqueur, le fuir dans ce lieu solitaire,
Où de l'austérité la rigueur salutaire
Détruit les passions dans nos cœurs corrompus,
Et développe en eux le germe des vertus.
Peignez-moi les rigueurs du sort qui vous opprime.
Nos cruels ennemis, que la fureur anime,
Ne peuvent nous ravir, malgré leurs noirs complots,
La douceur de nous plaindre & d'unir nos sanglots.

Ne me cachez donc rien ; & méprisons leur
haine :
Abeilard auroit-il l'ame plus inhumaine ?
Lire, verser des pleurs, & pousser des soupirs,
Voilà mon sort : hélas ! j'y borne mes désirs.
Ce don du ciel, cet art de peindre la pensée,
Fait renaître l'espoir dans mon ame oppressée:
Par son secours divin, les amans malheureux
Se parlent, quoiqu'absens, & nourrissent
leurs feux.
Ce confident sacré les soutient, les console,
Et porte les soupirs de l'un à l'autre pôle.
Par lui, la jeune amante exprimant ses re-
grets,
Découvre, sans rougir, ses sentimens secrets ;
Pour peindre son amour, elle prévient l'au-
rore,
Et dévoile son cœur à l'amant qu'elle adore.
Vous savez, Abeilard, avec quelle can-
deur
Je répondis d'abord à votre tendre ardeur,
Lorsque, sous l'amitié, l'amant cachant sa
flamme,
Me perça de ses traits, & captiva mon ame ;
Sous ce voile trompeur, par des attraits
puissans,
Vous portâtes le trouble & le feu dans mes
sens.
Mon cœur vous comparoît aux sublimes es-
sences,

Et vous croyoit formé des céleftes fubftances,
Tels que des feux brillans qui décorent les
cieux,
Les rayons les plus purs s'échappoient de vos
yeux.
Tantôt à votre voix amoureufe & plaintive,
Je prêtois en filence une oreille attentive ;
Vos chants mélodieux, par des accens divers,
Portoient, avec leurs fons, mon ame dans
les airs.
Tantôt de vos difcours l'éloquence rapide,
Prouvoit, avec adreffe, à mon efprit timide,
Qu'une vaine terreur ne doit point alarmer,
Et que fans crime enfin nos cœurs pouvoient
s'aimer.
Un défir inconnu, principe de mes peines,
A l'inftant fe gliffa dans mes brûlantes veines :
L'image du plaifir à mes yeux fe peignit ;
De ma foible raifon le flambeau s'éteignit ;
Mais l'amour me guidant par fa clarté funefte,
Je tremblai de vous croire une effence célefte ;
Du fort des chérubins, mon cœur trop peu
jaloux,
N'envioit plus ce ciel qu'il oublioit pour
vous.
Avant ce jour fatal, marqué par l'hyménée,
Qui devoit décider de votre deftinée,
Nos deux cœurs fatisfaits d'un mutuel re-
tour,

Ne vouloient d'autres loix que celles de l'amour.
Un bonheur toujours pur fuit les cœurs qu'il enchaîne :
Mais cet enfant des cieux, ennemi de la gêne,
Plus léger que les vents, aussi libre que l'air,
A l'aspect des liens fuit ainsi que l'éclair.
Que les biens, les honneurs satisfassent l'épouse,
Qu'elle en jouisse enfin, je n'en suis point jalouse.
Honneurs, richesses, biens, objets de mes mépris,
Fuyez.... j'ai mon amour.... Qu'êtes-vous à ce prix?
Le plus puissant des rois viendroit m'offrir un trône,
Je foulerois aux pieds son sceptre & sa couronne :
Je ne veux pour tous biens que le cœur d'Abeilard,
Et je dédaignerois l'hommage de César.
O temps! ô jours heureux de l'innocence pure,
Où l'on suivoit les loix de la simple nature!
Les humains fortunés, guidés par les plaisirs,
Ne formoient point alors d'inutiles désirs :
De nouvelles ardeurs renaissoient avec l'âge,

Et leurs jours s'écouloient ſans le moindre nuage.
Voilà le vrai bonheur, ſi ſon être eſt certain ;
D'Héloïſe autrefois tel étoit le deſtin.
Quel changement, ô ciel !.... Et quelle horreur ſoudaine !
Que vois-je ? ô cruauté !.... mon amant qu'on entraîne,
Reçoit le coup fatal, & nage dans ſon ſang !
Barbares, arrêtez.... percez plutôt mon flanc ;
Frappez, voilà mon ſein, je m'offre pour victime.
Je mérite vos coups.... mon amour fit ſon crime.
Mais que dis-je, inſenſée, & que faiſois-je alors ?
La rage & la fureur, ſecondant mes efforts,
Euſſent armé mon bras conduit par le courage,
Et ſauvé mon amant de ce cruel outrage.
Je ſuccombe.... ô pudeur ! je reſpecte vos loix.
La douleur & la honte affoibliſſent ma voix.
  Pouvez-vous oublier cette horrible journée,
Lorſque foible victime, à l'autel entraînée,
Je fis à l'univers mes éternels adieux ?
Une ſource de pleurs ruiſſeloit de mes yeux.
Quand du bandeau fatal je me ceignis la tête,
Un cri triſte & plaintif interrompit la fête ;

Mon front pâle eſt couvert d'une froide ſueur;
Le feu ſacré n'a plus qu'une affreuſe lueur ;
Du tabernacle ſaint les voûtes retentiſſent ,
La terre tremble , s'ouvre , & les tombeaux gémiſſent.
J'approche , en frémiſſant , de ce terrible autel.
J'y prononce des vœux aux yeux de l'Eternel ,
Et par un faux ſerment , dont vous êtes complice ,
Je conſomme , grand Dieu , ce cruel ſacrifice !
Cher amant , puis-je encor compter ſur votre foi ?
Si je perds votre amour , tout eſt perdu pour moi.
Venez.... de vos diſcours la force enchantereſſe
Adoucira mes maux , calmera ma triſteſſe.
Venez.... que dans vos bras je perde ma raiſon,
Que d'un ſtérile amour j'avale le poiſon.
Malgré votre froideur, mon ame trop frappée,
De vos embraſſemens eſt encore occupée....
Que dis-je , hélas ! Non , non , venez plutôt des cieux
M'applanir le chemin , & deſſiller mes yeux.
Combattez de mon cœur les paſſions funeſtes;
Rappellez mon eſprit aux vérités céleſtes ;
Montrez un Dieu vengeur qui veut nous pardonner ;

Vous-même, forcez-moi de vous abandonner.
Songez que ce troupeau, ce fruit de vos prieres,
Ces enfans de vos ſoins attendent vos lumieres.
Pour conduire, animer leur courage abattu,
Et ſuivre les ſentiers de l'auſtere vertu.
Lorſque par vos bienfaits on forma cet aſyle,
Vous rendiez ce déſert moins triſte & plus tranquille;
Nous goûtions le bonheur de vivre ſous vos loix,
Et tout s'embelliſſoit au ſon de votre voix.
Nos autels ne ſont point ornés par des ſubſides
Enlevés à la veuve, aux orphelins timides;
Des avares craintifs ne nous ont point donné
L'or chéri, qu'en mourant ils ont abandonné;
Une ſimplicité noble & majeſtueuſe,
Rend l'approche du temble humble & reſpectueuſe;
Nos dômes & nos toîts de mouſſe ſont couverts,
Nos jardins en tout temps ſon peuplés d'arbres verts;
Nous contemplons du ciel l'éternelle harmonie,
Et nous chantons de Dieu la puiſſance infinie.
Venez, ô cher époux, cher frere, cher amant,

Je gémis ſous le poids de mon cruel tourment ;
Laiſſez vous donc fléchir par votre tendre amante,
Venez voir votre ſœur, votre épouſe tremblante ;
Pour réunir ces noms, venez, par notre amour,
M'arracher à jamais de ce triſte ſéjour.
Ces chênes orgueilleux qui couvrent les montagnes,
Ces ruiſſeaux argentés qui baignent les campagnes,
Ces antres, ces forêts, ces vallons, ces côteaux,
Ces grottes, dont l'écho répond au bruit des eaux,
Le ſouffle des zéphirs agitant les feuillages,
De mille oiſeaux divers les différens ramages ;
Ces lointains azurés, l'immenſité des cieux,
Ces riantes beautés n'affectent plus mes yeux.
Les prés n'ont plus pour moi cette aimable verdure,
Les fontaines n'ont plus ce tendre & doux murmure,
De nos champs émaillés les plus brillantes fleurs
Ont perdu leur éclat & leurs vives couleurs.
Hélas ! dans ma profonde & triſte ſolitude,

Rien ne peut diſſiper ma triſte inquiétude,
Pour calmer de mes ſens le trouble & les transports,
J'erre autour des tombeaux, & je cherche les morts.
Les feux noirs & tremblans de leurs lampes funebres,
Le ſilence qui regne en ces lieux de ténebres,
Les ſpectres effrayans, enfans de la terreur,
En augmentent encor l'épouvante & l'horreur.

C'eſt ici cependant mon affreuſe demeure;
Il faut que dans ces lieux & je vive & je meure;
Je ſuis donc condamnée à d'éternels ennuis,
De mes égaremens voilà les triſtes fruits.
Fatale preuve, hélas! de mon amour funeſte!
Impitoyable mort, ton ſecours ſeul me reſte.
C'eſt ici qu'en tombant ſous ſes terribles coups,
Mon cœur perdra ce feu dont il brûle pour vous;
Il attend que ſans crime, enſemble répandues,
Nos cendres au tombeau ſe mêlent confondues.
O ciel! ſecourez-moi dans ces extrémités;
Et daignez mettre un terme à mes calamités!

Dieu ſuprême! on me croit votre épouſe chérie;

Je ſuis une coupable, indigne de la vie,
Une eſclave du crime, attachée aux erreurs
Dont ce monde pervers empoiſonne les cœurs.
Mais, ciel ! quelle lumiere a paſſé dans mon ame ?
Eſt-ce un rayon divin ? Je crois ſentir ſa flâme.
D'où naît cette ferveur ? me vient-elle des cieux
Ou des cruels tranſports de mes ſens furieux ?
Je pleure mon amant, ſans gémir de mon crime !
D'un invincible amour, malheureuſe victime,
J'entends les loix du ciel que je veux accomplir,
Je connois mes devoirs, & ne peux les remplir.
Dans un cœur combattu, l'héroïſme ſuprême,
Eſt de fuir, ſans retour, l'aimable objet qu'il aime.
A ce ſublime effort j'aſpire vainement.
Puis-je vaincre l'amour, & penſer à l'amant?
J'adore le coupable & déteſte l'offenſe....
Comment de mes remords connoître l'innocence ?
Mon ame forme en vain le projet de vous fuir.
Non, cher Abeilard, non.... je ne puis vous haïr ...

Rappellez

Rappellez vos vertus, & domptant la nature,
Etouffez de mes ſens le coupable murmure ;
De mon funeſte amour, que Dieu ſoit le vainqueur,
Lui ſeul peut occuper & vous ravir mon cœur.
Que le ſort d'une vierge excite mon envie !
Vertueuſe, elle mene une tranquille vie ;
Ses vœux ſont exaucés, ſes deſirs ſatisfaits ;
Chaque jour eſt marqué par de nouveaux bienfaits :
Son cœur pur & content jouit d'un heureux calme,
Et voit au loin des cieux la couronne & la palme ;
Quand ſur ſes yeux la nuit vient ſemer ſes pavots,
Paiſible, elle ſe livre au douceurs du repos.
Des eſprits bienfaiſans, par d'innocens menſonges,
Font naître & voltiger les plus aimables ſonges ;
Elle entend quelquefois le langage flatteur,
Et voit du ciel ouvert le ſpectacle enchanteur :
De ferveur conſumée.... elle tombe..... elle expire ;
Son ame prend l'eſſor vers le céleſte empire ;
Et traçant dans les airs des ſillons lumineux,
Elle vole au ſéjour des êtres bienheureux.

A des ſonges impurs, mon ame, hélas ! ſe livre ;
De leurs plaiſirs trompeurs ſans crainte elle s'enivre :
Vagabonde, elle échappe, & volant juſqu'à vous,
Elle brave du ciel le trop juſte courroux.
O nuit ! viens déployer les voiles les plus ſombres,
Sur ces crimes honteux confiés à tes ombres.
Quand de l'aſtre du jour tu nous caches les traits,
L'image d'Abeilard s'offre avec ſes attraits.
De ce fantôme vain je dévore les charmes,
Sa beauté me ravit & ſuſpend mes alarmes.
Je crois le voir, l'entendre, & ma main le pourſuit :
Elle croit l'arrêter .... il ſe diſſipe.... & fuit.
Douces illuſions ! venez ; menſonge aimable,
Paroiſſez à mes yeux ; vous, fantôme adorable,
Venez remplir mon cœur de vos divins appas :
Je le revois.... il vole au-devant de mes pas,
Et s'éleve au ſommet d'une tour menaçante,
Que blanchit l'Océan dans ſa rage impuiſſante.
Sur ces arides bords, mille monſtres divers,
Par d'affreux hurlemens font retentir les airs ;
Ce ſpectre tout-à-coup s'élance dans la nue ;
Il m'invite à le ſuivre.... & s'échappe à ma vue :

Mon cœur eſt pénétré d'une ſecrete horreur ;
L'air ſiffle, la mer gronde, & roule avec fureur ;
Des flots précipités les chocs épouvantables
Se mêlent aux éclats des foudres redoutables ;
Je m'éveille tremblante..... & les deſtins cruels,
Juſques ſur mon repos verſent des maux réels.
Dans les arrêts du ſort, ah ! quelle différence !
Il répand ſur vos jours la froide indifférence,
L'indolence du cœur, l'inſenſibilité,
Et vous fait voir mes maux avec tranquillité.
Vous les coulez, ces jours, dans une paix profonde,
Auſſi purs que les airs, auſſi calmes que l'onde,
Avant que l'Eſprit-Saint fût porté ſur les eaux,
Et qu'il permît aux vents de ſoulever les flots.
Cher & cruel Amant, qu'Héloïſe eſt à plaindre !
Revenez, Abeilard. Ah ! qu'avez-vous à craindre ?
Le flambeau de l'amour brûle-t-il pour les morts ?
Dieu ! je revois le fer.... je cede à mes tranſports ;
La nature frémit, le ciel gronde & s'enflâme,

Hélas ! vous êtes froid.... je suis toute de
flâme,
Je veux vous fuir, par-tout votre image me
suit,
Dans mon antre, aux autels, & le jour &
la nuit,
Elle occupe mon cœur, rend vaine ma
priere,
Et se roule avec moi dans la vile poussiere.
Quand par le culte saint on invoque les cieux,
Temples, prêtres, flambeaux, tout s'éclipse
à mes yeux.
Lorsqu'aux pieds des autels humblement pros-
ternée,
Je dévoile mon ame au crime abandonnée ;
Quand je demande au ciel ce feu toujours
vainqueur,
Venez, si vous l'osez, lui disputer mon cœur.
Venez, par vos regards, vos discours & vos
charmes,
Dissiper mes remords & suspendre mes larmes;
Faites évanouir la grace & ses effets,
Opposez votre amour aux célestes bienfaits ;
Venez, si vous l'osez, suivi de l'enfer même,
M'arracher de mon Dieu que j'implore &
que j'aime.
Mais non, fuyez plutôt, craignez ce Dieu
jaloux,
Entre Abeilard & moi, rochers, élevez-vous !

Que les plus vaſtes mers à jamais nous ſéparent ;
Que par mes pleurs, grand Dieu ! mes crimes ſe réparent ;
J'eſpere en vos bontés, je crains votre pouvoir.
Hélas ! puis-je ſans vous rentrer dans mon devoir ?
Filles pures des cieux, vertus, grace ineffable,
Lancez vos traits divins dans mon ame coupable ;
Je ſens déja vos feux, eſpoir.... foi.... charité,
Je vole ſur vos pas à l'immortalité.
Voyez dans ſa retraite Héloïſe éperdue,
Sur un ſombre tombeau triſtement étendue,
Couverte d'une haire, en proie à ſes remords,
Fuyant l'éclat du jour, pour vivre avec les morts :
Dans ces lieux écartés conſacrés à mes veilles,
Une lugubre voix vint frapper mes oreilles :
« Votre place eſt ici, venez, ma triſte ſœur,
Dit-elle, « & du repos éprouvez la douceur ;
» Autrefois de l'amour, comme vous, la
» victime,
» J'en reconnus bientôt le dangereux abyme,
» J'ai vaincu, par mes pleurs, mon penchant
» criminel,
» Et je jouis enfin du bonheur éternel. »

Grand Dieu ! de mes regrets recevez les offrandes :
Je viens, Esprits heureux, préparez vos guirlandes ;
Héloïse vous suit au céleste séjour ;
Guidez ses pas tremblans aux royaumes du jour ;
En vêtemens sacrés, avec une foi vive,
Soutenez, Abeilard, mon ame fugitive ;
Pour expier mon crime, hélas ! je dois périr ;
Vous-même, en me voyant, apprenez à mourir ;
Contemplez cet objet de votre amour funeste,
La pâleur de la mort est l'éclat qui lui reste.
Voyez de ce beau teint les roses s'effacer,
La crainte & la terreur sur mon front se tracer ;
Ne m'abandonnez point, & servez-moi de guide ;
Ranimez de mon cœur l'espérance timide ;
Sans crime vous pouvez sur moi fixer les yeux ;
Dans ces derniers momens recevez mes adieux.
O mort ! maître éloquent, ton affreuse lumiere,
Peut seule nous prouver que nous sommes poussiere,
Que l'homme est un néant ; ses projets, vanité ;

Que ton pouvoir ſuprême eſt ſeul réalité.
Lorſqu'au fatal inſtant de cette heure imprévue,
Le deſtin offrira l'avenir à ta vue;
Et lorſque de tes jours s'éteindra le flambeau,
Que la même épitaphe & le même tombeau
Rappellent de mes pleurs la déplorable hiſtoire,
Nos malheurs, mes amours, mes combats, ta victoire.
Si de jeunes amans, conduits par le haſard,
Venoient voir dans ces lieux la tombe d'Abeillard,
Sur ce marbre inſenſible ils liront nos alarmes;
Une douce pitié leur arrachant des larmes,
Ils s'écrîront, ſans doute, embraſés de leurs feux:
Que notre amour, ô ciel! ait un ſort moins affreux.
Si, pénétré des maux d'une abſence cruelle,
Quelque poëte enfin, amant tendre & fidele,
Eſt, ainſi qu'Héloïſe, accablé de tourmens,
S'il en eſt dont l'amour, par ſes enchantemens,
Par ſes feintes douceurs, & par ſon artifice,

L'ait, comme moi, conduit au fond du précipice,
Qu'il chante mes malheurs, mes feux, mon repentir;
Mais pour les bien dépeindre, il faut les bien ſentir.

HÉLOÏSE.



ÉPITRE
D'ABEILARD
A HÉLOÏSE,

PAR M. DORAT,

POUR SERVIR DE RE'PONSE

A L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE.

AVERTISSEMENT.

*JE cede aujourd'hui aux instances de mes amis, qui me conseillent de faire paroître cette épître. On y trouvera peut-être des idées un peu trop hardies, je l'avoue, mais il faut les pardonner à l'amour désespéré d'*Abeilard. *Il vient de recevoir de sa maîtresse une lettre passionnée, qui lui rappelle son état, ses malheurs : ses feux se rallument alors avec d'autant plus de force, qu'il se sent incapable de les satisfaire : il s'échappe, il est vrai; mais tout ce qu'il dit part d'une ame enflammée, & non d'un cœur corrompu. Ce sont des transports dont il n'est pas le maître, & que tous les hommes, dans sa situation, ont sans doute éprouvés. C'est d'après cela que j'ai hasardé quelques traits; je les démens d'avance s'ils peuvent paroître dangereux, & je prie les personnes qui me liront de ne point juger avec une froide malignité le langage brûlant de la passion, qui ne connoît point d'autre frein, & dont les écarts sont presque toujours excusables.*





ÉPITRE D'ABEILARD A HÉLOÏSE.

Il faut supposer qu'Abeilard, dans sa retraite, est environné de livres sacrés, à l'instant qu'il veut répondre à Héloïse.

D'une triste morale interpretes austeres,
Loin de moi, livres saints, vos dogmes, vos mysteres,
Ces sombres vérités, qu'on adore en tremblant,
Ne peuvent rassurer mon esprit chancelant:
Que m'offrez-vous? Des biens que la crainte empoisonne;
Vous montrez le bonheur, Héloïse le donne.
Laissez-moi parcourir ce gage de sa foi,
Cette lettre, où son cœur s'élance encor vers moi.

J'y puise à tout moment une erreur qui m'enchante :
J'y respire les feux dont brûle mon amante...
Mon cœur, loin d'étouffer ces cruels souvenirs,
Semble former encor de criminels desirs.
Trop coupable Abeilard ! trop sensible Héloïse!
Amans infortunés !... quelle fut ta surprise,
Quand ton œil reconnut ces traits baignés de pleurs,
Où ma tremblante main a tracés mes malheurs ?
Le ciel m'a-t-il chargé d'empoisonner ta vie?
La paix te restoit seule ; & je te l'ai ravie !
Pardonne.... que veux-tu ? Comme toi je languis ;
Laisse-moi dans ton sein répandre mes ennuis;
Me plonger dans l'amour, m'y concentrer sans cesse,
Et pour l'accroître encor, parler de ma foiblesse....
Au plus cruel regret condamnés pour toujours,
Quand je vis, loin de toi, s'envoler nos beaux jours ;
J'ai cru que la sagesse, & sur-tout que la grace
Pouvoient de mon esprit en effacer la trace.

Pour

Pour vaincre mon amour, j'osai m'ensevelir :
Contre lui, par des vœux, je croyois m'aguerrir :
Vaine précaution ! contre sa folle ivresse,
Que peuvent la raison, la grace, la sagesse?...
Mais que dis-je, Héloïse, & que dois-je penser ?
Entre le ciel & moi pourrois-tu balancer ?
Le ciel triomphe-t-il de mon ardeur jalouse ?
Voudroit-il me ravir le cœur de mon épouse ?
Héloïse, peux-tu rougir de tes transports !
Ta passion n'a point consumé tes remords !
Tes remords ! qu'ai-je dit ? Est-ce à toi d'en connoître ?
A la voix de l'amour ils doivent disparoître.
Qu'ils ne flétrissent point tes innocens attraits:
Mets-tu donc ta foiblesse au nombre des forfaits ?
Va, notre Dieu n'est point un tyran formidable.
Un feu qu'il alluma peut-il être coupable ?
Pourroit-il s'offenser d'un impuissant desir,
Lui, dont le souffle pur enfanta le plaisir ?
Ce doux frémissement, ce trouble, cette ivresse,
Que l'amour fait passer au sein de sa maîtresse,
Est un tribut tacite, un hommage enchanteur,
Que l'homme anéanti rend à son Créateur....

A de vains préjugés cesse d'être soumise :
Qu'Abeilard soit ton Dieu, le mien est Héloïse.
Oui, fidelle moitié d'un malheureux amant,
Je t'aime, & mon amour s'accroît par ton tourment.
Malgré le ciel & moi, je brûle au fond de l'ame ;
Dans un corps tout glacé je porte un cœur de flamme ;
Et je rassemble en moi, par un contraste affreux,
La vie & le néant, la froideur & les feux.
Est-ce là ce mortel, dont l'ardeur dévorante
Se rallumoit sans cesse aux yeux de son amante,
Et qui, plein d'un amour accru par les desirs,
Sut t'en prouver l'excès, par l'excès des plaisirs !
Je me meurs... C'est en vain que, bornant sa vengeance,
Le ciel me fait jouir d'un reste d'existence.
Ménagemens cruels autant que superflus ;
J'existe pour sentir que je n'existe plus.
O mort ! m'as-tu frappé sans pouvoir me détruire ?
L'homme est anéanti dans l'homme qui respire ;

Et de l'humanité ce qui furvit en moi,
Fait rougir la nature, & la remplit d'effroi.
Devrois-je faire, hélas ! un aveu qui t'offenfe ?
Que veux-tu ? je t'adore, & n'ai plus d'efpérance,
Ah ! pardonne aux tranfports d'un malheureux époux
Qui faifoit de t'aimer fon bonheur les plus doux !....

Pour te rendre à ton Dieu je te rends à toi-même ;
La paix renaît bientôt quand c'eft lui que l'on aime.
C'eft du ciel déformais qu'il faut t'entretenir,
Et du fond de ton cœur c'eft moi qu'il faut bannir.
Peux-tu m'aimer encor ? C'eft moi de qui l'adreffe,
Par l'attrait des faux biens, égara ta jeuneffe :
Séduite par moi feul, par mes difcours trompeurs,
Tes levres ont touché la coupe des pécheurs.
Ne penfe plus à moi : je te donne l'exemple :
Dieu fera ton foutien ; il t'appelle à fon temple ;
Et mon fatal amour qui bleffe fa grandeur,
Sans ceffe me punit & te fert de vengeur....
Ce calme prétendu, dont je t'offre l'image,
N'eft dans mon cœur brûlant qu'un éternel orage.

Peins-toi le déſeſpoir de ce cœur furieux :
Mes deſirs font encore étinceler mes yeux.
Le fer, qui m'a laiſſé cette triſte reſſource,
De la nature en moi n'a pu tarir la ſource.
Plein de tes traits, de toi, de tes feux immortels,
Je retrouve Héloïſe aux pieds de nos autels.
En vain ton Dieu, le mien, que je ne puis comprendre,
A la voix d'un miniſtre eſt forcé d'y deſcendre :
Je n'adreſſe qu'à toi mes vœux & mon encens.
Je n'adreſſe qu'à toi mes douloureux accens :
Si dans les livres ſaints, où ma raiſon s'épuiſe,
Je jette mes regards, je n'y vois qu'Héloïſe.
De la religion les pures vérités
Ne peuvent conſoler mes eſprits agités.
O d'une ame captive impérieux murmure !
Dieu lui-même ſe tait, où parle la nature !
Arbitre ſouverain de mon funeſte ſort,
A l'excès du malheur pardonne ce tranſport.
Les morts dans le tombeau t'offrent-ils leur hommage ?
Rien ne vit plus en moi que ma honte & ma rage.
Sans ceſſe déchiré par de cruels combats,
L'univers eſt pour moi comme n'exiſtant pas....

Frappe, acheve, ou signale aujourd'hui ta puissance :
Venge-toi, mais en Dieu, d'un mortel qui t'offense.
Toi, dont la voix forma tous ces êtres divers,
Et du sein du chaos appella l'univers ;
Accorde à mes soupirs la grace que j'implore :
Qui m'a déja créé, peut bien le faire encore.
Brise ces fers honteux, dont mes sens sont liés :
Rends-moi mes droits, la vie, & je tombe à tes pieds....
Héloïse, ah ! plutôt, dans mon ardeur nouvelle,
J'irois tomber aux tiens, & te serois fidele :
Que la mort à jamais puisse me consumer,
Si, pour revivre, il faut renoncer à t'aimer !
Ainsi toujours en proie à ce trouble funeste,
Je vois s'évanouir des jours que je déteste.
Séparé des humains, dans ces sombres réduits,
Je dévore en secret mes pleurs & mes ennuis.
Tels des feux resserrés au centre de la terre,
Dans ces abymes sourds font gronder leur tonnerre,
Se détruisent enfin par leurs propres ardeurs,
Et s'exhalent dans l'air en stériles vapeurs.
Tout ce qui s'offre à moi me confond, m'importune.
Semble me reprocher ma cruelle infortune :

Je n'ai que la douceur de régner dans ces
lieux (*),
Où je sers de ministre à la rigueur des cieux.
J'appesantis le joug de mes jeunes victimes :
Mon triste désespoir les punit de mes crimes.
A de séveres loix j'aime à les asservir :
Vengé par leurs tourmens, je vois, avec
plaisir,
Sur leurs fronts abattus, dans leurs regards
avides,
La pâle austérité graver ses traits livides ;
Et de ces malheureux sans cesse environné,
Je me trouve plus calme, & moins infortuné.
Héloïse, à quel point le désespoir m'égare !
Qui l'eût pensé ! qu'un jour je deviendrois
barbare....
J'en atteste l'amour, si je vivois pour toi,
Mes sermens & mes vœux ne seroient rien
pour moi.
Quels sont donc les liens d'un devoir si fa-
rouche ?
Ah ! vaut-il un baiser imprimé sur ta bouche ?
Quand je vis de mes jours s'éteindre le flam-
beau,
Ton Dieu fut mon asyle aux portes du tom-
beau.

(*) *Les moines de l'abbaye de Ruys élurent Abeilard pour leur supérieur.*

Qu'aurois-je fait alors, tes yeux pleins de
tendresse,
Par des larmes sembloient accuser ma foiblesse.
Il falloit t'éviter : ce nouveau culte, hélas !
Dut fixer un amant arraché de tes bras :
Mais qu'il est languissant ! quelle foible puissance,
En captivant mon cœur, y laisse un vuide immense ?
La nature pour moi n'est qu'un désert affreux,
Où, parmi des débris, se traîne un malheureux.
Sur les plus beaux objets, ma vue appesantie,
Etend le voile épais dont elle est obscurcie.
Le soleil, que toujours je préviens par mes pleurs,
Ne trace pour moi seul qu'un cercle de douleurs :
Le silence des bois, le cristal des fontaines,
La verdure, les fleurs, & l'émail de nos plaines,
D'un ciel pur & serein le spectacle riant
Ne font que redoubler mon ennui dévorant.
Je cherche les rochers, & les antres funebres:
J'aime à m'ensevelir dans l'horreur des ténebres;
Là, plein de mon outrage, indigné de mes fers,

Je voudrois me cacher aux yeux de l'univers.
Là, j'appelle Héloïse, & dans ma sombre
ivresse,
Je crois entendre encor ta voix enchanteresse :
Un lamentable écho, sur les ailes des vents,
Semble me renvoyer tes longs gémissemens ;
Et sans cesse frappant mon oreille surprise,
Répete, en sons plaintifs, Héloïse !... Héloïse !
Jusque dans le repos ton image me suit :
Je soupire le jour, & je brûle la nuit ;
Et quand je crois saisir, embrasser ce que
j'aime,
A mes regards confus je disparois moi-même....
Cette nuit même un songe, un songe séducteur,
Avoit rempli mes sens de leur premiere
ardeur :
J'expirois sur ton sein, & mon ame enivrée,
Erroit avec transport sur ta bouche adorée.
O douce illusion ! ô funeste réveil !
Mon rapide bonheur fuit avec le sommeil.
Jettant les yeux sur moi, j'ai détesté tes
charmes ;
Ils ont fait mes plaisirs, ils m'arrachent des
larmes.
Quel état ! Mais pourquoi t'offrir ces noirs
tableaux,

Et t'accabler encor du récit de mes maux ?
Retrace-toi plutôt ce moment de ma gloire,
Où l'amour, malgré toi, m'accorda la victoire.
L'aſtre du jour baiſſoit : un vent paiſible & frais,
Se jouoit à travers les ombres des forêts.
Je volai dans tes bras ; & ta pudeur ſecrete,
Au lieu de te défendre, aſſura ta défaite.
Quels tranſports redoublés ! hélas ! t'en ſouviens-tu ?
Abeilard triomphoit dans ton cœur combattu.
Ta voix éteinte en vain me reprochoit mon crime :
J'embraſois de mes feux ma mourante victime.
La foudre auroit grondé, je n'entendois plus rien ;
Heureux par mon tranſport, plus heureux par le tien.
La bienfaiſance alors, sûre de mon hommage,
Pour entrer dans mon cœur empruntoit ton image.
Envain mes ennemis, ardens perſécuteurs,
Diffamoient ſaintement mes écrits & mes mœurs,
Pour mieux m'aſſaſſiner ſe paroient d'un faux zele,

Sembloient d'un Dieu vengeur embrasser la querelle ;
Et défendant par-tout qu'on osât m'approcher,
Déja pour plaire au ciel allumoient mon bûcher :
Je riois sur ton sein de leur haine farouche,
Et j'étois consolé par un mot de ta bouche.
Je plaignois ces mortels, ces savans ténébreux,
Toujours vils & cruels, & souvent dangereux ;
J'oubliois, avec toi, ces absurdes systêmes,
Démentis l'un par l'autre, & détruits par eux-mêmes ;
Et je savois unir, par un heureux lien,
Les plaisirs d'un amant au devoir d'un chrétien....
Si j'étois près de toi, peut-être, chere amante,
Tu pourrois ranimer ma force languissante :
Dans tes yeux je verrois éclore un nouveau jour ;
La nature obéit aux ordres de l'amour.
Je te verrois du moins contente d'un vain songe,
Te prêter aux efforts d'un pénible mensonge....
Hé bien, dût l'Eternel s'élever contre moi ;
Je romps tous mes liens, & je vole vers toi.

Toi seule de mon cœur tu peux remplir
l'abyme :
Si mon amour te plaît, je le crois légitime.
Héloïse m'appelle : Héloïse m'attend :
Je mourrai dans ses bras, & je mourrai
content.
D'une religion aussi triste qu'austere,
Je suis las de traîner la chaîne involontaire ;
Consumé de regrets, sous le joug abattu ;
Dans le vil esclavage il n'est point de vertu.
Je préfere Héloïse à mes vœux, au ciel
même :
Et, fût-ce un crime enfin, c'est un crime
que j'aime !
Je reverrai ces lieux par mes mains élevés,
A l'innocence ouverts, par tes soins cultivés,
Ces lieux où la vertu, fiere de son supplice,
S'impose les ennuis & la peine du vice.
Dans ce réduit obscur, séjour du repentir,
Tu reverras briller les rayons du plaisir.
Malheureux ! pour moi seul ce mot est un
outrage.
Puis-je réaliser une si douce image !
Moi ! j'irois dans des lieux où tes jeunes
appas
Livreroient à mon cœur d'inutiles combats ?
La beauté gémissante assiégeroit sans cesse,
Sans cesse irriteroit ma honteuse foiblesse ?
Je verrois dans les pleurs éteindre tes beaux
jours,

Et ſans jamais jouir, je brûlerois toujours....
 Que dis-je? tout fuiroit un mortel déplorable,
Que le deſir dévore, & que ſon être accable;
Et toi-même, évitant la trace de mes pas,
Tu maudirois l'amour expirant dans mes bras.
Sous un chêne briſé par les coups du tonnerre,
Voit-on ſe repoſer la timide bergere?
Voit-on dans la prairie, un eſſaim attaché
Sur le pavot mourant ou le lys deſſéché?
 C'en eſt fait; étouffons un eſpoir inutile:
Pour les infortunés la tombe eſt un aſyle.
Va, ceſſe de chérir un fantôme d'amant,
Que l'amour ſeul anime, & diſpute au néant.
A conſerver ton cœur, eſt-ce à moi de prétendre?
Lorſque l'amant n'eſt plus, adore-t-on ſa cendre?
Ferme, ferme l'oreille à ma mourante voix:
J'expire.... Dieu te parle.... obéis à ſes loix.
Dans l'ombre de ſon temple enſevelis tes charmes;
Offre à ce Dieu jaloux tes amoureuſes larmes;
Des plus funeſtes feux éteins le ſouvenir;
Je n'exige de toi que ton dernier ſoupir.

ABEILARD.

EPITRE

ÉPITRE
D'HÉLOÏSE
A ABEILARD,
IMITÉE DE POPE,
Par M. MERCIER.

AVERTISSEMENT.

L'Epitre suivante a paru, il y a deux ans, imprimée sur de très-beau papier avec estampe, vignette & cul de lampe. Le public, que les infortunes d'Héloïse intéresseront toujours, l'a reçue favorablement. Nous ne saurions trop marquer notre reconnoissance à l'Auteur de la permission qu'il nous a donnée de l'insérer dans cette collection. Nous espérons qu'elle sera lue avec autant de plaisir que les précédentes.

Je n'ai pu résister (*dit M. Mercier*) au plaisir de m'exercer sur ce morceau, fameux chef-d'œuvre de poésie & de sentiment, aussi admiré en France qu'en Angleterre. On sait que *M. Colardeau* l'a traduit avec toutes les graces d'une versification élégante, & revêtue d'un coloris brillant. Personne ne sent mieux que moi tout le mérite de son ouvrage : cependant comme il a dédaigné quelques endroits (qui aux yeux des Lecteurs pouvoient faire longueur), je me suis attaché de préférence à ceux-là ; & j'ai cru, sans prétendre lutter contre une plume aussi habile, pouvoir publier une seconde imitation de cette admirable épître. Heureux si elle se fait lire après la sienne !

ÉPITRE D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

DANS ce temple sacré, qu'entourent des déserts,
Où la foi nous découvre un nouvel univers;
Dans ce séjour de paix où l'ame recueillie,
Reconnoît le néant du songe de la vie;
Quel feu victorieux de la grace & des temps,
Quand je touche au tombeau, se réveille en mes sens !
Tu le croyois éteint !.... Amante infortunée !
A de nouveaux tourmens te voilà condamnée !
Quoi ! je les ai trahis ces sermens que j'ai faits !
Il est donc des penchans qu'on ne dompte jamais !
Arrête toi, ma main.... il en est temps encore....
O Dieu ! vois mes combats, Héloïse t'implore !....

Loin d'elle un nom ſi cher.... ah ! s'il étoit tracé,
Que ce nom ſous mes pleurs diſparoiſſe effacé....
Que fais-je ? & qu'ai-je lu ?.... ma plume d'elle-même
A tracé par inſtinct : Abeilard, que je t'aime !

Tu frémis, & tu crains que ma coupable ardeur
N'arme enfin contre moi le bras d'un Dieu vengeur.
Je ne fais s'il punit un moment de foibleſſe ;
Mais telle eſt de mes ſens l'impérieuſe ivreſſe ;
Pour arrêter ma plume, il tonneroit en vain...
L'amour, qu'il me pardonne ! entraîne ici ma main.
Séjour religieux, enceinte redoutable,
Où le cœur innocent ſe punit en coupable,
Où, parmi les ennuis & les gémiſſemens,
Le temps appeſanti, ne marche qu'à pas lents ;
Temple, où, près des autels, tremblante & proſternée,
J'ai veillé tant de fois d'ombres environnée,
Des marbres de nos ſaints embraſſant les genoux ;

Vous ſavez ſi du ciel redoutant le courroux,
J'ai répandu ſur moi des larmes ſolitaires :
Eh bien ! mes cris plaintifs, mes ſoupirs, mes prieres,
Des voûtes, des tombeaux la ténébreuſe horreur,
Ces autels & leur Dieu.... rien n'a changé mon cœur.

Avec quels traits de feu tu peins ta tendre amante,
Dans l'âge du bonheur, & d'amour expirante,
Conduite tout-à-coup ſous ces lugubres tours,
Sépulcre des plaiſirs, où meurent les beaux jours !
Ici s'éteint l'amour, ici périt la gloire ;
Ici le cœur s'immole en pleurant ſa victoire.
Ah ! du moins fais parler ton cœur & ſes deſirs ;
Mes ſoupirs répondront à tes triſtes ſoupirs.
Un amant malheureux inventa l'art d'écrire ;
Sur un papier muet l'ame paſſe & reſpire ;
On ſoulage l'abſence, on brave ſes tyrans ;
Crainte, embarras, ennuis, & nos plus doux penchans,
Tout ſe dit, Abeilard, ſans que le front rougiſſe :
Le ſentiment naïf abjure l'artifice ;
Ce langage ſecret de deux cœurs dans les fers,

Vole d'un pôle à l'autre adoucir leurs revers.
Tu me vantois l'amour & je te crus sans peine :
Le remords disparut à ta voix souveraine.
Tu régnois sans effort ; tes vœux étoient mes loix :
Le ciel même sembloit s'expliquer par ta voix.
D'autant plus éloquent, d'autant plus redoutable,
Qu'à mes yeux des mortels s'offroit le plus aimable.
Que dis-je ? je crus voir un de ces confidens
Des ordres du Très-Haut ministres éclatans.
Tu souriois comme eux : une flamme légere,
Tel qu'un rayon céleste animoit ta paupiere.
Sur un chemin de fleurs j'avançois sans effroi,
Sans regretter ce ciel que je perdois pour toi.
Tu voulus que l'hymen consacrât notre ivresse.
Je te dis : garde-toi d'outrager ma tendresse ;
Quand l'amour nous unit, nous faut-il d'autres loix ?
Est-il des nœuds plus sûrs, des liens plus étroits ?
L'Amour, enfant céleste, ennemi de la gêne,
Fuit d'une aile légere, à l'aspect de sa chaîne.
Et qu'avons-nous besoin de tous ces vains sermens

Que la crainte commande aux vulgaires amans ?
Ne prenons pour garant d'une flamme si belle,
Que ce charme inconnu que nous trouvons en elle.
D'un sentiment si pur pourquoi faire un devoir ?
S'armer contre le crime est déja le prévoir.
Quand un roi sur mon front mettroit son diadême,
Dédaignant sans orgueil l'éclat du rang suprême,
Et renonçant sans peine à vingt titres pompeux,
On me verroit choisir un nom plus glorieux ;
Nom cher à mon amant, nom fait pour la tendresse,
Le nom simple & touchant, le nom de sa maîtresse.
Titre dont je suis fiere, oui, tu m'enorgueillis !
Sceptres, trônes, grandeurs, qu'êtes-vous à ce prix ?
Que les indifférens condamnent mon ivresse ;
C'est dans ces cœurs glacés que l'amour est foiblesse.
Trop heureux deux amans l'un à l'autre attachés,
Toujours de leur bonheur également touchés

Qui, fuyant les détours, ſans art, ſans impoſture,
Suivent en paix l'amour, le plaiſir, la nature !
Ils jouiſſent enſemble, enivrés de leurs feux,
Et l'univers trompeur a diſparu pour eux....
Tel étoit notre ſort : il n'eſt plus qu'un vain ſonge.
Quel réveil.... dans l'abîme à jamais il nous plonge.
Ah ! périſſe ce jour ! quels horribles tableaux !
Mon époux qu'on entraîne.... un fer.... & des bourreaux.
Il tombe, il ſe débat dans leurs bras homicides.
Ah ! cruels, contre moi tournez vos coups perfides !....
Que faiſoit Héloïſe en ces momens affreux ?....
Ses pleurs, ſon déſeſpoir, ſes accens douloureux....
De tels monſtres quel Dieu pouvoit dompter la rage ?....
Malheureux Abeilard ! abominable outrage !
Ma voix meurt ; de mon front la brûlante rougeur,
En taiſant le forfait, en révele l'horreur.
Il luit bientôt ce jour où, pâle, gémiſſante,
Me traînant aux autels, victime obéiſſante,
Je dis au monde entier un éternel adieu.
Je me jettai mourante entre les bras d'un Dieu :

Vains efforts, vain eſpoir d'une amante inſenſée !
Toi ſeul, cher Abeilard, t'offris à ma penſée.
Prêtres, temple, flambeaux, tout avoit fui pour moi ;
Mes ſermens, ſi j'en fis, s'adreſſerent à toi.
Tu me donnois le voile, & mes mains languiſſantes
Le portoient avec peine à mes levres tremblantes.
Je ſacrifiois tout, mon eſpoir, mon ſoutien ;
Abeilard, j'immolois ton amour & le mien.
Le ciel fut étonné de ce vœu téméraire,
Et déja l'Eternel allumoit ſon tonnerre.
Mais voyant mes remords, mes larmes, mes combats,
Au cri de mes douleurs, il déſarma ſon bras.
Sois ſenſible aux tourmens qui conſument mon ame :
Viens, j'expire d'amour, je porte un cœur de flâme.
Que je boive à longs traits ce poiſon dangereux,
Ce poiſon enchanteur que j'ai pris dans tes yeux.
Repoſe ſur mon ſein.... que je retrouve encore
Ce ſourire ſi doux, & ce front que j'adore ;
Ces regards de l'amour.... va, ſi j'en crois mon cœur,

La volupté pour nous n'a point perdu sa fleur.
Ces momens fortunés, nous pourrons les connoître.
Ah! sous combien de traits le plaisir peut renaître;
Plaisirs chers!.... dans tes bras je les goûterai tous,
Et ne croirai jamais qu'il en est de plus doux.
Qu'ai-je dit? ah! pardonne à mon trouble funeste.
A des vœux impuissans que ma raison déteste.
Dans un cœur plein de toi, rappelle un Dieu vengeur;
Prends sa cause, Abeilard, tu le rendras vainqueur.
Viens, & songe du moins que le devoir t'appelle.
Ne dois-tu pas tes soins à ce troupeau fidele,
Que ta voix conduisit dans l'ombre des déserts,
Loin de ces vanités qui trompent l'univers?
Ce désert embelli sourit à ton ouvrage;
Nous adorons un Dieu sous un toît moins sauvage.
L'or vil du criminel à lui-même odieux,
N'a point forgé pour nous des vases précieux;
L'orphelin n'a point vu les trésors de son pere,
D'un faste sacrilége orner le sanctuaire!

Sous de ſimples dehors l'auguſte piété,
Brille de ſon éclat, belle de ſa beauté.
Accours, cher Abeilard; nos vierges inquietes,
Languiſſent, loin de toi, dans leurs triſtes retraites.
Les ſoucis ténébreux peſent ſur chaque front;
Parois: à ton aſpect ils s'évanouiront.
Les dômes & les tours de ces demeures ſombres,
Où le jour perce à peine en combattant les ombres,
Vont luire d'un ſoleil plus pur, plus éclatant;
Cet aſtre radieux eſt l'œil de mon amant.
Tout brille autour de lui; la gloire le couronne;
Il répand ſes rayons ſur ce qui l'environne.
Mon pere, mon ami, mon frere, mon époux,
O toi qui réunis les titres les plus doux,
Rends-moi donc cette paix que tu m'avois promiſe;
Jette un œil de pitié ſur ta chere Héloïſe.
Plus de repos pour elle; & les jours & les nuits
Sont des ſiecles entiers comptés par ſes ennuis:
Rien ne la touche plus. La terre renaiſſante
Etale en vain l'émail de la ſaiſon brillante.
Ces lacs majeſtueux, qui ceignent nos boſquets,

L'aquilon qui mugit à travers les forêts,
Et ces ſauvages bois, que, ſans vaine culture,
De ſon ciſeau hardi façonna la nature,
A mes triſtes regards ont perdu leurs beautés.
Le morne déſeſpoir s'aſſied à mes côtés;
Sous ſon crêpe funebre il éteint la verdure,
Et prête au zéphir même un lugubre murmure.
Je ne vois dans ces bois, ſous ces riants berceaux,
Qu'une terre ſtérile ouverte à des tombeaux;
Et le ſignal du temps eſt un ſon d'épouvante,
Où j'entends de la mort la voix ſombre & tonnante.
C'eſt ici cependant qu'il faut toujours gémir;
Tu l'as voulu, cruel; je n'ai ſu qu'obéir.
Un jour notre union deviendra légitime;
Nos cendres au tombeau ſe mêleront ſans crime.
Grace! Dieu de bonté, ſuſpends ton bras vengeur;
Je déteſte mon crime, & j'en chéris l'auteur.
Hélas! comment dompter une ardeur ſi puiſſante?
Dans ces ſombres priſons, captive & ſuppliante,
Qu'il faut, avant de vaincre, eſſuyer de combats!

O mort!

O mort ! la paix du cœur n'eſt donc que dans
tes bras ?
Heureuſe mille fois une vierge innocente,
Qui trouve en l'Eternel cette paix conſolante;
Elle eſt avec le Dieu qui remplit l'univers,
Et ſon chaſte ſommeil lui peint les cieux ouverts.
Ses jours purs & ſereins ſe levent ſans nuage;
La tempête des ſens, long & terrible orage,
N'effleure point le calme où repoſe ſon cœur :
Et l'auſtere devoir ajoute à ſon bonheur.
Ah ! qu'Héloïſe eſt loin de cet état tranquille !
Moi, que toujours dévore une flamme inutile,
Moi, qui de mon eſprit ne peux bannir ce jour
Où mon orgueil vaincu couronna ton amour ;
Image dangereuſe & ſans ceſſe préſente,
Comment peux-tu mourir dans le ſein d'une
amante ?
En ſonge quelquefois je vole ſur tes pas ;
Je t'arrête, je crois te ſerrer dans mes bras.
Tout change.... ſous les flancs d'une cime
avancée,
Où ſe briſent les flots d'une onde courroucée,
Sur les arides bords du vaſte ſein des mers,
Mon œil te voit monter ſur le trône des airs.
Un nuage brillant te dérobe à ma vue ;
Je m'élance vers toi, je retombe éperdue;
Je m'éveille, & ſoudain la triſte vérité

Présente à mon erreur sa fatale clarté.
Rends graces au destin sévere & favorable ;
Nul désordre des sens ne te rendra coupable.
La nature est enfin d'accord avec la loi ;
Ces redoutables feux ne vivent plus en toi.
Pourquoi donc m'éviter ? Craindrois-tu ma présence ?
Eh ! qui pourroit troubler ta paisible innocence ?
Tels que sur les tombeaux, ces vases pleins d'encens,
Exhalent près des morts des parfums impuissans ;
Tels sont les vains soupirs de mon ame enflammée :
Ces soupirs près de toi se perdent en fumée.
Je t'aime, & c'est, hélas ! sans espoir de retour :
Mais, tout cruel qu'il est, je chéris mon amour,
Pour gémir, pour prier, je devance l'aurore,
Et de mes pleurs amers mon feu s'irrite encore.
J'éleve en vain des vœux enflammés par la foi ;
Ton image se place entre le ciel & moi :
Je la revois par-tout. Au pied du sanctuaire,
Et dans l'instant qui suit le terrible mystere,
J'entends ta voix parmi les hymnes de nos sœurs ;

L'encens parfume l'air de ses douces vapeurs ;
L'orgue éclate en concerts ; & mon ame en
extâse,
Croit goûter dans ton sein le plaisir qui l'embrase.
De mes sens révoltés tu vois l'égarement :
N'en crois pas abuser ; c'est l'erreur d'un
moment.
Quand je couvre mon corps de cendre & de
poussiere,
Lorsque j'envoie au ciel mon ardente priere ;
Et que la grace est prête à descendre sur moi,
Viens arrêter la main qui m'éloigne de toi ;
Viens, avec ces regards qu'anime la tendresse,
Au pouvoir de Dieu même opposer ma foiblesse.
Ah ! fuis plutôt.... je veux & je dois te haïr ;
Il est temps de verser les pleurs du repentir.
Je sens l'espoir des saints, & leurs flammes
divines ;
Du monde sous mes pieds je foule les ruines ;
Cette nuit même encor, un prodige imposant,
Des rêves d'ici-bas m'a montré le néant.
Au fond des souterrains où siége l'épouvante,
A la pâle lueur d'une lampe expirante,
Je veillois en priant.... Une froide terreur,
Auprès de ces tombeaux avoit glacé mon
cœur :

J'allois mourir d'effroi. Sous ces voûtes funebres,
J'entendis une voix qui ſortoit des ténebres :
« La paix, la paix, dit-elle, eſt au fond des » tombeaux.
» Et c'eſt là, chere ſœur, que finiront tes » maux.
» Là, frappant d'un ſeul coup la crainte & » l'eſpérance,
» La mort révele à tous la ſuprême ſcience.
» Autrefois, comme toi, je priois chaque » jour ;
» Je brûlois, je mourois des tourmens de » l'amour.
» Le calme du trépas mit fin à mes alarmes :
» Ici, les malheureux ne verſent plus de » larmes ;
» Et Dieu, plus indulgent que les cruels hu- » mains,
» Loin d'armer contre nous ſes paternelles » mains,
» Pardonne à la foibleſſe, & borne ſa vengeance ;
» Puiſſant par ſon tonnerre, & grand par ſa » clémence. »

O vous, ombre ſacrée, à qui je tends les bras !
Quand viendra le moment de cet heureux trépas ?

Me voici.... préparez vos palmes immortelles:
Ouvre, auguſte Sion, tes portes éternelles.
La foibleſſe y reçoit un pardon généreux;
La crainte eſt ſur la terre, & la grace eſt aux cieux.
C'en eſt fait, & je ſens mes forces défaillantes,
Mon ame vient errer ſur mes levres mourantes.
Confonds-la dans ton ſein.... en proie à mes remords,
Pâle & les yeux éteints, je deſcends chez les morts.
Je tremble, je m'égare, & je te cherche encore.
Dieu me frappe.... j'expire.... Abeilard, je t'adore....
Héloïſe n'eſt plus; tu ceſſes d'être aimé,
Si l'amour abandonne un cœur inanimé....
La mort m'a préſenté ſon affreuſe lumiere;
J'ai lu dans les cercueils: l'homme n'eſt que pouſſiere,
L'univers n'eſt que cendre aux yeux de l'Eternel:
Mais lorſque je t'aimois, n'étois-tu qu'un mortel?
Oui, je veux te frayer ce terrible paſſage.
Que dis-je? épargne, ô ciel! ton plus parfait ouvrage;

Ajoute de mes jours à ceux de mon amant :
C'eſt du monde étonné le plus digne ornement.
S'il faut qu'il meure, hélas ! puiſſances immortelles,
Accourez près de lui, couvrez-le de vos aîles.
Ouvrez à ſes regards le ſpectacle des cieux ;
Que ſon dernier ſoupir ſoit un ſoupir heureux.
Que ſon ame par vous en triomphe amenée,
Retourne à l'Etre pur dont elle eſt émanée !
Puiſſe un même tombeau nous enfermer tous deux.
Rendre immortels nos noms, nos malheurs & nos feux !
Et pour ma gloire enfin, puiſſe la Renommée
Apprendre à l'univers combien je fus aimée !
Si deux jeunes amans remplis du même amour,
L'un par l'autre égarés, viſitent ce ſéjour,
Cet éloquent tombeau ſuſpendra leur ivreſſe ;
Ils pleureront ſur nous, ſur eux, ſur leur foibleſſe.
L'œil humide & fixé ſur ce triſte cercueil,
Ils verront des plaiſirs l'inévitable écueil.
Et celui qui, rompant un douloureux ſilence,
Oſera le premier gémir en aſſurance,

S'écrira.... « C'est ainsi que, malgré nos
» ardeurs,
» La mort assoupira la flamme de nos
» cœurs. »
Pour toi, jeune vestale, innocente & paisible,
Dont l'ame aux passions est encor insensible,
Quand, chérissant le nœud que tu ne connois
pas,
Dans ce temple fatal on conduira tes pas;
Au récit de nos maux, loin d'être indifférente,
Prêtes-y tous les jours une oreille indulgente;
Interroge ton ame, & préviens les regrets
Que traînent après eux les sermens indiscrets;
Et lorsqu'au jour prescrit, de roses couronnée,
Trop crédule victime, avec pompe amenée,
Un seul mot de ta bouche ordonnera ton sort;
Avant que d'embrasser ces voiles de la mort,
Ces lugubres bandeaux, & ces chaînes mystiques,
Tremble.... & jette un coup-d'œil sur nos
froides reliques.

HELOÏSE.





ÉPITRE D'ABEILARD A HÉLOÏSE,

PAR M. DORAT,

POUR SERVIR DE RE'PONSE

A L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE.

AVERTISSEMENT.

L'Epître suivante a été entièrement refaite par l'Auteur. Nous la donnons telle qu'elle est imprimée dans la brochure intitulée : Les Victimes de l'Amour, *ou* Lettres en vers de quelques Amans célèbres, *par M. Dorat.*





ÉPITRE D'ABEILARD A HÉLOÏSE.

Malheureux ! qu'ai-je fait ? j'ai rallumé ta flamme.
J'ai troublé le repos qui rentroit dans ton ame ;
Ce cœur, où malgré moi, le ciel seul doit régner,
Déchiré par mes mains, recommence à seigner !
Que veux-tu ? comme toi je languis, je soupire,
Je meurs.... l'amour sur moi reprend tout son empire :
J'ai gardé trop long-temps un silence orgueilleux,
Et ce cœur fatigué s'abandonne à ses feux.
Du sort qui m'accabla, quoi ! la rigueur extrême
A séparé de toi la moitié de toi-même !...
O trouble ! ô désespoir ! ardeurs, transports, désirs,

Tout me reſte, Héloïſe, excepté les plaiſirs.
Cet abandon du cloître, & ſon affreux ſilence,
Tout me livre à moi-même, & m'afflige, & m'offenſe :
Malgré tous mes efforts, je ne peux t'oublier.
Dieu me menace en vain, & j'ai beau le prier,
Tu triomphes toujours; oui, ma main téméraire
Te place, à ſes côtés, au fond du ſanctuaire ;
Et, quand de toutes parts regne un muet effroi,
Proſterné devant lui, je n'adore que toi.
Plus de calme, il me fuit : j'en offre en vain l'image.
Dans le fond de mon cœur j'entends gronder l'orage.
Mais toi.... quelle terreur a glacé tes tranſports ?
Héloïſe fidelle a ſenti des remords !
Des remords, Héloïſe !.... eſt-ce à toi d'en connoître ?
A la voix d'un amant ils doivent diſparoître.
Ah ! qu'ils ne ſouillent point tes innocens attraits !
Mets-tu donc ta foibleſſe au nombre des forfaits ?
Héloïſe, crois-moi, ta flamme eſt légitime :
Quelles

Quelles ſont nos vertus, ſi l'amour eſt un crime ?
Sur l'univers entier jette un moment les yeux ;
Animé par l'amour, l'univers eſt heureux.
Où ſuis-je.... & qu'ai-je dit ? ô ciel ! où m'égaré-je ?
A mes profanes vœux je joints le ſacrilége !
Arbitre ſouverain de mon funeſte ſort,
A mes ſens déſolés pardonne ce tranſport.
Tu le ſais : abattu ſous la haire & la cendre,
D'un trop cher ſouvenir je voudrois me défendre ;
Déchiré devant toi par d'horribles combats,
L'exiſtence pour moi n'eſt plus qu'un long trépas.
Mon Dieu, lorſqu'à tes loix mon ame s'eſt ſoumiſe,
Je ne t'ai point juré d'oublier Héloïſe....
Héloïſe ... va, cours, tombe aux pieds des autels ;
Renonce pour jamais à tes feux criminels :
Que la religion, t'armant d'un ſaint courage,
De ton cœur, s'il le faut, arrache mon image,
Mon image trop chere, & qui fait tes tourmens :
Je te remets ta foi, je te rends tes ſermens.

C'eſt moi de qui la main couronnant ma victime,
Te cachoit ſous des fleurs le penchant de l'abyme :
Compte, ſi tu le peux, tes ſoins & tes chagrins.
Que de jours orageux pour quelques jours ſereins !
Raſſemble de l'amour les ennuis & les peines,
Et ſes jaloux tranſports & ſes terreurs ſi vaines ;
Mets à part ſes douceurs, ſes paſſagers déſirs,
Et vois combien ſes maux ſurpaſſent ſes plaiſirs.

Rappelle-toi, ſur-tout, pour affermir ta haine,
Ces jours de deuil, ces jours, où, reſpirant à peine,
Courbé ſous mes malheurs, je m'en fis de nouveaux,
Où, dans tous les mortels, je crus voir des rivaux.
Dévoré, pourſuivi par mes noires alarmes,
Je redoutois en toi la jeuneſſe & les charmes,
Un ſexe trop facile & prompt à s'enflammer ;
Je redoutois ſur-tout l'habitude d'aimer.
J'en hâtai chaque jour l'injuſte ſacrifice ;
Songeant à mon repos, je preſſois ton ſupplice ;

Je désirai qu'un cloître, asyle redouté,
Pour dissiper ma crainte, enfermât ta beauté.
Les caresses, les pleurs d'Héloïse attendrie,
Rien ne pouvoit calmer ma sombre jalousie ;
Et, ton amour lui-même augmentant mon effroi,
Je voulus que ton Dieu me répondît de toi.
Oui, de ma propre main, je traînai la victime.
Je te donnois à lui : mais, ô fureur, ô crime !
Retenant mon présent, arraché de mes mains,
Je te donnois à lui, pour t'ôter aux humains.
Tu me disois : Ordonne, & choisis ma demeure ;
Où veux-tu que je vive ? où veux-tu que je meure ?
Abeilard, je suis prête.... Et moi, dans ces momens,
Je goûtois le plaisir, au sein de mes tourmens.
Portiques révérés, asyles respectables,
Aux profanes regards dômes impénétrables :
Grace à la piété, qui veille autour de vous,
Combien vous assurez le bonheur d'un jaloux !
Que je fus soulagé de t'y voir renfermée,
Et de te voir soustraite au péril d'être aimée !
J'attendois cet instant où quelques mots cruels
T'enleveroient à moi, comme à tous les mortels.

Par l'offre de ta dot, je parvins à séduire
Celle qui dans ton cloître exerçoit son empire ;
Et cette femme enfin, secondant ton bourreau,
Pour toi, dans un désert, me vendit un tombeau.
Ah! d'un pareil amour n'es-tu pas indignée ?
Ne vois-tu pas le piége où tu fus entraînée ?
A des transports honteux, cesse de t'emporter,
Et d'aimer un mortel que tu dois détester...
Me détester ! qui ? moi !.... non, ma chere Héloïse....
Non...., tu ne le dois pas... ta foi me fut promise.
Je réclame ton cœur, il est encor à moi....
Cent fois plus qu'à ce Dieu.... que je trahis pour toi.
Mes douloureux affronts, tes maux que je partage,
Jusqu'aux emportemens de ma jalouse rage,
Tout m'assure à jamais une ame où j'ai régné....
Je suis trop malheureux, pour être dédaigné.
Pour moi seul la nature est affreuse & stérile :
Ce sépulcre où je vis n'est pas même un asyle.

Le soleil, que toujours je préviens par mes
pleurs,
Ne trace pour moi seul qu'un cercle de douleurs.
Je cherche les rochers & les antres funebres;
J'aime à m'ensevelir dans l'horreur des ténebres;
Je descends quelquefois dans ces sombres
caveaux
Où triomphe la mort au milieu des tombeaux:
C'est là qu'anéanti, je me dis en moi-même:
Voilà donc la demeure & l'asyle suprême,
Le terme où les amans heureux ou malheureux,
Verront s'évanouir leur tendresse & leurs
feux.
De moment en moment, il vient ce jour
horrible,
Où la mort glace enfin le cœur le plus sensible;
Et c'est là qu'Abeilard, pour toujours renfermé,
Ne se souviendra plus d'avoir jamais aimé....
Là, se perdent les rangs.... les vertus & les
charmes;
Après de tristes jours, prolongés dans les
larmes,
C'est donc là qu'Héloïse.... & soudain oppressé,
Au milieu des cercueils je tombe renversé.

Prends pitié de mes maux, du feu qui me
consume....
De ce poison brûlant, tout aigrit l'amertume;
Tout me blesse & me nuit.... ah! pénetre
avec moi
Dans les replis d'un cœur qui ne s'ouvre
qu'à toi.
Combien je suis changé! moi-même j'en
frissonne;
Je hais & je maudis tout ce qui m'environne,
Et m'applaudis souvent de régner dans ces
lieux,
Où je sers de ministre à la rigueur des cieux.
J'appesantis le joug de mes jeunes victimes;
Ma jalouse fureur les punit de mes crimes.
J'aime à voir la pâleur de leurs fronts péni-
tens,
Et l'aspect de leurs maux adoucit mes tour-
mens....
Héloïse, à quel point le désespoir m'égare!
Qui l'eût pensé, qu'un jour je deviendrois
barbare?
Tu le sais, Héloïse, en des temps plus
heureux,
Je fus, ainsi que toi, sensible & généreux.
L'indigence jamais ne me fut importune;
J'ouvrois mon ame entiere aux cris de l'in-
fortune.
En vain mes ennemis, ardens persécuteurs,

Cherchoient à diffamer ma conduite & mes
mœurs ;
La bienfaisance alors, sûre de mon hommage,
Pour entrer dans mon cœur empruntoit ton
image ;
Et, tant que je l'ai pu, dans mes obscurs
destins,
J'ai goûté la douceur d'être utile aux humains.
O jours trop fortunés !... ô jours de mon
ivresse !
Où je laissois sans crainte éclater ma tendresse ;
Où rien n'interrompoit ce commerce enchanteur,
Ce doux épanchement des secrets de mon
cœur ;
Où, libre de te voir, & chargé de t'instruire,
J'aimois à t'égarer, au lieu de te conduire ;
Où, pour toute leçon, à tes pieds prosterné,
Je te peignois l'amour que tu m'avois donné.
Tu n'as point oublié cet instant de ma gloire,
Ce moment où j'obtins la premiere victoire.
Les parfums du matin s'exhaloient dans les
airs :
Un jour voluptueux brilloit sur l'univers :
Plus riante & plus belle, au gré de mon
ivresse,

La nature sembloit pressentir ta foiblesse.
Tes yeux, qu'obscurcissoit une douce vapeur,
S'ouvroit sur Abeilard avec plus de langueur.
Ma main sous un berceau te conduisit tremblante :
J'entendis soupirer ta vertu chancelante :
Mes regards enflammés t'exprimoient le desir :
J'apperçus dans les tiens le signal du plaisir....
Je volai dans tes bras.... en vain ta voix éteinte,
A travers cent baisers, murmuroit quelque plainte ;
Je ne t'écoutois plus, je n'entendois plus rien :
Heureux par mon transport, plus heureux par le tien.
Ah ! détourne les yeux de ce tableau profane ;
Tout me consterne ici, m'accuse & me condamne.
Devant moi se découvre un avenir vengeur ;
Et la voix de mon Dieu tonne au fond de mon cœur.
Toi qui creusas l'abyme, où ton courroux me laisse,
J'espérois que ton bras soutiendroit ma foiblesse ;
J'ai cru que ta bonté descendroit jusqu'à moi,
Et que les passions se taisoient devant toi.

Hélas ! dans ces réduits ont-elles plus d'empire ?
Seroient-ils des penchans que tu ne peux détruire ?
Je pleure, je gémis, & les nuits & les jours ;
Je me repens, t'implore, & je brûle toujours.
Frappe enfin, & punis un mortel qui t'offense :
Fais, au pied de l'autel, éclater ta vengeance,
Et, puisque tu n'as pu m'arracher mon penchant,
Pour éteindre l'amour, anéantis l'amant.
O ma chere Héloïse ! ô toi que j'ai perdue !
Toi, que j'égare encore, éloigné de ta vue :
Où me cacher ? où fuir un feu trop dévorant
Qui s'attache à mon cœur & coule avec mon sang ?
Cette terre où je rampe a-t-elle assez d'abymes,
Si l'œil perçant d'un Dieu vient à compter mes crimes ?
Que de foibles mortels mon exemple a séduits !
Que de coupables feux, par les miens enhardis !
Dans les lieux les plus saints, nos fautes sont connues.
Nos lettres, tu le sais, sont par-tout répandues :
On les lit, on s'y plaît, on y puise un poison,

Qui, pour aller au cœur, enivre la raiſon :
La jeuneſſe, livrée à tout ce qui l'abuſe,
Dans ſes déréglemens nous cite pour excuſe :
Notre amour malheureux fait encor des jaloux ;
Il a creuſé l'abyme où l'on tombe après nous.
Il eſt temps, il eſt temps de ſe vaincre ſoi-même,
De contraindre nos feux à cet effort ſuprême.
Nos longs égaremens, ſource de nos malheurs,
Veulent, pour s'expier, de la honte & des pleurs.
Pleurons, & rougiſſons ; du ſein de la pouſſiere,
Elevons vers le ciel notre ardente priere.
Peut-être que ce ciel, à la fin déſarmé,
Au cri du repentir ne ſera plus fermé.
Ceſſe de m'inviter, hélas ! trop indiſcrete,
A venir partager tes ſoins & ta retraite.
Qui ? moi ! de tes devoirs ſoulager le fardeau,
Diriger de tes ſœurs le docile troupeau,
Les ſauver des périls que pour moi je redoute,
Des vertus que je fuis leur applanir la route !
Moi ! j'irois dans des lieux où tes jeunes attraits....
Non, ce n'eſt plus pour moi que les plaiſirs ſont faits.
Si tu pouvois me voir, l'œil cavé par les larmes ;

Baiſſant toujours ce front qui t'offrit quelques charmes ;
De ſpectres effrayans toujours environné,
Triſte, défait comme eux, & comme eux décharné :
Tu voudrois bien plutôt éviter cette image,
Et, loin de le chercher, tu fuirois mon paſſage.
Ne me prodigue plus le nom de fondateur ;
Je ſuis un malheureux, je ſuis un corrupteur,
Qui, dans l'affreux moment où la raiſon l'éclaire,
Frémit de ſon amour, que pourtant il préfere,
Arrache, avec effort, un cœur trop criminel,
Qui, la bouche collée aux marches de l'autel,
Dans la religion eſpérant un refuge,
Attend la grace encor, ou l'arrêt de ſon juge.
Joins tes remords aux miens ; ſur-tout ne m'écris plus :
Cachons-nous déſormais des ſoupirs ſuperflus :
Oui, laiſſons entre nous un intervale immenſe ;
Eſpérons tout du temps, & ſur-tout du ſilence.
Va, ceſſe de chérir un fantôme d'amant,
Que l'amour ſeul anime & diſpute au néant.
Dieu le veut.... dans ſon temple enſevelis tes charmes :

Offre à ce Dieu jaloux tes pénitentes larmes ;
Et que ces pleurs enfin effacent, à leur tour,
Tous les pleurs qu'Héloïse a versés pour
l'amour.
Si la mort, dans ces lieux, devançant ma
vieillesse,
Vient terminer des jours tissus par la tris-
tesse,
Je veux qu'au Paraclet Abeilard soit porté,
Et que, dans cet état, il te soit présenté ;
Non pour te demander un regret inutile,
Mais pour fortifier ta piété fragile.
Plus éloquent que moi, ce spectacle cruel
Te dira ce qu'on aime, en aimant un mortel.

ABEILARD.



EPITRE

ÉPITRE
D'HÉLOÏSE
A
SON ÉPOUX,
ABBÉ DE SAINT-GILDAS DE RUYS;

*Par M. G**. DOUXIGNÉ.*

AVANT-PROPOS.

Héloïse, dans cette épître, paroît beaucoup affligée de la lettre d'Abeilard à un de ses amis, sur ce qu'elle lui remet devant les yeux tous les malheurs qui lui étoient arrivés, & le péril où il étoit encore actuellement. Elle le conjure de lui donner souvent de ses nouvelles, afin qu'elle puisse participer à sa douleur ou à sa joie. Elle lui représente, qu'après l'avoir perdu, il ne peut, sans injustice, la priver de la consolation que ses lettres lui donneroient; qu'il lui est honteux de faire pour un ami ce qu'il ne feroit pas pour une épouse qui l'a aimé & qui l'aime encore au-delà de tout ce qu'on peut penser, puisqu'elle n'a jamais aimé en lui que lui-même. Elle le fait souvenir de l'excès d'amour qu'elle a encore eu pour lui depuis leur mariage, puisqu'elle s'est faite religieuse uniquement pour lui plaire; elle lui reproche la défiance qu'il eut alors de sa fidélité. De tous ces motifs, elle en tire cette conséquence, qu'il feroit le plus ingrat des hommes s'il refusoit de lui écrire & de la consoler, elle & ses religieuses qu'elle qualifie filles d'Abeilard.



ÉPITRE

D'HÉLOÏSE

A SON ÉPOUX.

UNE lettre, où nos maux étoient par toi dépeins,
L'autre jour, par hasard, fut remise en mes mains :
Des traits de mon époux je reconnus l'empreinte,
Et crus pouvoir l'ouvrir sans scrupule & sans crainte :
Mais que mon triste cœur, d'un vain espoir flatté,
Abeilard, paya cher sa curiosité !
Hélas ! loin d'adoucir l'ennui qui me dévore,
Cette lettre n'a fait que l'augmenter encore.
Eh quoi ! d'un malheureux, pour calmer les douleurs,
Falloit-il rappeller le sujet de nos pleurs,
Et que, pour soulager des disgraces communes,
Ta main lui retraçât toutes nos infortunes ?

Ah ! du ſort d'un ami, c'eſt prendre trop de ſoin ;
Et pour moi ton amour n'eût pas été plus loin.
Depuis ce jour fatal, ainſi que ma triſteſſe,
J'ai ſenti dans mon cœur renaître ma tendreſſe.
Mes feux, qu'avoient dompté le temps & la vertu,
Ont repris ſur mes ſens un pouvoir abſolu.
Que dis-je ? de tes maux la peinture touchante
Les a renouvellés dans l'ame d'une amante.
Non, ces maux, Abeilard, par ta plume tracés,
Jamais de mon eſprit ne feront effacés.
Je croirai voir toujours cette main ennemie,
Qui d'un oncle cruel ſervit la barbarie.
Je n'oublîrai jamais ces indignes rivaux,
Dont l'orgueil diſtilla ſon fiel ſur tes travaux :
En vain pour te ſouſtraire à leurs lâches outrages,
Tu daignas expliquer le ſens de tes ouvrages :
On te vit ſuccomber ſous leurs coups odieux ;
Et le feu conſuma tes écrits précieux.
Par combien de noirceurs, ces docteurs téméraires,
Ces vils religieux, que tu traites de freres,
N'eſſayerent-ils pas de flétrir ton honneur ?
Le temps même n'a pu déſarmer leur fureur.

A peine ton trépas éteindroit-il leur haine ;
Et peut-être qu'un jour, leur envie inhumaine,
Jusque dans ton cercueil, lançant sur toi ses traits,
De ta cendre tranquille ira troubler la paix.
Que cette idée, ô ciel ! & m'irrite & m'accable !
Rougis de ton erreur, siecle aveugle & coupable,
Toi, qui l'abandonnant à d'injustes mépris,
Des vertus d'Abeilard n'as point connu le prix.
Quoi ! de tes maux passés la mémoire remplie,
Te faudra-t-il trembler sans cesse pour ta vie ?
Et dans ces lieux, jamais, hélas ! ne pourrons-nous
Prononcer sans effroi, le nom de mon époux ?
Ce nom y fera-t-il toujours couler nos larmes ?
Montre-toi, cher époux, sensible à nos alarmes.
Que le plus prompt retour te rapproche de moi ;
Ou, si du sort jaloux, l'impérieuse loi,
A mon empressement t'empêche de te rendre,
Console, en m'écrivant, l'amante la plus tendre.

Le fardeau de mes maux en sera plus léger,
Si ton cœur, avec moi, veut bien le partager.
Par tes lettres tu peux modérer mon martyre.
Au nom de notre amour, hâte-toi de m'écrire.
Pouvant de son épouse adoucir les douleurs,
Abeilard sera-t-il insensible à ses pleurs?
Et ne voudra-t-il pas faire du moins pour elle;
Ce que pour un ami lui suggéra son zele?
Ce n'est pas que je blâme une juste pitié:
L'amour, d'un noble cœur, n'exclut point l'amitié.
Je ne puis condamner l'ingénieuse adresse,
Par qui de ton ami tu calmes la tristesse,
En comparant au sien un plus cruel ennui;
Mais ne nous devois-tu pas encore plus qu'à lui?
On nous nomme tes sœurs: nous sommes ta famille:
Chacune d'entre nous prend le nom de ta fille;
Et si quelqu'autre nom pouvoit plus nous flatter,
Nous nous disputerions l'honneur de le porter.
Tout nous inspire ici des sentimens si justes;
Et de ta piété ces monumens augustes,
Ce cloîtres, ces autels sont autant de témoins

De notre attachement, ainsi que de tes soins :
Nous n'en perdrons jamais le souvenir fidele ;
Et nous dirons toujours que c'est toi, dont le zele
Dans un désert, au meurtre autrefois consacré,
Daigna fonder pour nous un temple révéré ;
Que ce n'est point aux rois qu'est dû cet avantage,
Et que ces murs sacrés sont ton unique ouvrage.
C'est là qu'en ta faveur, nos cœurs reconnoissans
Offrent sans cesse au ciel les vœux les plus ardens.
Le Dieu que nous servons dans cet asyle austere,
Y reçoit tous les jours notre hommage sincere.
Toutefois cet amour pour la religion,
N'étouffe point en nous toute autre passion.
De notre sexe, hélas ! tu connois la foiblesse,
Si de nos cœurs souvent la grace est la maîtresse,
Trop souvent la nature y domine à son tour ;
Et pour la vaincre il faut combattre plus d'un jour.
Notre vertu fragile a besoin qu'on la guide ;
C'est à toi d'affermir cette vertu timide.

Eſclaves du péché, de la chair & des ſens,
Que produiroient ſans toi nos efforts impuiſ-
ſans?
Ah! reviens, Abeilard, reviens par ta pré-
ſence
Fortifier nos vœux, fixer leur inconſtance;
Et de Paul, imitant les travaux précieux,
Sois, de notre ſalut, l'artiſan glorieux.
Nous ſavons, qu'ennemi d'une oiſive mol-
leſſe,
Loin de nous, au travail tu te livres ſans
ceſſe:
Mais tu n'enrichis plus de tes productions,
Que les hommes pervers, indignes de tes
dons;
Et refuſant tes ſoins à des enfans dociles,
Tu prends pour des ingrats des peines inutiles.
Quoi! pour rendre ton cœur propice à mes
ſouhaits,
Dois-je, au nom de mes ſœurs, te parler dé-
ſormais?
Héloïſe ſur toi n'a-t-elle plus d'empire?
Crains-tu de conſentir à ce qu'elle déſire?
Cependant, grace au nœud dont nous ſommes
unis,
Abeilard, tout commerce entre nous eſt
permis;
Et d'ailleurs, à me fuir, qui pourroit te con-
traindre?

De tes désirs éteints je n'ai plus rien à
craindre.
Et nos vœux, & le fer d'un assassin cruel,
Ont mis à nos transports un obstacle éternel.
Viens donc, par ton exemple, en ce lieu solitaire,
Rendre à mes sens troublés un calme salutaire.
Si je suis par raison dans ce séjour de paix,
Fais que, par piété, j'y trouve des attraits.
Dès qu'une fois l'amour a subjugué notre
ame,
Il est bien mal-aisé d'en éteindre la flamme....
Tu dois te rappeller quels étoient mes tourmens,
Quand il falloit sans toi passer quelques momens.
Et combien, Abeilard, de ta plus courte
absence,
Le temps paroissoit long à mon impatience.
Fuyant tous le regards, jusques à ton retour,
Je veillois pour t'écrire & la nuit & le jour.
Ma plume, de mon cœur, te peignoit la
tendresse,
Et les divers ennuis qui l'agitoient sans cesse.
Et je ne jouissois d'un instant de repos,
Que lorsque ta réponse adoucissoit mes maux.
Que de pleurs à mes yeux n'as-tu pas fait répandre ?

Ce détail te ſurprend, & tu crains de l'entendre :
Mais je ne rougis plus, depuis que, pour t'aimer,
Je ſuis venue ici, jeune encor, m'enfermer.
Renoncer à vingt ans au monde, à ſes délices !
Un vertueux amour fait ſeul ces ſacrifices.
Quand la ſoif des plaiſirs excite nos tranſports,
On n'a garde, Abeilard, de s'attacher aux morts :
Et l'on ceſſe d'aimer l'objet dont la tendreſſe
Ne peut plus de nos ſens ſatisfaire l'ivreſſe.
Que Fulbert ſe trompoit, alors que ſa fureur,
Du plus noir des forfaits te fit ſubir l'horreur !
Il crut que, du plaiſir faiſant ma loi ſuprême,
Je préférois ton ſexe à ta perſonne même :
Mais, malgré lui, toujours je ſens les mêmes feux :
Le perfide a commis un crime infructueux ;
Et mon fidele amour, plus puiſſant que ſa rage,
Te venge, dans mon cœur, de ſon barbare outrage.
L'homme en toi n'étoit pas ce que j'aimois le plus.

J'adorois ton esprit, tes talens, tes vertus.
Tu l'as bien éprouvé par cette résistance,
Qu'à notre hymen long-temps opposa ma constance :
Car, quoiqu'autorisé par la religion,
Le nom d'épouse fut un respectable nom,
Tu le sais, Abeilard, le tendre nom d'amante
Offroit un plus doux charme à ma flamme innocente.
L'amour veut être libre, & de ses feux souvent
L'hymen détruit l'ardeur, en l'assujettissant.
C'est ce qui de mon cœur alarmoit la tendresse :
Je me voyois du tien souveraine maîtresse :
Maîtresse d'Abeilard ! ce titre étoit pour moi
Plus flatteur que celui de l'épouse d'un roi.
Le véritable amour, dédaignant la fortune,
Du faste & des grandeurs fuit la pompe importune ;
Et ne trouvant en lui ce qui peut le charmer,
Attache son bonheur au seul plaisir d'aimer.
Oui, s'il est un bonheur, il est dans ce délire,
Dans ces doux sentimens, qu'à deux amans inspire
Un penchant mutuel que l'estime a produit.
Tel fut, cher Abeilard, celui qui nous unit.

Par ton mérite ſeul, mon ame fut ſéduite.
Eh ! qui n'eût point rendu juſtice à ton mérite ?
Eſt-il une province, une ville, un pays,
Où ton illuſtre nom n'ait pas été tranſmis ?
On vantoit, en tous lieux, tes ſublimes ouvrages.
Ton aſpect triomphoit des femmes les plus ſages :
Ton air noble, tes traits, tes diſcours éloquens,
Cette ſimplicité, compagne des talens,
Ces yeux, où de ton ame on liſoit la franchiſe ;
Tout parloit en faveur du vainqueur d'Héloïſe.
Tes rares qualités, ſur toi, de toutes parts,
Des peuples & des grands attiroient les regards.
Admirant à l'envi ton génie & tes graces,
Pour te voir & t'entendre, on voloit ſur tes traces.
Solide tour-à-tour, & rempli d'agrémens,
Tu ne reſſemblois point à ces ſombres ſavans,
Dont l'orgueil a rendu l'eſprit atrabilaire,
Et qui, pour trop ſavoir, ignorent l'art de plaire.
Quels charmes n'avoient pas ces vers ingénieux,

Où

Où, pour te délaſſer d'un travail ſérieux,
De l'amour quelquefois tu traçois les caprices?
Du lecteur, en tout temps, ils feront les délices :
Cette *Roſe* (*), ſur-tout, où de tant de beautés
Tu découvris l'éclat à nos yeux enchantés,
Fiction, à la fois, délicate & nouvelle,
Aux poëtes toujours ſervira de modele.
Quelle lyre a jamais rendu de plus doux ſons ?
Ton génie animoit juſques à ces chanſons
Qui, pour moi, par l'amour, t'ayant été dictées,
Seront, par mille amans, pour d'autres répétées.
Ainſi tes vers touchans, monumens de nos feux,
Iront de bouche en bouche à nos derniers neveux ;
Et l'on s'entretiendra de nous & de nos flammes,
Tant que le dieu d'Amour régnera dans les ames.

(*) *On attribue à Abeilard* le Roman de la Roſe, *en vers. C'eſt une erreur. Ce roman eſt de Jean de Mehun.*

Que j'ai vu de beautés, dont chacune pensoit
Etre l'heureux objet que ta muse encensoit,
Et dont la vanité, sur la moindre apparence,
De captiver ton cœur concevoit l'espérance,
Mais qui, reconnoissant à la fin leur erreur,
Exhaloient contre moi leur jalouse fureur!
Ton amante, Abeilard, disoient-elles sans cesse,
Ne devoit son éclat qu'à ta seule tendresse,
Et seroit dans l'oubli demeurée à jamais,
Si tes vers n'avoient point célébré ses attraits.
Mon amour-propre en vain souffroit de cet outrage.
Je méprisois des cris enfantés par la rage;
Et je m'applaudissois d'avoir fixé les vœux
D'un homme qui savoit, par un art merveilleux,
Transformer en déesse une simple mortelle.
Souvent même, peut-être à tes regards plus belle,
En lisant tes écrits, je me persuadois
Etre telle, en effet, que tu m'y dépeignois.
Mais que sont devenus ces jours remplis de charmes?
Maintenant, condamnée à répandre des larmes,
Je puis à peine ouvrir mes yeux appesantis:
Mes traits, par la douleur sont usés & flétris.
Je ne vois les objets qu'à travers un nuage:

Le jour le plus ferein me femble un jour
d'orage :
Tout ce qui m'environne eft pour moi fans
appas ;
Et de toute ma joie, il ne me refte, hélas !
Qu'un fouvenir amer qui redouble ma peine.
O vous dont mon bonheur arma l'aveugle
haine !
Ceffez de vous livrer à vos tranfports jaloux :
Abeilard ne vit plus, ni pour moi, ni pour
vous.
Ses malheurs ont du fort affervi l'injuftice.
Ma flamme a fait fon crime & caufé fon
fupplice ;
Il fe laiffa toucher par mes foibles attraits ;
Et l'un de l'autre épris, nous vivions fatif-
faits,
Lorfque fur mon amant une main homicide
Ofa, vil inftrument d'une rage perfide....
Mais ici la pudeur & l'amour offenfés,
M'empêchent d'achever : mon trouble en dit
affez.
A combien de revers étois-tu deftinée ?
Trop fenfible Héloïfe ! époufe infortunée !
Le temps, de ton époux a rallenti l'ardeur :
La glace de fes fens a paffé dans fon cœur :
A fa flamme légere un froid dégoût fuccede ;
L'ingrat te laiffe en proie à l'ennui qui t'ob-
fede ;

Et las de ſa conquête, il dédaigne aujourd'hui
Un cœur qui s'étoit mal défendu contre lui :
Il l'avoit pris ſans peine ; il te le rend de même.
Tu devois bien prévoir cette infortune extrême,
Quand ta raiſon pouvoit, certaine du ſuccès,
De ton amour naiſſant arrêter les progrès :
Que te ſert, à préſent, ſa tardive lumiere ?
A tes feux, ſans remords, livre-toi toute entiere,
Ame lâche ; & perdant à jamais tes plaiſirs,
Pour ces plaiſirs encor forme de vains deſirs.
Qu'ai-je dit ! où m'emporte une ardeur criminelle ?
Dans quel aveuglement, ô ciel ! me plonge-t-elle ?
Quoi ! l'épouſe d'un Dieu brûle pour un mortel !
Et j'oſe l'avouer ! tu m'y forces, cruel !
Falloit-il, tout d'un coup, par ta flamme inconſtante,
Porter le déſeſpoir dans le cœur d'une amante ?
Et ne devois-tu pas attendre que le temps
Eût pu briſer des nœuds ſi chers & ſi puiſſans ?
Viens m'arracher du moins à ma propre foibleſſe.

Abeillard, viens m'aider à vaincre ma tendreſſe.
Et de la piété me montrer les appas.
Mais non, fuis-moi plutôt, & ne m'écoute pas :
Ta préſence, fatale au repos de mon ame,
Au lieu de la dompter, irriteroit ma flamme;
Et ſous l'excès d'un feu vainement combattu,
Je verrois à regret ſuccomber ma vertu.
Fuis-moi, dis-je, il eſt temps qu'à mes vœux aſſervie.
Je conſacre à mon Dieu le reſte de ma vie.
Oui, Seigneur, c'en eſt fait, je m'abandonne à toi.
Trop long-temps indocile & rebelle à ta loi,
Je ne veux m'appliquer déſormais qu'à te plaire,
Et mourir, s'il ſe peut, ſous ton joug ſalutaire.
Daigne, du haut des cieux, ſenſible à mes remords,
De mon cœur pénitent protéger les efforts;
Eteindre en moi le feu d'une coupable flamme,
Et par un feu plus pur, l'effacer de mon ame.
Etre éternel, toi ſeul mérites notre amour.
Contre un amant chéri, je t'implore en ce jour;
Signale en ma faveur ta puiſſance céleſte !
Je ne peux rien ſans elle; un obſtacle funeſte

Vient s'oppoſer ſans ceſſe à mon juſte deſ-
ſein :
Mon feu, mal étouffé, ſe rallume en mon
ſein ;
Malgré moi, de mes ſens, à toute heure il
s'empare :
Je ne me connois plus ; je me perds, je
m'égare,
Je frémis, je friſſonne ; & mon cœur dé-
chiré,
Repouſſe en vain l'amour dont il eſt dévoré.
Quels combats !... quels tourmens faut-il que
je ſubiſſe ?
Puis-je, ſans expirer, ſouffrir un tel ſup-
plice ?...
Quel ſouvenir encor m'agite & me pourſuit !
Au milieu des tombeaux, dans l'ombre de
la nuit,
Héloïſe, à genoux ſous ces voûtes fatales,
Veilloit à la lueur des lampes ſépulcrales :
Les flambeaux preſqu'éteints dans ces lieux
redoutés,
A peine répandoient leurs mourantes clartés.
Du fond d'un monument, une voix ſouter-
raine,
Sembloit juſques à moi s'élever avec peine.
Viens, ma ſœur, diſoit-elle, & deſcends près
de moi ;
Cet aſyle éternel eſt préparé pour toi :

Viens, ô ma triste sœur ! brise un joug qui t'opprime :
Comme toi, de l'amour je fus long-temps victime ;
J'ai tremblé, j'ai gémi, j'ai répandu des pleurs :
La mort a dans son sein endormi mes douleurs.
Ici, des malheureux on n'entend point les plaintes.
La superstition y rougit de ses craintes,
Et l'Eternel pardonne aux cœurs infortunés
Que des cruels humains l'orgueil a condamnés.
Viens, il te tend les bras.... son auguste clémence,
Des mortels malheureux fut toujours l'espérance....
Sensible à ces accens, je me rends, & mon cœur,
Cher Abeilard, renonce à sa profane ardeur :
Dieu l'emporte sur toi dans mon ame soumise.
Seconde par tes vœux ma pieuse entreprise,
Et reçois, en cédant ton épouse à ton Dieu,
D'Héloïse mourante un éternel adieu.

HELOÏSE.





ÉPITRE
D'ABEILARD
A SON ÉPOUSE,

TRADUITE LIBREMENT EN VERS.

PAR M. C**.

POUR SERVIR DE RE'PONSE

A L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE.

AVANT-PROPOS.

On ne peut voir une réponse plus grave, plus humble & plus chrétienne que cette Epître. Abeilard passe sous silence tous ce qu'Héloïse lui avoit mandé de son attachement pour sa personne. Il ne lui dit rien sur toutes les marques qu'il avoit autrefois reçues de son amour, & dont elle tâchoit de lui rappeller le souvenir. Il semble qu'Abeilard ait oublié, & qu'il veut qu'Héloïse oublie aussi qu'il a été son amant & son époux, & que s'il l'est encore, c'est pour l'exhorter à une entiere résignation en Jésus-Christ. Enfin, Abeilard, dans toute cette Epître, instruit, exhorte & console Héloïse, à qui il recommande qu'après sa mort son corps soit porté au Paraclet pour y être inhumé.





ÉPITRE D'ABEILARD A SON ÉPOUSE.

POURQUOI, chere Héloïse, avoir osé m'écrire ?
Pourquoi m'avoir appris que votre cœur soupire ?
Que je suis seul l'objet de vos tourmens affreux ?....
Est-il, après le mien, un sort plus malheureux ?
Que ne me laissiez-vous, dans ma retraite austere,
Appaiser de mon Dieu la trop juste colere ?
Votre cœur & le mien, agités, combattus,
Sont encor éloignés du sentier des vertus.
Ne me reprochez pas ma froide indifférence :
Moins sensible que vous, j'aime plus qu'on ne pense.
Oublions pour toujours ces plaisirs attrayant,
Qui, pour notre malheur, ont corrompu nos sens.

Que vous sert à présent cette vive tendresse,
Pour un être insensible à la moindre caresse ?
Autrefois jeune, ardent, de vous j'étois aimé ;
Aujourd'hui je ne suis qu'un squelette animé....
Ah ! si vos yeux voyoient mon teint livide & blême,
Vous diriez : Est-ce là cet Abeilard que j'aime ?
Cet amant, cet époux pour qui je brûle encor,
Et de qui j'estimois l'amour plus qu'un trésor ?....
Cessez donc de brûler pour un peu de poussiere.
Héloïse à Dieu seul doit aspirer de plaire.
Vos soupirs & vos vœux doivent être pour lui ;
Servez-le toujours bien, il sera votre appui.
Si, par votre savoir, la France vous contemple,
Que votre piété soit pour elle un exemple ;
Pour ne point succomber à la tentation,
Faites-vous un rempart de la religion ;
Des malheureux mortels c'est la consolatrice ;
Plus vous la cultivez, plus vous fuyez le vice ;
Le cœur est moins troublé lorsque l'on suit ses loix :
Du Dieu que nous servons elle emprunte la voix.

Hélas !

Hélas ! si dans ces temps de plaisir & de crime,
Où notre passion nous sembloit légitime,
Loin de livrer nos cœurs à nos sensations,
Je vous avois donné de pareilles leçons....
Nous jouirions encor de ces transports aimables
Que l'hymen & l'amour rendent inépuisables ;
Je n'aurois point cessé d'être ce que j'étois,
Et des plus tendres feux pour vous je brûlerois....
Le ciel s'est irrité de notre flamme impure :
Il nous en a punis. Subissons, sans murmure,
Nos peines, nos tourmens : trop heureux d'expier
Nos funestes erreurs à force de prier !
Imitez Abeilard, Héloïse ; & votre ame
Ne s'occupera plus d'une inutile flamme.
Vous avez des devoirs si sacrés à remplir,
Qu'ils échauffent le cœur bien loin de l'amollir.
Héloïse, armez-vous de la philosophie.
Il n'est pas un moment dans cette courte vie,
Que nous devions passer sans le donner à Dieu.
Quelqu'endroit qu'on habite, il est bon en tout lieu.

Nous avons, Héloïse, éprouvé sa clémence,
Qu'il lise dans nos cœurs notre reconnoissance.
Prosternés humblement au pied des saints autels,
Adressons-lui nos vœux pour ces foibles mortels,
De qui le cœur, épris d'une amoureuse ivresse,
Ne pense qu'aux plaisirs que donne une maîtresse.
S'ils savoient, ces mortels, que ces plaisirs sont faux,
Qu'ils avancent leurs jours, qu'il creusent leurs tombeaux,
S'abandonneroient-ils aux excès de la table,
Aux appas de l'amour, leur perte inévitable ?
Héloïse, Dieu seul deviendroit leur espoir ;
Et la sagesse alors reprendroit son pouvoir
Sur ces cœurs affoiblis par trop de jouissance,
Et pour qui Dieu suspend encore sa vengeance.
Lorsque dans le devoir l'homme veut bien rentrer,
De sa bonté suprême il peut tout espérer.
Nous sommes ces mortels, Héloïse, & notre heure
De faire pénitence est dans cette demeure.

Nous y devons avoir l'esprit rempli des vœux
Que nous avons formés pour des jours plus heureux.
Nous possédons ces jours de repos & de calme.
De nos saints travaillons à mériter la palme :
Ils étoient comme nous des pécheurs, des mortels;
Ils ont, par leurs vertus, obtenu des autels;
Le Saint-Esprit sur eux répandoit ses lumieres :
Ils ont fléchi le ciel par d'ardentes prieres...
Ne vivons désormais que dans ces sentimens
Qu'Abeilard vous souhaite, hélas! depuis long-temps.
Ainsi donc, Héloïse, au lieu de cette flamme
Qui captive vos sens & maîtrise votre ame,
Que l'amour de Dieu seul regne dans votre cœur;
Vous jouirez alors de ce parfait bonheur,
Qu'aux mortels affligés il procure sans cesse.
Dieu veut le repentir de la moindre foiblesse.
Résignez-vous à lui dans ces cruels momens
Où le profane amour s'insinue en vos sens.
Sur votre état cruel quel'que soient vos alarmes,
Implorez & priez, n'épargnez pas vos larmes;

Un cœur pur, Héloïse, est, à ses yeux divins,
L'hommage le plus grand qu'il reçoit des humains.
Parmi vos sœurs, je crois vous voir, Héloïse, ange,
Entonner, avec joie, un hymne à sa louange,
Les céleſtes esprits se mêler à vos chants,
Et former des accords aussi beaux que touchans.
Je crois voir l'Esprit Saint pénétrer dans votre ame,
Embraser votre cœur de la plus pure flamme..
C'est alors qu'Abeilard voudroit être avec vous....
Comme un frere, un ami, mais non plus comme époux.
J'y passerois des jours plus heureux, plus tranquilles.
Dans ces affreux déserts, des moines indociles
Je ne puis éviter la persécution,
Mais, où n'est point la paix, point de religion.
Priere, exemple, vœux, soins, rien ne les arrête;
Le fer & le poison environne ma tête.
La débauche effrénée où sont leurs cœurs pervers,

En offensant le ciel étonne l'univers.
Frémissez du tableau que je viens de vous peindre :
Entouré de brigands, je serois moins à plaindre....
Chere Héloïse, eh bien, les yeux baignés de pleurs,
J'offre à mon Dieu mes maux ; il suspend mes douleurs :
J'éprouve les bienfaits de sa toute-puissance ;
Et remets en ses mains le soin de ma vengeance.
Le ciel, vous le savez, protege l'innocent ;
Il le comble de biens, en prive le méchant.
Chere épouse, ces biens sont ma seule espérance.
Heureux, si de mes maux ils sont la récompense !
Voilà, tendre Héloïse, un sincere récit
Du régime de vie où l'amour m'a réduit.
Ah ! lorsque votre époux, des peines qu'il endure,
Vous fait, dans cette lettre, une vive peinture,
Il ne pense qu'à vous, vous faites son tourment !....
Je ne puis oublier que je fus votre amant.
Vos graces, votre esprit à mes yeux se retracent ;

En vain, dans ces momens, le ciel, Dieu me menacent;
Vos attraits, malgré moi, l'emportent sur mes sens....
Mais quelle est cette voix qu'au fond du cœur j'entends ?
C'est la voix du remords. C'est ce muet langage
De la Divinité, dont profite le sage....
Le tourment du coupable... Oui, c'est la voix du ciel
Qui retient Abeilard déja trop criminel....
Je ne dois plus aimer Héloïse !... Que dis-je ?
Je l'adore.... Ah, mon Dieu! pardonne ce vertige....
De mes sens égarés cruelle illusion!
Vos écrits sur mon cœur font trop d'impression;
Ne m'écrivez donc plus : je le demande en grace.
Dieu tout-puissant, rendez ma priere efficace !
Vos lettres ne feroient que rallumer un feu
Mal éteint, & qui doit ne brûler que pour Dieu.
Notre ame est son essence, il faut la rendre entiere.
Chere épouse, telle est ma volonté derniere.
Vous êtes, je le sais, plus à plaindre que moi;

Esclave de vos sens, ils vous font tous la loi :
Les veilles, la priere, éteignent leur empire ;
Eh ! c'est peu pour un cœur qui pour Dieu
seul soupire.
Si pour moi vous avez quelques restes
d'amour ;
Aussitôt qu'Abeilard ne verra plus le jour,
Car enfin à mes maux il faut que je succombe,
Souffrez qu'au *Paraclet* on me creuse une
tombe.
Si la mort après moi vient vous fermer les
yeux,
Que le même tombeau nous renferme tous
deux.
Hélas ! quand vous viendrez à votre heure
derniere,
Mes os seront alors convertis en poussiere :
Heureux, si notre exemple, aux mortels
corrompus,
Change leurs passions en autant de vertus.
Puisse notre épitaphe en ces mots être écrite:
« Ci gissent deux époux ; Héloïse, Abei-
» lard.
» Ils furent malheureux. Passant, plains leur
» conduite ;
» Et sur eux, de pitié, jette un tendre re-
» gard.
» Mais si ton œil avide assez près les con-
» temple,

» Réfléchis mûrement sur leurs maux inouis :
» C'est l'amour & l'hymen qui les ont seuls
» produits ;
» Et tout en les plaignant, ne suis point leur
» exemple ».

ABEILARD.



ÉPITRE
D'HÉLOÏSE
A ABEILARD,
IMITÉE DE POPE,

Par M. SAURIN,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



ÉPITRE
D'HÉLOÏSE
A ABEILARD.

SAINT asyle où, du monde abjurant les attraits,
Mon cœur crut retrouver l'innocence & la paix;
Thébaïde profonde, où l'ame détrompée,
Fuit les terrestres biens pour des biens plus parfaits,
Que d'un soin différent mon ame est occupée !....
Cher & fatal amant cette lettre est de toi,
Cette lettre.... Ma bouche y vole malgré moi :
Pardonne, Dieu jaloux, Abeilard l'a tracée,
C'est son nom que j'y baise en l'arrosant de pleurs :
O mon cher Abeilard, j'y lis tous nos malheurs !
Mes larmes l'ont déja presque toute effacée :
O souvenir fatal d'un bonheur qui n'est plus !
Momens délicieux, & pour jamais perdus,

Où l'amour dans tes bras.... J'en fis mon dieu ſuprême,
Pour toi j'oubliai tout, tout juſques au ciel même ;
Ce ciel que je perdois, je le trouvois en toi.
On vouloit que l'Hymen nous ſoumît à ſa loi ;
L'Amour, à ſon aſpect développant ſes ailes,
Eût bientôt loin de nous emporté ſes faveurs :
Ah ! qu'à jamais, diſois-je, il regne ſur nos cœurs !
Hymen, ton joug eſt dur, tes chaînes ſont cruelles,
Porte ailleurs tes tréſors, tes titres, tes grandeurs ;
Aliment des cœurs froids, ſoutien des ames vaines,
Valent-ils des amans les plaiſirs & les peines ?
Non : l'univers entier diſparoît à leurs yeux,
Habitans de la terre, ils jouiſſent des cieux.
Bonheur, hélas ! trop court ! ſouvenir qui me tue !
Dieu ! quel ſpectacle s'offre à mon ame éperdue ?
Abeilard, nu, ſanglant.... Arrêtez, inhumains,
Si ſon crime eſt d'aimer, je ſuis la plus coupable ;
Tournez ſur moi ce fer.... Hélas ! mes cris ſont vains,

C'eſt

C'en eſt fait.... O douleur ! ô perte irrépa-
rable !
Malheureuſe Héloïſe ! Abeilard eſt vivant,
Il n'eſt point infidele, & tu n'as plus d'amant.
A des tourmens ſans fin je me vis con-
damnée :
Tu devins mon tyran en perdant ton amour ;
Le mien s'en augmenta : rappelle-toi ce jour,
Ce jour où, par toi-même à l'autel en-
traînée,
Victime d'un amour impuiſſant & jaloux,
Le cœur rempli de toi, je pris Dieu pour
époux :
Ma main porta le voile à mes levres trem-
blantes,
Du flambeau ſur l'autel je vis le jour pâlir,
Le temple s'ébranla : ſous ſes voûtes crou-
lantes.
Je crus le ciel vengeur prêt à m'enſevelir :
Au Dieu de vérité ma bouche oſoit mentir.
Moi ſon épouſe, hélas ! c'eſt ainſi qu'on me
nomme !
Malheureuſe ! ah ! tu n'es que l'eſclave d'un
homme :
Tu vins bientôt après m'apporter tes adieux ;
Tu me quittois, & moi, ſeule avec ton
image,
Seule avec mes regrets, je reſtai dans ces
lieux,

Dont l'aſpect effrayant, dont le ſite ſauvage
Plaiſoit à ma douleur en attriſtant mes yeux.
D'effroyables rochers, pendans ſur un abyme,
Des pins & des cyprès qui couronnent leur cime;
Un torrent, à grand bruit, roulant du haut des monts,
Et mêlant le fracas de ſon onde écumante
Au ſourd mugiſſement des ſombres aquilons,
Voilà quel eſt l'aſyle où gémit ton amante:
La piété, dit-on, y trouve le bonheur;
C'eſt là que des humains elle fuit les approches.
Hélas! je n'ai trouvé dans ces lieux que l'horreur,
Que l'affreux déſeſpoir aſſis entre ces roches,
De l'abyme à ſes pieds meſurant la hauteur.
Tu vois mon ſort, tu vois qu'Héloïſe éperdue,
Loin de toi ſe conſume en t'appellant en vain;
Ne ſois point ſans pitié, rends-lui du moins ta vue;
Viens, qu'Abellard encor repoſe dans mon ſein;
Viens, que ma bouche encor, ſur ta bouche adorée,
Retrouve ce poiſon dont je fus enivrée;

Presse-moi sur ton cœur, serre-moi dans tes bras,
Trompe enfin mes désirs, si tu ne les sens pas;
Laisse le soin du reste à mon ame égarée.
Que dis-je? ah! viens plutôt me dessiller les yeux;
Viens remettre mes pas dans la route des cieux;
Viens apprendre à mon cœur, trop plein de ce qu'il aime,
A renoncer au monde.... & sur-tout à toi-même:
Qui t'arrête? l'Amour est pour toi sans flambeau:
Que crains-tu près de moi? Quel péril te menace?
La vigne, en s'attachant au bois mort qu'elle embrasse,
Fait-elle reverdir ce stérile rameau?
Ta foiblesse est ta force, & la victoire est sûre;
La grace, en toi, n'a point à dompter la nature;
Le repos de ton cœur est trop bien affermi:
Viens donc, ô mon époux, mon pere, mon ami....
Insensée! A quels vœux j'abandonne mon ame!
Si ton image seule y nourrit tant de flâme,

Si cette lettre y jette un ſi grand trouble, hélas !
Que feroit ta préſence ?... Ah ! ne m'écoute pas,
Prive-moi pour jamais d'une ſi chere vue.
Pour jamais !.... Quoi ! toujours incertaine en mes vœux,
Sans ceſſe, de remords, de déſirs combattue,
Ne pourrai-je du moins ſavoir ce que je veux ?
O mille fois heureuſe une vierge ſacrée,
Lorſqu'ignorant le monde, & du monde ignorée,
Conduite par la grace en cet aſyle obſcur,
Elle préſente à Dieu l'offrande d'un cœur pur !
De ſoins qui lui ſont chers tout le jour occupée,
Sa paupiere, la nuit, de pleurs n'eſt point trempée :
La vapeur du ſommeil y coule ſans effort,
Ses ſonges ne ſont point les enfans du remord ;
Sa voix chante de Dieu les merveilles antiques ;
Et, quand ſon ſacrifice eſt enfin conſommé,
Elle voit s'entr'ouvrir les céleſtes portiques ;
Et vole dans le ſein d'un époux bien-aimé :
Mais d'un profane amour, moi qui, triſte victime,

Eus, pour vocation, l'impuiſſance du
crime;
Moi, qu'avec ton image, un Dieu vengeur
pourſuit,
Jouet d'un vain déſir, en proie à mille
alarmes,
J'appelle vainement le ſommeil qui me fuit,
Aux pieds du crucifix, que je baigne de
larmes,
Je lui demande, en vain, de m'arracher à
toi,
Je te trouve toujours entre le ciel & moi....
Qu'entends-je? Quelle voix?..... On m'ap-
pelle... Héloïſe!
Qui prononce mon nom dans ces lieux où
tout dort?
Une autre fois, déja, dans mon ame ſur-
priſe,
Cette voix a porté les accens de la mort.
J'errois, pendant la nuit, ſous ces voûtes
funebres,
Où, mêlant un jour pâle à d'affreuſes té-
nebres,
La lueur d'une lampe éclaire des tombeaux:
Dans ce muet ſéjour de la froide épouvante,
Je conjurois la mort de terminer mes maux:
J'embraſſois une tombe, il en ſortit ces mots:
« Viens, chere & triſte ſœur; viens, malheu-
» reuſe amante:

» Tes vœux sont exaucés, & ta place est ici ;
» Tu ne nourriras plus un dévorant souci.
» C'est sous ces marbres froids que le repos
» habite.
» Jadis, le cœur en proie au trouble qui
» t'agite,
» Je n'ai trouvé la paix qu'en ce sombre sé-
» jour :
» Un long silence y regne & fait taire les
» plaintes,
» La superstition y dépose ses craintes ;
» Car ce Dieu qu'on nous peint terrible &
» sans retour,
» Plus indulgent que l'homme, & juge moins
» sévere,
» Pardonne à la foiblesse, & ne punit qu'en
» pere ».

Je viens, ma sœur, je viens, j'obéis à ta
voix :
Et toi, cher Abeilard, pour la derniere fois,
Viens voir ton Héloïse, & recevoir son ame ;
Contemple sans danger cet objet de ta flâme,
Sous la main de la mort vois ses traits se
flétrir,
Enseigne à ton amante, apprends d'elle à
mourir.
Vois de son teint déja les couleurs effacées ;
Ses yeux d'ombres couverts, & ses levres
glacées....

O mort, terrible mort ! par toi ſeule éclairé,
L'homme voit le néant de tout ce qui l'attache.
Jouet des paſſions, par elles égaré,
Leur voile eſt ſur ſes yeux, ton bras puiſſant l'arrache.
De nos vœux inſenſés, hélas ! quels ſont les fruits ?
Après de courts plaiſirs & de trop longs ennuis,
Un ſommeil éternel ferme notre paupiere ;
Nos vains projets & nous, tout rentre en la pouſſiere.
Que de tes jours le ciel protege le flambeau ;
Mais lorſqu'ils s'éteindront, que le même tombeau
Réuniſſe Abeilard avec ſon Héloïſe.
Qu'on y grave nos noms : il ſuffit qu'on les liſe.
Si, dans ces triſtes lieux, par l'amour amenés,
Quelques amans un jour y viſitent nos cendres,
Courbés ſur notre marbre, & les fronts inclinés :
Ah ! diront ils, baignés des larmes les plus tendres,
Puiſſions-nous, en aimant, être plus fortunés !

HELOÏSE.



SCENES
EXTRAITES
D'HÉLOÏSE
ET D'ABEILARD,
PIECE DRAMATIQUE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Par M. GUIS,

DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

AVERTISSEMENT.

Le Drame où nous avons puisé les Scenes suivantes, a paru en 1752. Si M. Guis *ne s'étoit point tant écarté de la vraisemblance, & qu'il eût suivi plus fidélement, dans la composition de son Drame, l'histoire que tout le monde sait des Amours d'Abeilard & d'Héloïse, nous nous serions moins bornés dans notre extrait. Nous savons que tout auteur y est souvent forcé pour le nœud & l'intrigue d'une piece quelconque, & qu'il en a même la liberté, quand le sujet qu'il a choisi manque absolument d'intérêt. Ce Drame, en général, renferme des beautés de détails qui font honneur à M.* Guis, *connu avantageusement dans la république des lettres : les Scenes que nous rapportons sont les deux dernieres de son poëme; pour les rendre plus intéressantes, nous avons cru pouvoir faire quelques changemens à celle qui les précede.*





SCENES
EXTRAITES
D'HÉLOÏSE
ET D'ABEILARD,
PIECE DRAMATIQUE.

Il faut ſuppoſer qu'un ami D'ABEILARD vient annoncer à HÉLOÏSE la fâcheuſe nouvelle de l'horrible accident arrivé à ſon Epoux.

HÉLOÏSE, UN AMI D'ABEILARD.

L'AMI D'ABEILARD.

QUEL attentat affreux ! Quel funeſte deſtin !
Dans ce monde, Héloïſe, il n'eſt rien de certain.....
Vous n'avez plus d'époux.... que vous êtes à plaindre !

HELOÏSE, *tremblante.*

Que m'apprenez-vous ?.... Ciel !

L'AMI D'ABEILARD.

Il n'eſt plus temps de feindre....
Abeilard.....

HELOÏSE, *avec effroi.*

Il eſt mort !.... dites-moi par quels coups.

L'AMI D'ABEILARD.

Il n'eſt pas mort pour lui, mais il eſt mort
pour vous.

HELOÏSE, *étonnée.*

Quel eſt donc ce myſtere ?.... & que voulez-
vous dire ?....

L'AMI D'ABEILARD.

On a détruit en lui l'homme ſans le détruire...
Tendre Héloïſe !.... Enfin, pour vous parler
ſans fard,
Il eſt mort ſans mourir.... il eſt vivant ſans
vivre.
Abeilard n'eſt plus homme.... il n'eſt plus
qu'Abeilard....

HELOÏSE, *que les larmes ſuffoquent.*

Je me meurs.....

L'AMI D'ABEILARD.

Ses ſanglots m'empêchent de pourſuivre...
Je ne puis voir couler des pleurs de ſi beaux
yeux.

HELOÏSE

HELOÏSE, *seule tout éplorée.*

Puis-je jamais survivre à ma douleur mortelle.
Cher époux, c'est donc là le précipice affreux
Qu'a creusé sous tes pas mon amour malheureux !
Les regrets, la douleur, une honte éternelle,
Peut-être même encor ta mort;
Mais une mort effroyable & cruelle,
Vont être désormais ton sort !
Voilà la triste dot que t'apporte Héloïse !
Oui. C'est moi seule, hélas ! qui fais tous tes malheurs,
N'en cherche point la cause ailleurs....
Lorsqu'à te voir mon oncle m'eut soumise,
C'est moi qui la premiere, égarant ta raison,
De l'amour en ton sein ai versé le poison !
C'est moi, qui, me prêtant aux plus tendres maximes,
Ai pris plaisir d'entretenir ces feux
Qui rendent les amans heureux,
Mais que le ciel traite d'illégitimes.
J'ai contre toi fait servir mes appas,
Tristes dons, dont ce ciel en m'ornant m'a punie !
Par des liens secrets j'ai voulu t'être unie.
J'ai tout fait, en un mot, pour hâter ton trépas.
Ce souvenir me déconcerte !....

Cherchons, pour nous cacher, quelques lieux
inconnus,
Quelqu'antre obſcur dans une iſle déſerte,
Où mon nom ni le tien ne ſoient point parvenus.
Fuyons le monde... Oui. Je ne verrai plus
Mes crimes, ni les cieux, ni tes maux, ni ma
perte.
Et je vais... Mais que vois-je ? Abeilard eſt-ce
vous ?

ABEILARD.

Le reconnoiſſez-vous encore,
Cet objet malheureux du céleſte courroux,
Ce vil rebut que tout le monde abhorre ?

HELOÏSE.

Epargnez-vous ce titre déteſté.
N'êtes-vous pas toujours cet Abeilard aimable,
Cet homme par-tout reſpecté ?

ABEILARD.

Au nombre des mortels je ne ſuis plus compté,
Allez. Fuyez un miſérable.
J'ai trop vécu.

HELOÏSE.

Reſpectez vos vertus.

Vivez.

ABEILARD.

Vous ignorez mon destin déplorable.

HELOÏSE.

Non. Je sais tout.

ABEILARD.

Ne me voyez donc plus.

HELOÏSE.

Un semblable discours vous offense & m'outrage.
Mes barbares parens l'avoient ainsi pensé.
Ils ont cru que, rampant sous un vil esclavage,
J'étois des passions le jouet insensé;
Et que, courant après un spécieux fantôme,
Mon cœur dans Abeilard n'avoit cherché qu'un homme;
Ils ont cru me punir en vous sacrifiant;
Mais leur espérance est trompée.
Par le plus foible endroit les cruels m'ont frappée.
Sans m'ôter mon amour, il m'ôtent mon amant.
Je ne suis point changée, & lorsque je vous aime,

Dans vous, cher Abeilard, je n'aime que
vous-même.
S'ils prétendoient en effet me punir
De cet amour qui les irrite,
Leur fureur devoit vous ravir
Vos vertus & votre mérite,
Alors j'aurois pu vous haïr.

ABEILARD.

Oh d'un amour parfait effort sublime & rare !
Quel cœur ! j'eusse été trop heureux !
Quoi ! tandis qu'un abyme affreux
Pour jamais de vous me sépare,
Quand j'éprouve l'horreur du sort le plus
barbare,
Quand je deviens à moi-même odieux,
Vous m'aimez, vous brûlez toujours des
mêmes feux ?

HELOÏSE.

Ah ! que plutôt Héloïse périsse,
Avant que cet objet qui la sut enflammer....

ABEILARD.

Arrêtez, Héloïse : il n'est plus temps d'aimer.
Il est temps que sur soi chacun de nous
gémisse....
Avant que du ciel en courroux,

Le bras sur nous s'appesantisse,
Cherchons à prévenir ses coups,
Et par nos pleurs désarmons sa justice.
Il commence déja par nous humilier.
Sa vengeance bientôt va nous sacrifier
Comme de coupables victimes,
Si nous ne nous hâtons de nous purifier.
Vos malheurs & mes maux sont le fruit de nos crimes.
Loin de nous plaindre, il faut les recevoir,
Et les recevoir avec joie.
Ils sont notre ressource, ils sont l'unique espoir
Que le ciel quelquefois aux criminels envoie.
Croyez-en Abeilard, & sans temporiser....
Faisons.....

HELOÏSE.

Eh bien ! parlez. Que faut-il que je fasse ?

ABEILARD.

Par un prompt repentir mériter notre grace.
Le ciel est offensé, nous devons l'appaiser.
Aux folles passions asservis l'un & l'autre,
Nous leur avons, pour nos contentemens,
Sacrifié tous nos momens.
Vous faisiez mon bonheur, je travaillois au vôtre.

Toujours charmés, toujours charmans,
Chaque jour, chaque inſtant augmentoit nos délices.
Ces beaux temps ne ſont plus. D'affreux événemens
Ont changé ces plaiſirs en autant de ſupplices,
Qui, par de juſtes châtimens,
Vengent le ciel de nos déréglemens.
C'eſt à nous d'achever cet important ouvrage.
Le monde eſt cette mer où nous fîmes naufrage :
Vous entendez encor ſes fiers mugiſſemens ;
Nous périrons ſous ſes flots écumans,
Si nous ne regagnons au plutôt le rivage.
Fuyons.

HELOÏSE.

Et dans quels lieux dois-je porter mes pas ?

ABEILARD.

Après l'ignominie où notre ſort nous jette,
Le cloître eſt la ſeule retraite
Où nous puiſſions en paix attendre le trépas.

HELOÏSE.

Comment, le cœur brûlé d'une flamme inquiete,

Oſerai-je embraſſer le plus ſaint des états?
Quoi ! quand mes paſſions me déclarent la
guerre,
Trouverai-je la paix ailleurs ?
Quoi ! leverai-je au ciel des yeux noyés de
pleurs,
Ces yeux toujours attachés à la terre ?
Voile, ſacrés autels, ſalutaires rigueurs,
Vœux auguſtes, retraite auſtere,
Etoufferez vous mes ardeurs ?
Le juſte ciel, toujours terrible en ſa colere,
Lui, qui ne veut de nous qu'un hommage
ſincere,
Ecoutera-t-il les douleurs
D'une victime involontaire ?
Et changeant notre état, changera-t-il nos
cœurs ?

ABEILARD.

Oui. Le ciel peut dans nous opérer ces mi-
racles.
Commençons ſeulement, & bientôt ſes fa-
veurs
Surmonteront tous les obſtacles.

HELOÏSE.

Vous le voulez ?

ABEILARD.

J'oſe vous en prier.

Jusqu'ici l'univers, témoin de nos tendresses,
A connu nos erreurs, a compté nos foiblesses.
Après l'avoir séduit, il faut l'édifier.

HELOÏSE.

Allons donc nous sacrifier.

ABEILARD.

Que de vertus ! Reçois ce sacrifice,
O ciel ! & puisses-tu nous devenir propice !
Adieu. Voici l'instant qui va nous séparer.

HELOÏSE.

Hélas !

ABEILARD.

J'entends votre cœur soupirer.
En ces derniers momens soyez plus magnanime ;
Et par l'effort d'une vertu sublime,
Montrez qu'on peut, sans murmurer,
Quitter tout ce qu'on aime, & tout ce qu'on estime....
Mais moi-même je tremble, & je sens que ma voix....

HELOÏSE.

Je vous perds donc ! au moins, puisqu'encor je vous vois,
Soutenez ma vertu chancelante, indécise.

ABEILARD.

Le ciel prendra ce ſoin, ſi vous êtes ſoumiſe.
Abandonnez-lui tous vos droits.

HÉLOÏSE.

Ah ! mon cher Abeilard !

ABEILARD.

Ah ! ma chere Héloïſe !
J'ai prononcé ce nom pour la derniere fois.

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le Tome II.

FIN DE LA TABLE.

Estate of Prof. R. Shackleton
19/12/86
[Volt].






VOLTAIRE

